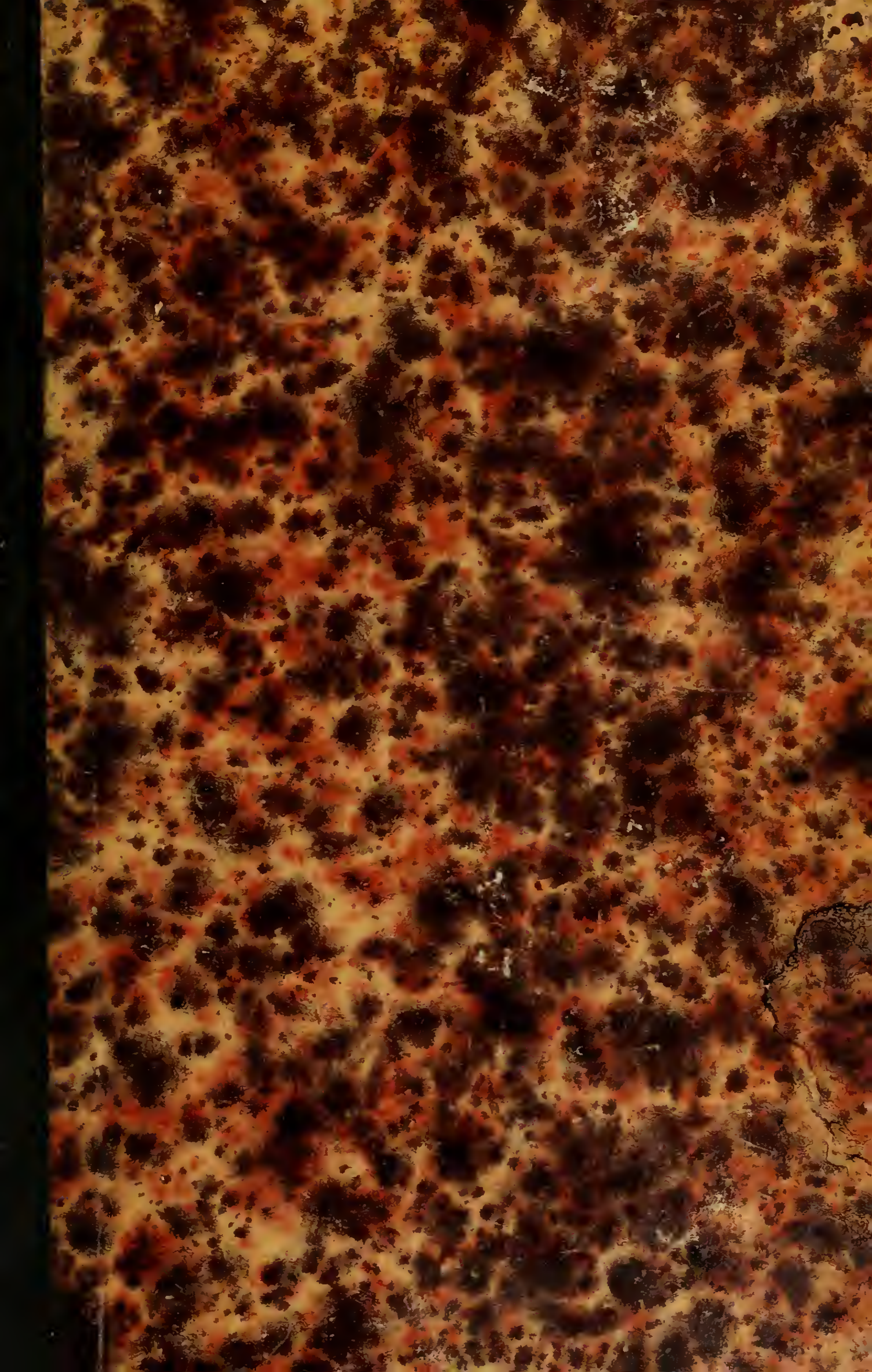


MÉMOIRES

DE

MICHEL OGINSKI.

TOME III.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez

DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

RUE VIVIENNE;

SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

Oginski, Michal Kleo-

MÉMOIRES

DE

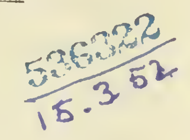
MICHEL OGINSKI

SUR LA POLOGNE

ET LES POLONAIS,

DEPUIS 1788 JUSQU'A LA FIN DE 1815.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N° 18;

CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

GENÈVE,

BARBEZAT ET DELARUE, LIBRAIRES.

1827.

AVANT-PROPOS.

Le public a déjà jugé les deux premiers volumes de mes Mémoires. Il les a accueillis non seulement avec indulgence, mais avec plus de bienveillance que je n'aurais osé l'espérer.

Dans tous les journaux qui en ont rendu compte, et dont l'opinion a été très favorable pour l'ouvrage et pour l'auteur, les rédacteurs ont bien voulu relever l'intérêt que la lecture de ces deux premiers volumes devait inspirer, et ont donné des témoignages flatteurs à la vérité, à l'impartialité et à la modération dont je ne me suis jamais écarté. — C'est le seul suffrage que j'ambitionnais, et que je croyais pouvoir mériter.

Le petit nombre de journalistes qui m'ont reproché l'enthousiasme avec lequel je me suis exprimé relativement à l'empereur Alexandre, ne connaissaient pas encore la totalité de mes Mémoires, la publication de la seconde partie

ayant été retardée à cause d'une maladie longue et douloureuse qui m'a empêché d'y mettre la dernière main : je ne doute point qu'ils ne me rendent justice après l'avoir lue.

Ils y découvriront les motifs de l'attachement que je portais à l'empereur Alexandre, et de la confiance que ses sentimens m'inspiraient. — Ils ne douteront point de la pureté de mes intentions, de l'invariabilité de mes principes et de l'uniformité de ma conduite. — Ils trouveront que Kosciuszko, cet homme loyal et vertueux, cet ami, ce défenseur de la liberté, ce modèle des bons Polonais, que le soupçon même n'a jamais pu atteindre dans le courant d'une vie toute dévouée à la patrie, était pénétré d'admiration, de confiance et de dévoûment pour Alexandre; et que, quoique séparés, et à une distance de trois cents lieues, nous pensions de même, et nous nous exprimions de la même manière en parlant ou en écrivant à ce prince [1]. — Ils apercevront que Kosciuszko, qui ne comptait plus sur la possibilité de voir son pays libre et in-

[1] *Voyez* tome IV, Livre XII, chap. III, page 174; et, dans les additions au chap. IV du Livre XII, page 211.

dépendant, se bornait à désirer que la couronne de Pologne fùt sur la tête d'Alexandre, et que tous les Polonais pussent être réunis sous son empire. — Ils verront dans sa correspondance combien il se fiait à la bonté, à la générosité et à la *magnanimité* de l'empereur, qu'il appelait *grand monarque, grand capitaine,* et surtout *protecteur de l'humanité.*

A moins de renoncer à tout projet relativement à la Pologne, de vouloir laisser les choses *in statu quo,* et d'attendre que, par un miracle de la Providence, ce pays pùt un jour renaître de ses cendres, on ne peut contester que la seule chance favorable qui se présentait aux Polonais après la campagne de 1812, était de se trouver réunis en corps de nation, de reprendre leur nom avec leurs anciennes frontières, de jouir d'une sage constitution, et d'obéir à un souverain tel qu'Alexandre. — On en jugera par les observations suivantes.

Les trois partages consécutifs de la Pologne avaient fait disparaître ce malheureux

pays du rang des puissances de l'Europe; il était effacé de toutes les cartes modernes; le nom de Polonais ne vivait plus que dans un petit nombre de braves qui combattaient dans les contrées éloignées, avec l'espoir de recouvrer leur patrie.

Les imprécations contre l'acte de partage de la Pologne retentissaient, à la vérité, sur toute la surface du globe; les hommes de bien étaient révoltés d'un sacrifice consommé sous les yeux de l'Europe entière, sans qu'il eût trouvé d'autre résistance que celle d'une nation vaillante, mais divisée, et par conséquent trop faible pour pouvoir maintenir ses droits et l'intégrité de son pays. — Les cabinets de l'Europe qui n'avaient pas pris part à cet événement condamnaient également la conduite des cours copartageantes, mais pour d'autres motifs : c'était la jalousie de voir s'étendre leurs frontières, la crainte de voir leur force augmenter, l'ombrage que devait faire naître la destruction de l'équilibre politique.... Cependant s'est-il trouvé une seule puissance qui ait fait des démarches efficaces pour prévenir, pour empêcher l'anéantisse-

ment de la Pologne?.... Et n'eût-il pas été plus sage et plus facile de donner un appui à une brave nation qui combattait vaillamment pour maintenir son existence, que de songer ensuite à rétablir son pays libre et indépendant à l'époque où il n'existait plus.

Le général Bonaparte, pendant la première campagne d'Italie, en 1796, donnait des conseils aux Polonais, les encourageait, les excitait à agir par eux-mêmes, leur promettait de venir à la tête de ses armées pour les affranchir [1]; mais Bonaparte, devenu empereur et se trouvant à la tête d'une armée formidable, que répondit-il aux députés qu'on lui avait envoyés de Varsovie en 1812? « Si j'avais « régné pendant le premier, le second ou le « troisième partage de la Pologne, j'aurais « armé mes peuples pour la défendre.... « Dans ma situation, j'ai beaucoup d'inté- « rêts à concilier et beaucoup de devoirs à « remplir.... J'ai garanti à l'empereur d'Au- « triche l'intégrité de ses domaines, et je

[1] *Voyez* tome II de ces Mémoires, Livre VI, ch. X, page 229.

« ne puis sanctionner aucune manœuvre ou « aucun mouvement qui tende à troubler la « paisible possession de ce qui lui reste des « provinces de la Pologne. »

Si l'on prend en considération qu'après tous les vains efforts des Polonais réfugiés, il ne leur restait d'espoir que dans l'expédition de Napoléon en Russie; si l'on observe que, d'après toutes les probabilités, Napoléon, en réussissant même dans ses entreprises, n'aurait pas rétabli la Pologne, et que très certainement il ne l'aurait jamais rétablie grande, puissante et indépendante; si enfin l'on supposait, ce qui est arrivé, que Napoléon échouerait dans son expédition en Russie, et que la Pologne ne sortirait pas de son état d'asservissement, on conviendra que le seul souhait raisonnable qui restait à faire, était d'obtenir que la nationalité fût rendue à douze millions de Polonais, sous le sceptre d'un prince bon, loyal et généralement aimé. — On ne pouvait pas avoir la certitude de voir ce vœu réalisé, mais tout concourait à en faire désirer et attendre l'accomplissement.

Les Polonais, formés à l'école du malheur, instruits par de longues années d'expérience, privés de tout espoir de redevenir libres et indépendans, conservant un triste souvenir de l'anarchie de leur gouvernement, et des dissensions intérieures dont ils sont devenus les victimes, se seraient contentés d'être tous réunis sous Alexandre, de redevenir une nation, de jouir des bénéfices d'une constitution adaptée à leurs mœurs et à leurs habitudes, de voir la justice administrée par des hommes de bien, et tous les emplois publics remplis par des nationaux. — De quels sentimens de reconnaissance n'auraient-ils pas été pénétrés pour le régénérateur de leur patrie qui leur aurait procuré tous ces avantages! Quels rapports convenables et quels liens les auraient attachés à la nation russe, à laquelle ils devaient désormais être réunis tout autant par des vues d'un intérêt commun que par le besoin de faire succéder des sentimens de fraternité aux anciennes haines qui avaient divisé les deux nations!

Supposer, comme on a osé le faire, que

l'empereur Alexandre ait voulu aliéner de l'empire de Russie les provinces de la Pologne qui se trouvaient en sa puissance; qu'il ait pensé à renoncer à des conquêtes faites avant lui, et qu'il ait eu l'intention de former de la Pologne un État séparé, libre et indépendant, c'est une idée qu'il suffirait seulement d'appeler absurde, si on ne pouvait encore découvrir dans ceux qui l'ont conçue plus de perfidie et de méchanceté que d'ineptie.

Ce souverain, qui n'avait en vue que l'intérêt et le bien-être de tous ses sujets en général, et qui devait sa force, sa puissance et l'éclat de son trône à une population d'environ quarante millions de Russes soumis à ses lois, pouvait-il vouloir rétablir la Pologne au détriment de la Russie? — S'il a cherché à ajouter un nouveau lustre à son règne glorieux, et à renforcer la puissance de son empire en lui assurant une barrière qu'aucune coalition n'aurait pu franchir, ses vues politiques s'étendaient encore plus loin. Il voulait, en rendant aux Polonais leur patrie et leurs lois, les consoler après tant

de vicissitudes, et les attacher davantage à sa personne en même temps qu'il rapprocherait deux nations de la même origine slave, de manière à leur faire oublier tout souvenir du passé et à établir une union parfaite que le besoin de se soutenir mutuellement aurait fait changer en devoir.

Et quel intérêt pouvaient avoir les Polonais de ne pas seconder ses bienveillantes intentions, et de ne pas s'unir sincèrement aux Russes, qui désormais ne pouvaient leur faire de mal et dont ils devaient partager le sort?

La Pologne n'a pas toujours eu des rois *piastes* pour la gouverner. — Un roi de Hongrie, un prince du sang français, un prince de Transylvanie, un roi de Suède, des électeurs de Saxe, n'ont-ils pas occupé le trône de Pologne? et a-t-il jamais existé de la mésintelligence, à ces différentes époques, entre les peuples soumis au même souverain?

Que l'empereur Alexandre ait eu le projet de rétablir la Pologne d'après les principes

que je viens d'exposer, c'est une vérité qui n'est plus un mystère. — On le verra dans la suite de cet ouvrage. On peut l'apprendre d'ailleurs de ceux qui ont approché l'empereur à cette époque, et auxquels il accordait sa confiance; enfin on n'en doutera pas en lisant la réponse de l'empereur à Kosciuszko, en date du 3 mai 1814.[1] — Mais pourquoi chercher d'autres témoignages pour àppuyer cette assertion? Que l'on jette les yeux sur les documens qui accompagnent les actes du congrès de Vienne, et qui sont connus du public, on y découvrira toutes les entraves que l'on a mises à l'exécution des projets généreux de l'empereur à l'égard de la nation polonaise, et l'obstination avec laquelle les représentans de presque toutes les cours étrangères se sont opposés à voir la Pologne réintégrée sous le sceptre d'Alexandre.

Dans toutes les démarches pour faire manquer ce but, il est aisé d'apercevoir que la seule crainte de donner trop de force et de puissance à la Russie avait provoqué

[1] *Voyez* tome IV, Livre XII, chap. III, page 176.

une opposition presque générale; mais entrait-il dans l'intention de quelque cour de prendre part au sort des Polonais, et de faire, pour ainsi dire, une réparation à l'insouciance qu'on avait témoignée jusqu'alors à leur égard?.... Aurait-on mieux aimé morceler encore une fois leur pays pour accorder des indemnités à certaines puissances, plutôt que de consentir à la réunion de tous ses habitans sous un chef qu'ils désiraient pour roi, qu'ils aimaient, et qui cherchait à faire leur bonheur? — L'intérêt de plusieurs cabinets de l'Europe l'exigeait peut-être, mais certainement ce n'était pas celui des Polonais. [1]

[1] On trouve parmi les documens des négociations de Vienne l'article suivant, nº XLIV :

Article semi-officiel inséré dans les journaux de Londres, du 12 *novembre* 1814.

« Le projet relatif à l'incorporation de toute la Pologne à la Russie, comme un royaume distinct sous un vice-roi, paraît avoir été concerté entre la Russie et la Prusse, lors du traité de Paris. Ce projet a trouvé de grands obstacles, principalement dans l'art diplomatique des Français. En vain la Russie et la Prusse ont-elles invoqué un article secret du traité de Paris, qui oblige la France à reconnaître le partage que les alliés

Les décrets de la Providence sont impénétrables, et les hommes les plus puissans ne sauraient se flatter de pouvoir résister à la force des circonstances. Nous en avons eu l'exemple le plus frappant dans la chute de Napoléon, de ce favori de la fortune, de ce conquérant qui marchait toujours sur les traces de la victoire, qui naguère faisait trembler l'Europe et dictait la loi à presque tous les souverains du continent!... Quelques

feront des contrées conquises ou cédées. M. de Talleyrand a soutenu que, par les alliés, il faut entendre la totalité des alliés, et non pas telle ou telle puissance en particulier, la France ne reconnaissant que les décisions prises par le congrès en masse. Ce principe a été adopté par l'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre, et, par conséquent, il a fallu soumettre l'affaire de la Pologne à une nouvelle discussion générale.

« Les inconvéniens de la réunion de tout ce royaume sous un prince vice-roi russe ont fini par être sentis, même par le roi de Prusse, l'ami particulier de l'empereur Alexandre; il n'a pas cru que l'acquisition de la Saxe et des contrées entre la Meuse et la Moselle pût balancer les dangers auxquels l'incorporation de la Pologne exposerait sa monarchie. M. de Talleyrand a aussi cherché à démontrer aux autres puissances l'inconvénient de cet agrandissement colossal de la Russie, et il a dû proposer de donner au roi de Prusse tout le duché de Varsovie, du moins jusqu'à la Vistule; ce qui

mois de désastres ont suffi pour le faire renoncer à tous ses projets, pour soustraire à son pouvoir une population immense, pour renverser son trône et faire écrouler sa puissance colossale, dès que le livre des destinées, en se déroulant, a fait connaître à l'univers étonné le terme prescrit à tant d'années de gloire et de succès.

Si l'empereur Alexandre n'a pas exécuté ce qu'il désirait et tout ce qu'il avait promis,

a paru raisonnable à toutes les autres puissances, dans le cas malheureusement trop vraisemblable où l'on ne pourrait rétablir la Pologne d'une manière utile pour l'équilibre européen.

« Si l'empereur Alexandre ne cède pas, sur ce point, aux instances réunies des autres puissances, il est à craindre que le congrès ne dure encore long-temps avant d'amener un résultat définitif. Dans le cas où l'empereur de Russie voudrait se refuser aux vœux de toutes les autres puissances, il pourrait compter non seulement sur ses propres armées, mais encore sur toute la Pologne, qui aime mieux être russe que partagée. Le sort de la Saxe et de plusieurs autres territoires d'Allemagne dépend absolument de la décision relative à la Pologne; car on veut porter la monarchie prussienne à douze millions de sujets, et, ne les trouvant pas en Pologne, on les prendrait en Allemagne. »

on ne peut admettre la possibilité que les Polonais ne soient point reconnaissans pour le bien qu'il leur a fait. — Kosciuszko disait, dans une de ses lettres [1] : « Je conserverai « jusqu'à la mort une juste reconnaissance « envers ce prince, pour avoir ressuscité le « nom polonais, quoique en lui donnant des « bornes si restreintes. »

Si jamais, par un concours de circonstances et de combinaisons politiques qu'il n'est pas donné aux mortels de prévoir et de deviner, il était réservé à la Pologne de se retrouver telle qu'elle a été autrefois, les Polonais, malgré cela, ne pourraient oublier Alexandre !.... Ils béniraient toujours le nom de celui qui a fait reparaître sur la carte leur pays, rayé depuis vingt ans du rang des puissances de l'Europe ; de celui qui a fait rentrer dans leurs foyers des milliers d'individus émigrés, errans et dispersés dans différentes contrées ; de celui qui a réuni les débris de ces intrépides armées que l'on a flattées si long-temps de vaines espérances,

[1] *Voyez* Additions au chap. IV du Livre XII, p. 214.

et les a employées au service de leur pays; de celui, enfin, qui a permis à chaque Polonais de rentrer dans sa patrie, et de se retrouver dans le sein de sa famille, de ses amis et de ses compatriotes.

Pour sentir et apprécier ces bienfaits, il faut être Polonais, ou au moins il faut avoir vu sa patrie déchirée en lambeaux et anéantie, ses compatriotes dispersés, toutes ses relations interrompues, et recouvrer ensuite, par le secours d'une main bienfaisante, son pays natal, le nom de sa patrie, un asile après bien des infortunes, et la protection de la loi sous un gouvernement constitutionnel.

Je ne puis finir cet article avec des expressions plus analogues aux sentimens de mon cœur, qu'en citant encore un passage d'une lettre adressée par Kosciuszko, à l'empereur Alexandre [1]. « Une seule inquiétude « trouble encore mon âme et ma joie. Je suis « né Lithuanien, Sire, et je n'ai que peu « d'années à vivre; néanmoins le voile de

[1] *Voyez* Additions au chap. IV du Livre XII, pag. 211 et 212.

« l'avenir couvre encore les destinées de ma « terre natale et de tant d'autres provinces « de ma patrie.... L'unique vœu qui me reste « à former, est celui de descendre au tom- « beau avec la consolante certitude que tous « vos sujets polonais seront appelés à bénir « vos bienfaits. »

Mes compatriotes trouveront dans ces Mémoires un hommage digne d'eux, et le dernier que je puisse leur offrir. J'ai retracé les souvenirs mémorables des derniers événemens de la Pologne qui peuvent fournir de grandes et utiles leçons, ainsi que des matériaux précieux pour l'histoire. — J'ai recueilli avec soin les noms de tous les bons Polonais, quelles qu'aient été leurs opinions politiques, qui par leurs talens, leur courage, leur dévoûment à la cause de leur pays et leur persévérance, ont bien mérité de la patrie.

MÉMOIRES

DE

MICHEL OGINSKI.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Je quittai Paris le 22 janvier 1811 pour me rendre à Saint-Pétersbourg. Ma famille devait m'y rejoindre au printemps. Plusieurs semaines avant mon départ, je n'entendais parler que de préparatifs de guerre. Mes compatriotes m'assuraient positivement que Napoléon n'attendait qu'une occasion favorable pour la déclarer à la Russie dans l'intention de rétablir la Pologne. Dans le grand nombre de Russes qui se trouvaient alors à Paris, j'en vis plusieurs qui partageaient cette opinion; mais cependant, jusqu'à l'époque de mon départ, la conduite extérieure de Napoléon ne trahissait pas ses sentimens secrets. Lui et toute sa cour conser-

vaient les mêmes égards pour l'ambassadeur de Russie, et on redoublait de politesses et d'attentions pour tout sujet russe.

J'entrevoyais avec peine le moment prochain d'une rupture de la paix entre les deux nations les plus formidables de l'Europe. Je redoutais d'avance cette guerre sanglante dont les vastes plaines de la Pologne deviendraient le théâtre. Je voyais mes compatriotes victimes de leur confiance aveugle dans la personne de Napoléon, et de leur incrédulité sur les puissans moyens que la Russie pouvait lui opposer. — J'avais bien des motifs pour supposer qu'ils seraient trompés dans leur attente, et sacrifiés, sans recueillir aucun fruit des efforts nobles et généreux auxquels ils se voueraient pour leur patrie.... Mais pouvais-je les blâmer, moi qui partageais bien sincèrement leur désir de voir la Pologne rétablie? Nous ne différions que dans l'opinion sur le mode d'y parvenir.

En quittant Paris, je passai rapidement par Metz, Mayence, Erfurt, Dresde; et ce voyage ne m'offre d'autres souvenirs que ceux des brigands dont les grands chemins étaient infestés en Allemagne, et de la catastrophe malheureuse qu'éprouva la ville d'Eisenach, où j'arrivai trente-six heures après que l'explosion de quelques fourgons chargés de poudre en eût détruit les plus belles maisons, en ensevelissant sous

leurs décombres plus de soixante personnes. — Des monceaux de cendre; des débris d'habitations encore fumans; des cadavres récemment retirés d'entre les ruines; les sanglots des femmes et des enfans, et la consternation de ceux qui avaient pu se sauver, mais qui gémissaient sur le sort de tant de malheureuses victimes, me retracèrent un tableau qui restera long-temps gravé dans ma mémoire.

J'arrivai à Dresde le 27 janvier; j'allai voir aussitôt M. *de Kannikoff*, ministre de Russie, qui me reçut très amicalement, et me fit dîner chez lui avec le corps diplomatique. Le ministre de France *Bourgoing* me proposa d'accepter le lendemain un dîner de famille, et je m'aperçus, par l'empressement qu'il mit à cette invitation, qu'il ne voulait pas avoir de refus, dans le dessein sans doute de me sonder et de me questionner sur différens objets. Il se rappelait m'avoir connu à Paris en 1797, dans le temps de mon émigration. Il parut étonné de me voir rentré en Russie, et placé au sénat de Pétersbourg; et lorsque nous fûmes seuls, après dîner, il s'efforça de me prouver combien étaient faux les bruits qu'on répandait en Allemagne sur une rupture prochaine entre la France et la Russie. Il parlait des Polonais avec enthousiasme; il relevait les services qu'ils avaient rendus à Napoléon, et l'intérêt que ce souverain

leur portait; et il ne dissimulait point que, tôt ou tard le rétablissement de la Pologne devait avoir lieu, parce qu'il entrait dans les vues de Napoléon de rendre l'existence politique à ce pays.

Madame *B*......., qui s'était trouvée à dîner chez le ministre de France, m'avait proposé de venir prendre le thé chez elle dans la soirée. En entrant dans le salon, j'aperçus plusieurs personnes que j'avais perdues de vue depuis longtemps, et qui, à titre d'anciennes connaissances, me questionnèrent tour à tour sur Paris, Napoléon, les bruits de guerre, et surtout sur les Polonais que je venais de voir en France. Le lendemain, les mêmes personnes m'entourèrent au bal du ministre comte *de Senft*, où M. *Kannikoff* m'avait conduit. Il était visible qu'on avait donné des ordres de Paris pour m'observer, me faire parler, et recueillir ce que l'on aurait entendu. Je m'en assurai surtout en voyant venir plusieurs fois par jour, dans l'auberge que j'habitais, des individus que l'on regardait à Dresde comme espions français. Malgré toutes les précautions que j'avais prises de parler peu, et de ne rien dire qui pût donner de l'humeur à Napoléon, j'ai su depuis que l'on m'a attribué des propos qui lui ont été rapportés, et au sujet desquels le ministre des relations extérieures a porté officiellement des

plaintes contre moi à l'ambassadeur de Russie, prince *Kourakin*.

Cette inculpation n'était rien moins que fondée, car je ne pouvais être assez imprudent pour mettre le public dans la confidence de mes sentimens; et la seule chose qui ait pu déplaire à Napoléon, ainsi qu'à ses adhérens, c'est la manière dont je me suis expliqué partout, et toujours relativement à l'empereur Alexandre, qui m'avait inspiré autant d'attachement que d'enthousiasme.

J'appris à Dresde que *Kollontay* s'y trouvait depuis quelque temps, souffrant cruellement de la goutte, et s'occupant, malgré cela, sans relâche à rédiger ses ouvrages. Lorsqu'on lui dit que je passais par Dresde pour aller à Pétersbourg, il témoigna le plaisir qu'il aurait eu de me voir, et ajouta : « Je regrette infiniment qu'*Oginski*, qui a tant de moyens, et « qui est plein d'énergie et de zèle patriotique, ait renoncé à l'idée de voir la Pologne rétablie par le concours de la France. « Si je le voyais, je me chargerais de le convaincre qu'il n'y a rien à compter sur la « Russie, et que Napoléon fera toujours tout « ce qu'il voudra. La guerre est inévitable; la « Russie sera bouleversée, la Pologne rétablie, « et toute l'Europe sera soumise à Napoléon. Je « conçois qu'*Oginski* ait pu s'attacher à Alexan-

« dre, car c'est un prince bon et loyal; mais il « sera victime de son attachement, etc. »[1]

Tandis que l'on me racontait ce que *Kollontay* avait dit à mon sujet, je me rappelai que Félix *Potocki*, fils du ci-devant ambassadeur de Pologne à Constantinople, m'avait envoyé un paquet pour le ministre de France *Bourgoing*, au moment où je me mettais en voiture en quittant Paris. Je n'avais pas eu le temps de l'examiner, et en le tirant de mon portefeuille, je trouvai qu'il était à mon adresse, avec un billet dont voici la copie :

« Je vous prie, mon cher comte, de remettre « le paquet ci-joint à M. le baron *Bourgoing*, à « votre passage par Dresde. Vous êtes prévenu « contre moi, d'après tout ce que j'ai pu remar- « quer; mais je ne m'en étonne pas, car j'ai « beaucoup d'ennemis, et surtout parmi nos « compatriotes. L'on m'accuse d'être mécon- « tent de tous; je ne le suis que de moi-même. « Vous m'avez connu dès mon enfance; vous « m'avez vu aimant la liberté et ma patrie au- « dessus de toute chose. Je ne changerai de ma- « nière de voir et de penser qu'en mourant.

[1] *Kollontay* me fit remettre alors par les mains du docteur *Lust* une brochure polonaise qu'il venait de faire imprimer, et qui porte pour titre : *Observations sur cette partie de la Pologne que l'on appelle* duché de Varsovie *depuis le traité de Tilsit.*

« Ce sont les circonstances qui ont changé pour « moi.... Adieu, mon cher comte ! Je ne sais « si nous nous reverrons jamais ! La guerre est « inévitable ; on nous promet de rétablir la Po- « logne ; mais que de choses n'a-t-on pas pro- « mises ! Il est dit que les Polonais ne doivent être « nourris que d'espérances ! On nous caresse « quand on a besoin de nous. Salut et amitié.
« Paris, ce 15 janvier 1811. »

La lecture de ce billet, les propos de *Kollontay*, et la conversation de M. *Bourgoing*, venaient à l'appui des idées que j'avais emportées de Paris sur la certitude d'une rupture prochaine avec la Russie. Je me confirmai dans cette opinion, en voyant les canons et les fusils que l'on envoyait dans le duché de Varsovie, et que je devançai en poursuivant ma route de Dresde à Breslau. Je m'arrêtai quelques heures dans cette dernière ville, où le ci-devant grand maréchal de la couronne *Raczynski*, me donna des renseignemens très détaillés sur l'état présent de la Prusse, sur sa position contrainte, et sur la possibilité d'y organiser en très peu de temps une armée considérable, en cas de besoin.

Je traversai le duché de Varsovie sans passer par Varsovie même. Ce pays me présentait le tableau de la misère et de l'indigence. Je vis à Ostrolenka les généraux *Rozniecki*, *Trzecieski*, et plusieurs autres officiers que je connaissais

depuis long-temps. Le militaire était animé du meilleur esprit, et désirait ardemment la guerre; tout au contraire les employés civils et les habitans de la campagne que je rencontrai en différens endroits du duché, gémissaient sous le poids des impôts et des vexations, et soupiraient après la paix.

J'arrivai enfin à Wilna au commencement du mois de février, et mon premier soin fut de mettre par écrit mes observations sur l'état actuel des affaires de l'Europe, en les rapportant à la possibilité de tirer parti des circonstances pour servir ma patrie et mes compatriotes; j'avais eu le temps de me livrer à loisir à mes réflexions dans le cours de mon voyage depuis Paris.

Comme j'ai développé d'une manière très détaillée mes idées, à cet égard, dans les deux mémoires que j'ai présentés depuis à l'empereur Alexandre, ainsi que dans plusieurs lettres que j'ai pris la liberté de lui adresser, et dont il sera question dans le cours de ce volume, je me bornerai à récapituler ici en peu de mots les idées qui m'ont servi de guide pour le plan de conduite que je me proposais de suivre.

1°. J'étais intimement persuadé que Napoléon ne visait qu'à la monarchie universelle, et qu'il n'attendait qu'une occasion favorable pour pouvoir rompre avec la Russie.

2°. Je ne doutais point qu'il n'employât les Polonais comme un ressort puissant et un épouvantail contre la Russie, sans que le rétablissement de la Pologne fût un des projets auxquels il tînt essentiellement.

3°. J'avais la certitude que s'il rétablissait même la Pologne, il n'en ferait pas un pays *libre, puissant* et *indépendant*; car cela ne s'accordait point avec ses principes ni avec le système qu'il avait suivi jusqu'alors.

4°. Je ne rejetais pas l'idée que si Napoléon reprenait à la Russie les provinces ci-devant polonaises, il n'y établît un roi de Pologne de son choix et sous sa dépendance immédiate; mais je concevais aussi que les Polonais, au lieu de recouvrer de cette manière leurs lois, leurs priviléges et leur gouvernement constitutionnel, n'auraient en partage que des conscriptions, des contributions, un code de lois français et une démoralisation complète du caractère national, avec une suite non interrompue de guerres avec la Russie.

5°. Il n'entrait point dans ma tête qu'à l'époque où nous nous trouvions, la Pologne pût se relever par ses propres efforts, et former un état *puissant* et *indépendant*. Sa position géographique même ne lui permettait pas d'y aspirer, depuis tous les changemens arrivés en Europe; mais, pouvant reparaître sur la scène

politique comme dépendante de la France ou de la Russie, j'apercevais moins d'inconvéniens et plus de facilité à la voir rétablir sous la protection de l'empereur Alexandre.

Sans alléguer d'autres motifs qui entretenaient en moi cette opinion, je me bornerai à faire observer qu'une Pologne rétablie par la France avant la destruction totale de l'empire de Russie (ce qui entre dans le rang des choses impossibles) deviendrait nécessairement le théâtre de la guerre pour plusieurs générations.

D'après tout cela, je me dis que, puisque la guerre allait éclater tôt ou tard entre la Russie et la France, selon toutes les probabilités, et qu'il serait encore question de la Pologne, c'était par conséquent un devoir pour tout bon Polonais de contribuer au rétablissement de son pays, ou au moins à l'amélioration du sort de ses habitans; et qu'il n'était pas permis de laisser échapper une occasion aussi favorable, la dernière qui s'offrait peut-être, sans faire des démarches que le patriotisme et l'honneur commandaient, et que la prudence ne désapprouvait pas.

Je savais que, depuis l'avénement au trône de l'empereur Alexandre, il avait été question du rétablissement de la Pologne; ce prince, imbu dès son enfance des principes de l'honneur et de la loyauté, n'avait jamais pu envisager

le partage de la Pologne que comme un acte arbitraire, aussi injuste qu'impolitique. J'avais entendu dire à M. *de La Harpe*, instituteur d'Alexandre, combien son élève, bon et sensible dès ses premières années, avait toujours pris part au sort de la Pologne et des Polonais; combien il compâtissait au sacrifice de tant de malheureuses victimes; combien, enfin, sans oser exprimer hautement ses sentimens, il désapprouvait alors dans le fond de son âme ces ministres dont les conseils avaient décidé l'anéantissement de la Pologne.

Je ne doutais pas que si Alexandre n'avait pu détourner cette catastrophe, se trouvant trop jeune pour être écouté, et que si, depuis qu'il avait le sceptre en main, il ne s'était pas encore déterminé à rétablir la Pologne pour bien des raisons que j'ai apprises plus tard, il n'y avait pas d'impossibilité qu'il ne réalisât un jour ses bonnes dispositions pour ce pays, dès qu'une circonstance favorable se présenterait; je la voyais paraître à cette époque, et je résolus d'en profiter.

Ayant pris la résolution d'aller à Pétersbourg, et d'ouvrir franchement mon cœur et mes opinions à l'empereur, je ne me dissimulais point combien la tâche que je m'imposais devenait pénible. Je n'avais jamais assez approché Alexandre pour connaître à fond son

caractère; j'ignorais le degré de confiance que je pouvais lui inspirer : je savais encore moins comment il accueillerait ce que je me proposais de lui dire sur la Pologne. Mais il n'y avait pas de temps à perdre; il fallait ou parler tout de suite, ou se taire peut-être pour jamais. J'étais convaincu que ce que j'avais à lui découvrir, ainsi que le projet que je me proposais de lui présenter, avaient également pour objet la gloire et l'honneur de l'empereur, lè bien-être de l'empire et le bonheur des Polonais. Le devoir fit donc taire toute réflexion qui m'aurait détourné de mon dessein.

J'avais bien encore, à la vérité, d'autres motifs d'inquiétude en prenant la résolution d'aller à Saint-Pétersbourg; et comme je n'ai écrit les notes qui forment ces Mémoires que pour mes enfans, qui ne doivent rien ignorer de tout ce que je sentais et pensais dans toutes les différentes époques de ma vie, je ne puis m'empêcher de leur en faire part.

Il y avait seize ans que la Pologne n'existait plus, et je m'étais bien proposé de renoncer à toutes les carrières les plus brillantes depuis que j'avais perdu ma patrie; je n'ignorais point que celle que j'allais suivre, après avoir été placé dans le sénat de Pétersbourg par la volonté de l'empereur Alexandre, ne me présenterait par elle-même aucun agrément.

Ayant rempli presque tous les emplois publics dans mon pays, où je travaillais avec des parens, amis et compatriotes, dont les principes, les habitudes et les sentimens répondaient aux miens, j'allais me transporter dans un autre pays où il fallait faire de nouvelles connaissances, apprendre une nouvelle langue; être nul et inactif, ou devenir tour à tour l'objet de la méfiance et de la jalousie.

Je n'avais jamais été courtisan; et, ne rendant hommage qu'au mérite et au talent, j'ai toujours ignoré, même au milieu des adversités, l'art de flatter les favoris et celui de plaire aux ministres en place par des attentions et des assiduités. Je n'étais donc pas fait pour vivre à la cour, et cependant la place que j'allais occuper m'en imposait la nécessité; j'entrevoyais l'alternative ou d'être bien vu de l'empereur, et pour lors de me trouver l'objet de la jalousie des alentours et des commérages de la ville, ou d'être regardé avec indifférence à la cour; et, dans ce cas, de me voir dans une nullité absolue, traité avec hauteur par les grands, chicané par les inférieurs, et persécuté toutes les fois que l'occasion s'en présenterait.

Jamais les tourmens de l'ambition n'avaient troublé mon repos; je ne pouvais donc trouver de compensation pour tous les désagrémens auxquels je m'exposais dans les décorations,

grades ou autres faveurs que j'aurais pu obtenir. Tous ces avantages précaires pourraient-ils me dédommager de l'indépendance que j'allais sacrifier, et me tenir lieu des momens fortunés que j'avais passés dans ma solitude de Zalésié, ou sur les bords de l'Arno et de la Brenta?

Avec cette manière de penser, et ne me faisant aucune illusion sur ma position future à Saint-Pétersbourg, il ne me fallait rien moins que l'espérance de pouvoir servir la cause de mon pays, et d'être utile à mes compatriotes, pour ne point me rebuter d'avance de tout ce qui m'attendait.

Cependant ce n'est pas tout encore. Je n'ignorais pas que beaucoup de ces compatriotes me méconnaîtraient; que quelques uns d'entre eux m'imputeraient des vues d'ambition; que d'autres me croiraient voué exclusivement à la Russie par intérêt; et que la plupart, au moins, me jugeraient inconséquent dans ma conduite, et ne concevraient point comment, après avoir été un des patriotes les plus prononcés en Pologne, après avoir combattu les Russes en 1794, après m'être aventuré depuis, pendant plusieurs années, à Constantinople, en Italie, en Allemagne et en France; protégé par le gouvernement français, et travaillant à rétablir la Pologne et à la délivrer des mains des trois puissances qui l'avaient partagée, je changeais tout à coup de système,

et préférais de voir les Polonais gouvernés par Alexandre, plutôt que de secouer le joug de la Russie en servant la cause de Napoléon.

Je méprisais les soupçons d'ambition et d'intérêt qui ne pouvaient atteindre un homme dont les sentimens ne se sont jamais démentis; mais je ne pouvais être indifférent à l'inculpation d'inconséquence, car à mon âge il n'est pas permis d'être inconséquent, et je donnais cependant prise sur moi à des parens, à des amis et à des compatriotes, qui avaient le plus de droit à mon estime!.... Cela me peinait; mais mon cœur n'avait rien à se reprocher, et ma conscience justifiait mes démarches et les approuvait.

J'ai toujours été bon Polonais, et je me fais gloire de n'avoir jamais cessé de mériter ce nom. — J'ai pris les armes en 1794, et je ne puis être blâmé de l'avoir fait; car je combattais pour l'intégrité et l'indépendance de mon pays. Ceux qui osent désapprouver aujourd'hui mon attachement pour l'empereur Alexandre et la confiance qu'il m'a inspirée, ne croiront pas qu'un jour, en parlant à ce prince dans son cabinet, je lui dis que si j'avais la certitude de voir la Pologne indépendante sans être soumise aux lois de la France ou de la Russie, j'irais volontiers me mettre dans les rangs des Polonais armés dans le duché de Varsovie.... Ils

croiront encore moins que l'empereur ne condamna ni ma franchise, ni mes sentimens.

Je n'ai cessé encore, après la révolution, de rêver au rétablissement de la Pologne; car je croyais que la révolution française, qui avait ébranlé les fondemens de presque toutes les puissances du continent, fournirait les secours et les moyens aux patriotes polonais pour remettre leur pays au rang qu'il avait occupé entre les puissances de l'Europe. L'énergie, le courage, le patriotisme et les idées libérales des Polonais, leur assuraient l'appui des amis de la liberté, quelque part qu'ils se trouvassent. Le Comité de salut public, et par la suite le Directoire, trompaient peut-être, mais encourageaient puissamment leurs efforts par des promesses; la Suède et la Turquie nourrissaient leurs espérances; et comme l'on croit ce que l'on désire, il paraissait indubitable que, lorsque les deux puissances ennemies naturelles de la Russie attaqueraient cet empire, tandis que les légions républicaines françaises occuperaient les armées d'Autriche et de Prusse, les Polonais, animés toujours du même esprit et secondés par leurs alliés, verraient la Pologne renaître de ses cendres et affranchie du joug étranger.

C'est à cette époque que, partageant l'opinion, l'espoir et les illusions de mes compatriotes, je travaillais à Venise, à Constantinople,

à Paris; et mes mémoires, ainsi que mes correspondances, sont des témoignages irrévocables de mon dévoûment pour ma patrie et de la pureté de mes intentions. Je me trouvais alors sous la protection du gouvernement français, parce qu'il n'y en avait pas d'autre pour tout bon Polonais qui n'était pas Russe, Autrichien ou Prussien. J'ai pu errer dans mes opinions et ma manière de voir les choses en politique, mais je ne désavouerai pas ma conduite; car je ne penchais pour aucun parti, et je ne désirais que de voir une Pologne libre et indépendante.

Elle aurait pu l'être encore par un enchaînement de circonstances, et sans les horreurs du terrorisme en France, qui détruisirent les principes de morale, d'honneur et d'une sage liberté, et qui forcèrent les souverains de l'Europe à se prémunir contre la contagion révolutionnaire; il est possible, et même probable, que l'intérêt mutuel des trois puissances qui avaient partagé la Pologne, les aurait portés à rétablir ce pays tôt ou tard et tel qu'il avait existé. Ce n'aurait pas été pour faire une restitution, mais par le besoin de rétablir une barrière dont la destruction, en rendant les trois puissances limitrophes trop rapprochées, pouvait d'un jour à l'autre les exposer à se brouiller.

Au reste, si d'une ou d'autre manière on

pouvait encore songer à une Pologne *indépendante* avant l'apparition de Bonaparte en France, toute possibilité de voir ce songe réalisé disparaissait depuis cette époque célèbre et malheureuse pour l'humanité.

Un conquérant détruit tout et ne veut rien rétablir. Cette conviction, réunie à beaucoup d'autres motifs que l'on trouvera exposés dans mon mémoire présenté à l'empereur Alexandre, le 15 mai 1811, ne me fit pas balancer sur le parti que je devais prendre ; ne pouvant avoir une Pologne telle que je la désirais, j'osais au moins espérer de voir régénérer le nom polonais sous la protection de l'empereur Alexandre; et si mes vœux étaient exaucés, je me trouverais assez vengé de l'injustice de ceux de mes compatriotes qui condamnent la confiance que j'ai eue en lui, par le plaisir de les voir désabusés et heureux.

CHAPITRE II.

J'ARRIVAI à Saint-Pétersbourg le 9-21 avril 1811 ; j'écrivis dès le lendemain au comte *Tolstoy* pour demander le jour où je pourrais être présenté à Leurs Majestés. Je reçus l'ordre de venir dîner chez l'empereur le 13, et d'apporter

moi-même les deux paquets qu'on m'avait remis à Paris pour l'impératrice régnante et l'empereur : le premier contenait la musique d'un nouvel opéra de *Paër*, et l'autre deux brochures et une lettre de M. *de La Harpe.*[1]

Je fus accueilli très gracieusement, et, pendant le dîner, l'empereur parla d'objets indifférens sans faire la moindre mention de Paris, de Napoléon et du voyage que je venais de faire. Après le dîner, il me fit passer dans son cabinet, où je restai très long-temps. Avant d'y entrer, j'avais pris la résolution de me montrer à découvert dès mon premier entretien avec l'empereur, sans rien déguiser de ce que je pensais et sans cacher mes sentimens, avec la ferme persuasion que si ce langage déplaisait, je serais mis de côté pour n'être jamais questionné à l'avenir; tandis que si je pouvais être écouté, il me restait l'espoir de pouvoir être utile à mes compatriotes et de mériter à l'avenir l'estime de l'empereur, en ne démentant jamais, par ma conduite, les sentimens que je manifestais avec autant de franchise que de confiance.

[1] Lorsque je remis à l'empereur, dans son cabinet, la lettre de M. *de La Harpe*, et les livres qu'il m'avait confiés, l'empereur me fit plusieurs questions sur son compte. Il voulait savoir comment il se portait, s'il se trouvait bien à Paris, s'il était venu me voir. Après cela, il me dit, avec beaucoup d'émotion.... : *Je lui dois tout !*

Je commençais donc par dire que, quoique l'on m'avait prévenu que l'empereur était soupçonneux et défiant, je me voyais cependant, au risque de le trouver tel à mon égard, obligé de lui découvrir des vérités essentielles qu'il pouvait ignorer, et de lui faire part des motifs qui m'avaient fait désirer de pouvoir lui épancher mon cœur. J'aperçus le visage de l'empereur s'animer après les premières paroles que j'avais proférées; mais à l'instant même il reprit son affabilité ordinaire, et m'ordonna de lui parler franchement et sans me gêner, en m'assurant qu'il m'écouterait avec beaucoup d'intérêt.

Je racontai en peu de mots ce que j'avais vu et observé à Paris pendant les huit mois qui s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté l'empereur à Saint-Pétersbourg, et je fis le parallèle de tout ce que Napoléon avait entrepris et exécuté dans cet intervalle, pour assurer sa puissance et étendre considérablement les frontières de la France, à laquelle il venait de réunir la Hollande et le nord de l'Allemagne; avec l'insouciance qui régnait, à cet égard, en Russie et le système contraire aux intérêts de cet empire dont on ne se désistait pas, en continuant une guerre aussi impolitique que ruineuse contre les Turcs, et en persévérant à fermer les ports russes aux Anglais.

Je passai en revue la conduite de Napoléon

depuis qu'il était devenu chef de la nation française; je parlai des coalitions; je relevai plusieurs fautes militaires du conquérant, pour prouver que c'était moins son infaillibilité qui l'avait élevé à ce degré de puissance que le bonheur qui l'accompagnait toujours, ainsi que la faiblesse des moyens et des talens qu'on lui avait opposés. J'assurais qu'avant qu'il se passât un an, Napoléon attaquerait de toutes ses forces la Russie; qu'il faisait de grands préparatifs pour cette expédition, et qu'il comptait davantage sur la coopération des Polonais. Je me hasardai d'avancer que depuis l'alliance qu'il avait contractée avec un prince d'Autriche, la cour de Vienne ne s'opposerait point à ses desseins; que la Prusse était trop faible pour prévenir des événemens qui acheveraient d'entraîner entièrement sa chute; que tous les autres états de l'Allemagne étaient soumis aux ordres de Napoléon; et que, pouvant réunir à ses armées françaises et italiennes une fois pour le moins autant de troupes étrangères, il fondrait à l'improviste sur la Russie avec des forces considérables, espérant écraser cet empire, qui seul lui faisait obstacle pour établir la monarchie universelle.

L'empereur m'interrompit pour me dire : « Je « suis de votre avis sur tout ce que vous venez « de me dire relativement à Napoléon, excepté « sur l'idée que vous lui attribuez de vouloir

« écraser la Russie ; car il doit avoir assez de bon « sens pour connaître l'impossibilité d'exécuter « ce projet.... Au reste, j'ai reçu des renseigne- « mens de Paris sur les préparatifs qu'on faisait « pour une expédition, sans prévoir au juste « contre qui elle pouvait être dirigée. Je crois « Napoléon très porté à déclarer la guerre à la « Russie ; mais je suis peut-être le seul à conce- « voir cette idée, car à Pétersbourg vous ne « trouverez presque personne qui veuille ad- « mettre cette supposition. C'est pourquoi je « vous engage à ne parler qu'à moi et à ne vous « fier qu'à moi, en vous contentant de donner « des réponses évasives à tous ceux qui vous « questionneraient sur votre séjour à Paris. »

L'empereur, en continuant à parler sur le même sujet, me fit apercevoir que depuis quelque temps il était revenu de ses préventions favorables pour Napoléon, et me prouva, par quelques traits qui étaient parvenus à sa connaissance et qu'il me répéta, qu'il connaissait à fond son caractère. « Mais, *ajouta l'empereur*, malgré « les fautes militaires qu'il a commises, on ne « peut disconvenir que ce ne soit un grand capi- « taine. Il serait imprudent de le prévenir, et de « provoquer une guerre qui ne pourrait être que « funeste à la Russie ; car où trouverions-nous « un chef qu'on pût opposer à Napoléon ?.... et « d'ailleurs, qui peut contester la supériorité des

« talens des généraux et officiers français, la per-
« fection de leur artillerie, l'enthousiasme et la
« valeur des soldats, habitués depuis si long-
« temps à vaincre sous un chef aussi habile
« qu'heureux, etc., etc. »

Tout en disant cependant qu'il ne voulait pas de guerre et qu'il ne voulait pas être l'agresseur, l'empereur me fit connaître qu'il était préparé à tout événement, et que depuis quelque temps on faisait des armemens considérables en Russie, et qu'on préparait des magasins de vivres.

Lorsque je citai les prétextes que Napoléon pouvait chercher pour rompre avec la Russie, et que je fis mention du traité de Tilsit, l'empereur répliqua avec vivacité : « Comment, le
« traité de Tilsit? et n'est-il donc pas déjà violé
« tout récemment par Napoléon par sa conduite
« avec le duc d'Oldenbourg? »

Quelques momens après, l'empereur, en souriant et avec un air plein d'affabilité, me dit :
« Vous ne me parlez pas, dans tout cela, de la
« Pologne?.... Je suis sûr cependant que c'est
« le seul objet de votre sollicitude; et que, sans
« avoir de crainte pour la Russie, qui saura bien
« se défendre, vous craignez que votre patrie ne
« soit le théâtre de la guerre. » Je vous l'avoue, sire, répondis-je; c'est pourquoi j'aurais bien désiré que les armées de Votre Majesté Impériale marchassent en avant et pénétrassent en Prusse,

en dépassant le duché de Varsovie. — Dans ce cas, les armées prussiennes, au lieu de renforcer celles de Napoléon, se seraient réunies aux Russes, et auraient fait cause commune pour s'opposer à l'invasion des Français. Dans ce cas encore, si Votre Majesté Impériale se déclarait roi de Pologne, en promettant aux habitans de Varsovie de réunir la Lithuanie à leur duché, elle aurait à sa disposition une population de douze millions de Polonais dévoués, et capables de tous les sacrifices pour le régénérateur de leur patrie; mais après que Votre Majesté Impériale m'a fait connaître positivement qu'il répugne à ses principes d'être l'agresseur et de commencer la guerre, je dois me taire, et renoncer à l'idée de voir réalisé le beau rêve que j'avais fait.

« Pourquoi un rêve, *dit l'empereur?* cela ne « pourrait-il pas arriver avec le temps sans que « je dusse commencer la guerre? » — Il entra ensuite dans beaucoup de détails sur le duché de Varsovie; il me parla avec beaucoup d'intérêt des Polonais en général; il me dit que, dans ce moment-ci, Napoléon les avait électrisés jusqu'à l'exaltation en leur promettant un royaume de Pologne, et que ce n'était pas le moment où l'on pourrait leur faire entendre raison; que, quant à lui, il ne promettait rien qu'il ne pût tenir; et que les Polonais s'apercevraient un jour combien il les estimait, et combien il prenait d'intérêt à

leur sort. « Pour à présent, *dit l'empereur*, je « dois me borner à désirer que les sujets polonais « qui sont sous ma domination se trouvent heu- « reux et contens; et si vous avez quelques projets « à me donner pour réaliser mes intentions à « cet égard, je m'en occuperai avec plaisir. »

A l'instant même, je saisis cette occasion pour proposer comme mesure administrative l'organisation des huit gouvernemens de la Russie, formés de plusieurs palatinats de la ci-devant Pologne.

Je savais que cette mesure ne produirait pas sans doute l'effet d'un manifeste qui rétablirait la Pologne, mais c'était la seule chose qu'il me fût permis de solliciter; et j'osais espérer qu'ayant obtenu une partie j'obtiendrais le reste, dès que la guerre aurait éclaté. En attendant, je gagnais beaucoup si je pouvais soustraire mes compatriotes aux vexations des employés actuels, alléger leur sort, assurer l'exécution de la justice, et leur faire entrevoir l'espérance d'une existence politique, sous les auspices et la protection d'Alexandre.

Si l'empereur se déterminait à réunir les huit gouvernemens faisant partie autrefois de la ci-devant Pologne sous le nom de Lithuanie, et s'il accordait aux Lithuaniens ce que je demandais pour eux, je ne pouvais douter qu'il ne fît une Pologne, lorsqu'à la suite de la guerre, qui était

inévitable, il aurait réuni le duché de Varsovie à ses états.

Je ne répéterai pas tout ce que je dis sur la nécessité et le mode d'organisation de la Lithuanie; car on en trouvera les détails dans le Mémoire que je présentai à l'empereur au mois de mai. J'ajouterai seulement ce qui ne se trouve pas dans ce mémoire, c'est que je proposais la grande duchesse Catherine pour être à la tête de l'administration des huit gouvernemens de la Lithuanie.

L'empereur m'écouta avec beaucoup de bonté et d'attention, et me dit : « Je suis très charmé « que nos idées se soient rencontrées. Il y a déjà « six mois que je m'occupe d'un travail qui est « dans le sens de celui que vous me proposez.... « Dès qu'il sera fini, je vous le communiquerai, « et vous pouvez être sûr que je vous ferai ap- « peler toutes les fois qu'il sera question de dis- « cuter l'objet dont nous nous sommes entrete- « nus, et qu'il ne sera rien décidé à ce sujet sans « que vous en ayez connaissance. »

Cependant l'empereur me fit quelques objections, moins sans doute pour avoir besoin de les aplanir que pour prouver que le sujet l'intéressait, et qu'il voulait l'envisager sous différens points de vue. Il me dit donc entre autres qu'il croyait que les huit gouvernemens formeraient une étendue de pays trop considérable

pour pouvoir être administrés par un seul chef. Il me demanda si les habitants de la Wolhynie et de la Podolie et du gouvernement de Kiiovie porteraient volontiers le nom de Lithuaniens. Il me questionna sur les avantages qui pourraient en résulter pour les finances de l'empire, pour l'augmentation des forces militaires, pour le commerce, etc., etc.

Il ne parut pas désapprouver la proposition que j'avais faite de confier l'administration générale de ces huit gouvernemens à la grande duchesse Catherine ; car lorsque, avant de l'avoir nommée, j'avais dit que l'empereur choisirait probablement pour occuper cette place un de ses trois frères, il me fit observer que les grands ducs *Nicolas* et *Michel* étaient encore trop jeunes, et que le grand duc Constantin ne voulait suivre que la carrière militaire.

Avant de me congédier, l'empereur m'ordonna de lui présenter par écrit les observations que je lui avais communiquées en partie verbalement; il me dit qu'il lui importait peu que cet écrit fût rédigé comme un mémoire, ou comme des aperçus sur ce que j'avais observé à Paris, ainsi que sur les événemens dont je prévoyais la possibilité; mais il m'engageait surtout à lui présenter un projet sur les améliorations qu'il conviendrait de faire dans les provinces polonaises soumises à la domination de la Russie, et

m'assura que cette démarche ne pouvait me compromettre, car il conserverait dans son cabinet tous les renseignemens que je lui donnerais.

Je quittai l'empereur au bout de trois heures, pénétré d'espoir et de reconnaissance. Depuis ce jour, je fus appelé deux fois au moins par semaine à dîner chez Sa Majesté ; et, en se levant de table, l'empereur m'adressait presque toujours la parole pour me questionner, soit sur les nouvelles que je recevais de la Lithuanie, soit sur celles qui me parvenaient de ma famille que j'avais laissée encore à Paris, et dont j'attendais l'arrivée d'un jour à l'autre. Je profitai d'un de ces momens favorables pour informer l'empereur que le prince Xavier *Lubecki*, député de son gouvernement de Grodno, dont il était maréchal, se trouvait depuis plusieurs mois à Pétersbourg, chargé des instructions des habitans du gouvernement, sans avoir pu parvenir à porter à la connaissance de Sa Majesté les demandes de ses commettans. L'empereur parut surpris et mécontent du retard qu'on lui faisait éprouver; il m'indiqua la voie par laquelle il voulait être informé de l'objet de cette députation, en ajoutant qu'il s'en occuperait incessamment, et qu'il donnerait des ordres pour faire expédier une réponse prompte et satisfaisante.

A cette époque, à peu près, arriva à Pétersbourg le prince Casimir *Lubomirski*, riche pro-

priétaire de la Wolhynie, qui, prévoyant la rupture entre la France et la Russie, et les résultats avantageux qui pourraient en naître pour la Pologne, désirait profiter des circonstances pour servir ses compatriotes. Ce jeune homme, plein d'esprit, de connaissances et d'énergie, fut au comble de ses vœux, lorsqu'il trouva en moi un compatriote auquel il pouvait se confier, et qui partageait son opinion. Je lui communiquai mes projets; je lui fis des détails sur la première audience que l'empereur m'avait accordée; je lui lus le mémoire que j'allais présenter, et dont il fut enchanté.

Le prince *Lubomirski* fut présenté à la cour quelques jours après son arrivée. L'empereur lui accorda la clef de chambellan, l'interrogea sur l'esprit qui régnait parmi les habitans de la Wolhynie, fut charmé des sentimens qu'il professait, et lui accorda sa confiance, au point de le charger d'une commission secrète pour Londres, où le prince avait eu le projet de se rendre comme voyageur, en passant par Stockholm.

Tandis que l'empereur avait les yeux ouverts sur la conduite de Napoléon, et qu'il ne cachait pas ses sentimens à son égard, en me parlant dans son cabinet, il semblait que tous ceux qui l'entouraient n'avaient pas même l'idée que ces deux souverains pussent jamais se brouiller. On entendait dans *toutes* les sociétés les éloges de

l'empereur des Français; on ne parlait que de la magnificence de sa cour, des attraits séduisans du séjour de Paris et des avantages de la paix qui avait suivi tant de guerres sanglantes, et qu'on croyait être assurée à jamais.

La conduite de l'empereur envers l'ambassadeur de France *Caulincourt*, semblait justifier cette opinion du public. Cet ambassadeur était traité avec tous les égards possibles. Lui seul entre les ministres étrangers se trouvait souvent invité à dîner chez l'empereur; il occupait un fauteuil entre la famille impériale aux représentations théâtrales à l'Ermitage; et la manière distinguée dont l'empereur le traitait, servait de règle aux premiers grands seigneurs de l'empire, qui lui faisaient assidûment la cour.

Le 14 mai, l'empereur me fit dire par le grand maréchal comte *Tolstoy*, de lui remettre le travail dont il m'avait chargé, et de l'apporter moi-même dès le lendemain, en me rendant à l'heure du dîner. — C'est le 15 mai, qu'en sortant de table, l'empereur me fit passer dans son cabinet pour entendre la lecture du mémoire qui suit.

CHAPITRE III.

Mémoire présenté à S. M. l'empereur de toutes les Russies, au mois de mai 1811, *à Saint-Pétersbourg.*

« L'EMPEREUR Napoléon a-t-il eu jamais l'intention de rétablir la Pologne libre et indépendante, pour en faire une barrière du côté de la Russie?.... Tous ceux qui, sans partialité et sans prévention, ont observé le caractère de ce souverain, dans ses démarches, tant politiques que militaires, peuvent facilement résoudre cette question.

« Pour rétablir un pays indépendant, il faudrait supposer à Napoléon ces sentimens libéraux et ce caractère de modération, de désintéressement et de générosité, qui n'est nullement compatible avec l'avidité de conquérir; avec le besoin d'affaiblir, de diviser et de détruire tous les états de l'Europe; et avec son insouciance pour le bonheur et la tranquillité intérieure des peuples.

« Pour faire une barrière permanente du côté de la Russie, il faudrait admettre la possibilité que son esprit remuant, que son imagination,

toujours prompte à faire éclore de nouveaux projets d'envahissemens, pût enfin se fixer; et que celui qui ne sait pas mettre de bornes à son ambition, pût mettre un terme à ses conquêtes.

« Et comment présumer que cet enfant favori de la fortune, qui se croit l'homme envoyé de Dieu, et destiné à régler les affaires du monde entier; que cet homme entreprenant, qui a détruit tant de trônes, qui a miné les fondemens de tous ceux qui subsistent encore, qui n'en a élevé quelques uns que pour être les suppôts de sa grandeur, qui n'a rien laissé d'intact, qui change de résolutions et de projets avec autant de promptitude qu'il les conçoit, qui ne s'est jamais occupé du bonheur des hommes, et qui n'en fait cas qu'en tant qu'ils peuvent lui offrir leurs bras pour exécuter ses desseins; comment, dis-je, présumer que cet homme extraordinaire, insensible au sort malheureux de l'Europe entière, qu'il a bouleversée, soit touché seulement de la triste position des Polonais, et qu'il veuille les rétablir dans leur patrie en leur assurant un gouvernement libre et indépendant.

« Napoléon n'est pas la dupe de l'enthousiasme apparent des habitans du duché de Varsovie pour sa personne; il sait que, si on en excepte les militaires et les personnes qui sont en place, il n'y est pas aimé, et surtout par les pauvres propriétaires et la classe des paysans,

qui fait la plus grande masse de la population, et qui est vexée de toutes les manières. — Il n'ignore pas que l'espoir du rétablissement de la Pologne est le seul motif qui électrise la noblesse en sa faveur, et que, s'il ne nourrissait pas ses espérances, il perdrait son affection et sa confiance. Aussi il faut convenir que, connaissant cette vérité, Napoléon a flatté sans cesse les Polonais de l'espoir de rétablir la Pologne, qu'il les entretient dans cette idée jusqu'aujourd'hui, et qu'il écarte avec soin toutes les impressions contraires qu'on voudrait leur inspirer.

« De tout temps, le gouvernement français a cherché à avoir une influence dans les affaires de la Pologne, et à s'y assurer un parti. — Sans remonter à des époques plus reculées, personne n'ignore la part qu'il prit à l'élection de Stanislas *Leszczynski*; l'appui et les secours qu'il offrit aux confédérés de Bar, et les voies secrètes qu'il employait pour balancer l'influence de la Russie. Cette dernière puissance avait une prépondérance trop marquée dans les affaires politiques de l'Europe; il était donc de l'intérêt de la France de l'inquiéter et de l'occuper par les troubles intérieurs de la Pologne. — On a cependant tort de croire que le gouvernement révolutionnaire en France, ait porté *Kosciuszko* et ses adhérens à l'insurrection de 1794. Les patriotes polonais se sont prévalus à la vérité de

cette opinion, pour augmenter leur parti et lui inspirer plus de confiance et d'assurance; mais je puis certifier, d'après tout ce que j'ai su à cette époque, et d'après tout ce que j'ai appris depuis à Paris et à Constantinople, que l'influence étrangère n'a eu aucune part à l'insurrection de 1794, que l'élan patriotique et le désespoir avaient seuls provoquée. — Je ne parle pas ici de l'influence des jacobins français sur les jacobins polonais, car cela n'a rien de commun avec l'insurrection, qui n'avait d'autre but que de secouer le joug étranger, et d'assurer l'indépendance de la Pologne; je voulais seulement attester une chose qui m'est connue, c'est que le gouvernement français d'alors ne pouvait ni ne voulait seconder et appuyer les opérations de *Kosciuszko*.

« Mais il n'en a pas été de même depuis cette époque. Tous les Polonais émigrés après cette insurrection ont été accueillis, soit en France, soit dans les pays alliés de cette puissance, comme frères et amis. Tous les ministres français, quelque part qu'ils se trouvassent, les protégeaient ouvertement, les autorisaient à porter la cocarde nationale, les faisaient regarder comme citoyens français. Une société de patriotes polonais établie à Venise, entretenait une correspondance, d'abord avec le Comité de salut public, ensuite avec le Directoire; une députation en forme était accréditée près du Directoire. C'est d'après l'avis du gouver-

nement français qu'un agent polonais fut envoyé à Constantinople, où l'ambassadeur de France avait ordre de se concerter avec lui, relativement aux affaires de Pologne. C'est d'après son intention que l'on forma les légions polonaises en Italie, et il était même question de rétablir à Milan la diète constitutionnelle de Pologne, lorsque Bonaparte parut sur la scène politique.

« Il n'aimait pas les Polonais, parce que dès-lors déjà il ne souffrait pas tous ceux qui avaient l'esprit national et patriotique; mais il rendait justice à leur courage. Il protégeait les légions polonaises, il en formait d'autres de tous les prisonniers polonais qu'il avait faits sur les Autrichiens. On ne parlait en France que du rétablissement de la Pologne, et les Polonais tressaillaient de joie.... Il n'en fallait pas davantage pour déterminer Bonaparte à leur faire sentir qu'ils ne devaient pas concevoir d'autres espérances que celles qu'il lui plairait de leur donner.

« Un arrêt fatal signifia à une partie des légions de passer dans l'île de Saint-Domingue; un autre renvoya le reste en Italie pour former la garde d'honneur du roi d'Étrurie. C'est alors que plus de trois cents officiers polonais demandèrent leur congé. Menaces, persécutions, récompenses, rien ne pût les arrêter; ils déclarèrent qu'ils n'avaient servi que dans l'espoir d'être ramenés un jour dans leur patrie, et que trompés dans

leur attente, rien n'était capable de les retenir au service français. Cette démarche étonna Bonaparte sans le faire changer de résolution.... Mais il ne fut pas long-temps à s'apercevoir que les Polonais lui étaient nécessaires pour l'exécution de ses projets : il ne pouvait attaquer l'Autriche, la Prusse ou la Russie, sans les avoir pour lui. Il recommença donc à nourrir leurs espérances par ses émissaires ; il eut soin de séparer tous les prisonniers polonais que le sort de la guerre avait mis entre ses mains pour compléter les légions d'Italie et former celles du Rhin; il travaillait sourdement, dans les provinces de la Pologne soumises à trois souverains différens, et ses victoires suivies augmentaient tous les jours le nombre de ses prosélytes.

« C'est encore avant la bataille d'Austerlitz qu'un agent secret fut envoyé à Varsovie pour préparer les esprits aux changemens que Napoléon méditait. Mais ce n'est que lors de la dernière campagne contre la Prusse et la Russie, que sa résolution de rétablir la Pologne fut énoncée ouvertement. Napoléon n'ayant pu séduire *Kosciuszko* et le décider à l'accompagner et à faire des adresses à la nation polonaise, n'hésita pas à employer la plume de *Dombrowski*, et de *Wybicki*, pour donner la certitude qu'il allait rétablir la Pologne. Lui-même le déclara à haute voix à Berlin, Posen et Varsovie, et des milliers

de témoins peuvent l'attester. C'est alors qu'il reçût des députés de la Gallicie; et s'apercevant que la Lithuanie ne partageait pas l'enthousiasme des autres provinces de la ci-devant Pologne, il y envoya, à plusieurs reprises, des émissaires autorisés à soulever les habitans, à prendre des renseignemens sur l'esprit public, et à donner des assurances positives que son dessein était d'étendre les frontières de la Pologne jusqu'au Wolga.

« Cependant il se trouvait lui-même dans une position à laquelle il n'avait pu s'attendre avant la paix de Tilsit; il avait trouvé dans l'armée russe une résistance à laquelle il n'était pas habitué.

« Le courage de l'ennemi qu'il avait à combattre, la rigueur du climat, une absence prolongée de Paris, la crainte de voir l'Autriche prendre part à cette guerre, et les nouvelles alarmantes sur la révolution qui se préparait en Espagne, tout devait le porter à faire la paix; aussi ne négligea-t-il aucune démarche pour l'accélérer et pour inspirer de la confiance à l'empereur de Russie. Mais, tout en donnant des fêtes à Tilsit, et en prolongeant les négociations, il traçait dans sa tête de vastes plans dont l'exécution devait étendre, affermir et assurer sa puissance.

« C'est dès-lors qu'il résolut d'enlever de Rome le chef de l'Église catholique, ou de le forcer à seconder ses projets; de détrôner le roi d'Es-

pagne, de décider définitivement le sort de l'Allemagne, et enfin d'organiser la partie de la Pologne qui était à sa disposition, de manière qu'avec le titre modeste de duché de Varsovie, elle pût servir aux Polonais de garant de l'existence future de leur patrie. Ce dernier projet, aussitôt exécuté que conçu, eut un plein succès. En effet, quel est l'habitant du duché de Varsovie qui ne se laissa pas entraîner par les espérances les plus séduisantes, en voyant ce pays de peu d'étendue administré comme un État destiné à jouer un grand rôle, entretenant une armée de cinquante mille hommes, ayant un sénat, un corps législatif, un conseil d'État, des ministres pour toutes les parties de l'administration, et un résident français? Qui est-ce qui ne se trouva pas électrisé en apprenant l'accueil que Napoléon faisait aux Polonais en général, la confiance particulière qu'il accordait à quelques uns d'entre eux; la manière distinguée et généreuse avec laquelle il traitait ceux des militaires dont il avait fait sa garde, et les propos qu'il tenait ou faisait tenir pour nourrir leurs espérances?....

« Il est vrai qu'après la dernière campagne contre l'Autriche, le ministre de l'intérieur *Montalivet* avait déclaré ouvertement, dans un discours public, que Napoléon n'avait jamais pensé à rétablir la Pologne; mais dans le même

temps (et je puis l'attester comme témoin oculaire) un courrier ne fut-il pas expédié à Varsovie pour faire rassurer les habitans avant que ce discours y parvînt, et pour prévenir qu'il n'avait d'autre but que de tranquilliser la Russie sur les intentions de Napoléon relativement à la Pologne? Il est connu que la phrase de ce discours que je viens de citer a été supprimée dans la gazette de Varsovie, et que le maréchal *Duroc*, ainsi que d'autres personnes de confiance de Napoléon, avaient soin de débiter à tous les Polonais présens à Paris que c'était une galanterie qu'on avait voulu faire à l'ambassadeur de Russie.

« Au reste, les faits seuls doivent constater la réalité des intentions. Dans les discours publics prononcés à la diète de Varsovie, et que personne ne désavoue; dans les gazettes imprimées, dans les proclamations militaires, on répète sans cesse les expressions de reconnaissance que l'on doit à Napoléon comme au régénérateur de la Pologne, et comme à celui qui s'occupe sans cesse à assurer le bonheur de la nation polonaise. Dans les ouvrages imprimés et répandus en Europe, l'on publie les vastes projets de Napoléon sur la Pologne, avec un ton de liberté et d'assurance qui ne peut être que l'effet de l'autorisation du gouvernement français, ou au moins d'un consentement tacite; et enfin, sans revenir à tout ce

que j'ai dit sur les conjectures que l'organisation du duché de Varsovie devait nécessairement produire, j'ajouterai seulement que l'augmentation récente de l'armée polonaise jusqu'au nombre de soixante mille hommes, que la formation des gardes nationales, la nouvelle réquisition des chevaux pour l'artillerie, l'envoi de deux cents canons et de quarante mille fusils, et l'emprunt fait de douze millions en espèces, par ordre de Napoléon et pour compte des habitans du duché de Varsovie, ne peuvent qu'électriser les Polonais et raffermir leurs espérances.

« Il semblerait à la vérité, d'après les observations que j'ai mises à la tête de ce Mémoire, qu'ils devraient être revenus de leurs préventions en faveur de Napoléon, ayant la certitude qu'il ne les regarde que comme un instrument pour inquiéter la Russie. Il semblerait que les mânes de leurs frères égorgés et sacrifiés en Italie, à Saint-Domingue et en Espagne, devraient leur rappeler sans cesse de tristes victimes d'un patriotisme exalté, et d'une confiance abusée par des promesses trompeuses.... Cependant telle est la force du prestige, et tels sont les moyens adroits, captieux et énergiques que Napoléon sait employer pour agir sur leur esprit, qu'ils croient fortement en lui, et qu'ils ne doutent pas du rétablissement de la Pologne, parce qu'ils sont persuadés qu'il en a besoin pour en faire une

barrière du côté de la Russie. — Cette conviction les anime au point que, quelque tourmentés qu'ils soient par les impôts et le mode de les percevoir, par la conscription et les innovations de toute espèce qu'on introduit chez eux, ils souffrent patiemment le bras qui pèse sur eux, mais qui doit leur rendre leur patrie.

« Tous ceux qui pensent que l'armée du duché de Varsovie n'est pas vouée à Napoléon, et qu'il y aurait moyen de la faire revenir de son opinion dans l'état actuel des choses, sont en erreur ; tous ceux qui croient que le mécontentement qui règne dans le duché de Varsovie, et qui est une suite de la misère générale et des vexations du gouvernement, puisse altérer le sentiment patriotique des habitans, et faire évanouir leurs espérances, se trompent également. — Aussi long-temps que, d'un côté, Napoléon fera des promesses captieuses et nourrira l'esprit patriotique des Polonais, et que, de l'autre, on mettra de l'inactivité et de l'indifférence, l'exaltation et les espérances des Polonais monteront en raison des impressions que ces deux conduites opposées leur feront éprouver.

« Je conçois qu'une armée de soixante mille hommes ne peut pas être en état de tenir tête à deux cent mille Russes [1] ; mais ce n'est pas la

[1] L'empereur m'avait dit, quelques jours auparavant, que cette armée de soixante mille hommes dans le duché

destruction de cette armée, ce n'est pas la conquête du duché qui peut assurer à Votre Majesté impériale la soumission, l'attachement et la fidélité du reste de la nation polonaise. — Il faut, avant tout, employer des moyens préliminaires, et je prendrai la liberté de les indiquer.

« Il est aisé de réunir des provinces à un empire puissant; mais il faut bien des années pour apprivoiser les habitans du pays conquis, pour les habituer au changement, pour leur faire oublier leur ancienne existence; et certes, il n'est pas dans la nature d'amalgamer et de fondre, pour ainsi dire, deux nations différentes, au point de n'en faire qu'une. L'empereur Napoléon a beau incorporer, par des décrets, la Toscane, la Hollande, le Valais et le nord de l'Allemagne à son empire, jamais les Italiens, les Hollandais, les Suisses et les Allemands ne seront Français. Toutefois, il en sait tirer un très grand parti, et il n'est pas indifférent de s'arrêter sur les moyens qu'il emploie pour rapprocher des nations dont les langues, les usages, les lois et les habitudes sont diamétralement opposés. A peine a-t-il formé et réuni un département à l'empire français, qu'il s'informe exactement de l'esprit public, des ressources et des besoins du

de Varsovie ne pouvait lui porter ombrage; car elle ne pourrait pas tenir contre deux cent mille Russes qu'on ferait mouvoir contre elle.

pays nouvellement acquis, du caractère des habitans, des hommes qui lui sont voués et qu'il doit récompenser, de ceux qui sont remuans et inquiets, et qu'il faut employer pour les empêcher de nuire. Chaque nouveau département a ses représentans au Corps Législatif, ses sénateurs, ses membres dans les cours de justice. La plupart des employés dans l'intérieur sont nationaux. On caresse les riches et les magnats en les plaçant à la cour; on flatte les ambitieux en leur donnant des titres et des décorations; on donne des emplois avec de bonnes pensions à ceux qui n'ont pas eu d'existence, et qui sont dénués de talens; on protége les savans et les artistes. De cette manière, Napoléon, malgré les contributions, les impositions et la conscription, que l'on déteste partout, se ménage et conserve dans toutes ses nouvelles acquisitions des personnes qui lui sont vouées, qui veillent, et qui sont intéressées personnellement au maintien du bon ordre et de la sûreté intérieure.

« Je me suis écarté de mon sujet; mais je croyais nécessaire de faire connaître la méthode que Napoléon emploie pour se faire partout des sectateurs, pour séduire, entraîner, et soumettre tout à ses lois. C'est d'après cela qu'il réussit, et qu'il ne voit rien d'impossible à exécuter.

« Voyons si, dans la position actuelle des affaires politiques, il ne serait pas possible de

prévenir Napoléon dans le projet de rétablissement de la Pologne, qui ne lui sert que de prétexte pour attaquer la Russie; et si effectivement l'on ne pourrait s'en occuper, assurer le sort des Polonais, et les attacher à la personne de Votre Majesté impériale par des sentimens bien plus fondés que ceux qui leur sont inspirés par l'empereur des Français.

« S'il était question dès à présent d'une guerre offensive ou défensive avec la France, il serait trop tard d'indiquer les mesures que l'on pourrait employer pour organiser les huit gouvernemens de la Russie qui faisaient autrefois partie de la Pologne, et pour en faire un boulevard puissant contre toute entreprise, soit hostile, soit insidieuse, de la part de Napoléon. Ce serait au sort des armes à fixer avec la victoire la destinée des Polonais.

« Si la guerre, dis-je, était imminente, il faudrait peut-être que Votre Majesté impériale commençât par se déclarer roi de Pologne; car ce serait le moyen le plus sûr et le plus naturel de disposer les esprits des habitans du duché de Varsovie en sa faveur. Ce serait ensuite à elle à décider comment ce nouveau royaume devrait être administré, et quelle étendue il faudrait lui laisser; et dans un cas semblable je ne me hasarderais pas de prononcer ce qu'il y aurait de plus avantageux à faire pour les Polonais, sans blesser

les intérêts de l'empire. Mais aujourd'hui je pense qu'il est encore temps de profiter des circonstances, et je crois pouvoir prouver que, puisque Napoléon travaille la nation polonaise avec des promesses plausibles, sans avoir probablement l'intention de les réaliser, et laissant éprouver aux Varsoviens tous les inconvéniens que j'ai cités plus haut, il conviendrait, Sire, de chercher à vous attacher davantage les habitans de cette partie de la Pologne qui est incorporée à la Russie, pour lui faire sentir la différence qu'il y a entre un gouvernement bienfaisant et un gouvernement oppressif. Je veux en outre mettre en évidence que les moyens pour y parvenir sont très simples; qu'ils s'accordent avec les intentions paternelles de Votre Majesté impériale, et ne sont pas contraires aux intérêts de la Russie.

« La partie de la Pologne incorporée à l'empire de Russie formait jadis la Lithuanie, avant l'acte d'union du duché de Lithuanie avec le royaume de Pologne. Ses habitans, toujours guerriers, entreprenans, jaloux de leurs droits, et fidèles à leurs souverains, se distinguaient par le courage et l'amour de la patrie. Fiers de leur origine, les Lithuaniens, malgré la réunion de leur province à la Pologne, ont conservé leurs usages, leur code civil, leurs magistrats; et c'est ainsi que jusqu'à l'époque du dernier partage, il y

avait des diètes alternativement à Varsovie et à Grodno, il y avait une armée de Pologne et de Lithuanie; la Lithuanie avait ses tribunaux suprêmes, ses dicastères, ses ministres, ses fonctionnaires publics. Elle tenait si fort à ses prérogatives que, malgré tous les efforts et les persuasions des hommes d'État, qui connaissaient l'inconvénient de cet abus, on ne put déterminer les Lithuaniens à s'en désister.

« Je suis persuadé que, si depuis le moment de l'incorporation des nouvelles acquisitions sur la Pologne à la Russie, l'on en avait formé une province, en lui conservant le nom de Lithuanie, en lui laissant ses anciens droits, et en en faisant un État séparé quant à la forme d'administration, mais réuni et incorporé à l'empire de Russie; l'influence étrangère n'y aurait pénétré que difficilement.

« Au reste, malgré la répugnance naturelle que l'on éprouve à échanger son indépendance contre l'obligation d'obéir, malgré les différens abus qui se sont glissés dans l'administration de la Lithuanie, et enfin malgré la misère générale qui se fait sentir dans ce pays, les Lithuaniens n'ont jamais cessé d'être fidèles aux souverains de la Russie depuis qu'ils sont sous leur dépendance; et pleins de confiance dans les sentimens de Votre Majesté impériale, dont ils ont éprouvé, en différentes occasions, des effets bienveillans, ils

ont osé tout espérer de sa justice et de sa générosité.

« Voilà, Sire, le moment de mettre leur attachement à l'épreuve, et de détruire l'impression que l'espoir du rétablissement de la Pologne par l'influence de Napoléon pourrait faire naître en eux; voilà le moment de leur faire sentir l'intérêt que Votre Majesté prend à leur sort, et le prix qu'elle attache à leur dévoûment, en employant des mesures qui sont en votre pouvoir, Sire, et qui vous attacheraient à jamais environ huit millions d'habitans qui deviendraient un boulevard pour la Russie, du côté où elle est le moins bien défendue, et qui vous attireraient en même temps les cœurs des Polonais habitant le duché de Varsovie.

« En organisant ces huit gouvernemens selon que le local du pays et le caractère des habitans le permettent, et en arrêtant le cours des abus qui ont dû nécessairement se glisser dans l'administration intérieure de cette province, Votre Majesté impériale acquerrait des titres inviolables à la reconnaissance de ses habitans, et elle verrait ses frontières du côté de l'ouest bien plus renforcées que si elles étaient garnies de troupes et hérissées de forteresses.

« Si j'ai le bonheur de mériter que ce Mémoire soit lu et agréé par Votre Majesté impériale, si j'ai celui d'être appelé pour exposer des idées dé-

taillées sur l'organisation de la Lithuanie, je ne manquerai pas de leur donner le développement nécessaire. Aujourd'hui, je me bornerai à retracer en peu de mots quels sont les bénéfices que l'on peut accorder aux Lithuaniens, quel parallèle il en résulterait entre les habitans de la Lithuanie et ceux du duché de Varsovie, et enfin quels sont les avantages que le gouvernement russe en retirerait.

« 1°. Il n'y a pas d'individu qui ne soit jaloux de faire valoir le nom de la patrie qui lui a donné le jour, et ce sentiment si naturel n'a pas besoin d'être justifié. — On conçoit donc facilement que les Lithuaniens seraient flattés de porter le nom de leur pays, et de jouir en cela du même droit que l'on a conservé, en Russie, aux Calmucks, aux Cosaques, aux Finois, etc., etc.

« 2°. Si l'administration de la Lithuanie était concentrée et confiée à un seul chef nommé par Votre Majesté impériale, avec tel titre que bon lui semblerait de lui donner, la marche des affaires devrait nécessairement être plus simplifiée, plus rapide, moins gênée, et moins à charge aux habitans.

« 3°. Le chef, tel que je le suppose, devrait avoir une cour et une représentation, ce qui donnerait du relief à la province, apporterait des bénéfices marquans pour la ville qui serait le siége du gouvernement, ranimerait la commu-

nication entre les habitans, et rétablirait, autant que les circonstances présentes le permettent, la situation du numéraire.

« 4°. Le statut de Lithuanie a toujours été regardé, par la noblesse, comme le code de lois civiles et criminelles le plus parfait; en lui laissant donc la liberté de juger ses procès d'après ce statut, avec certaines modifications que l'expérience a rendues nécessaires, Votre Majesté impériale mettrait le comble à ses vœux, et ne ferait pas plus pour les Lithuaniens qu'elle ne vient de faire pour les habitans de la Finlande, qui ont conservé leurs lois et leurs formes de procédure.

« 5°. Si l'article ci-dessus est accordé aux Lithuaniens, on pourrait leur permettre d'avoir un sénat ou plutôt un tribunal sans appel, ce qui ferait disparaître le nombre des plaideurs à Saint-Pétersbourg, diminuerait les occupations du sénat dans la capitale, et épargnerait aux parties plaidantes, des voyages, des embarras et des dépenses inévitables.

« 6°. Enfin, il faudrait mettre les Lithuaniens absolument au niveau des autres gouvernemens de l'empire, pour les impôts et le mode de les percevoir.

« Il semble, au premier abord, que les bénéfices que je propose pour les Lithuaniens sont de si peu de conséquence qu'ils ne peuvent pas aller de pair avec les avantages séduisans du rétablisse-

ment de la Pologne, dont se flattent les habitans du duché de Varsovie; mais le parallèle suivant peut résoudre cette question.

« Les Lithuaniens, d'un trait de plume, recouvrent leur nom et leur patrie; tandis que les Varsoviens ne l'ont encore qu'en espérance, et ne peuvent l'acheter qu'au prix de leur sang; les Lithuaniens, formant partie d'un grand tout, sont fiers d'être sujets de l'empereur Alexandre, auquel ils sont sincèrement attachés; de lui devoir de véritables bienfaits, et d'avoir toujours une armée russe de quatre cent mille hommes, prête à les défendre en cas d'agression. Les Varsoviens, sujets d'un roi soumis aux ordres de Napoléon, gouvernés civilement par le roi de Saxe, militairement par l'empereur des Français; incertains de leur sort, n'ont que la certitude de voir, dans tous les cas, le théâtre de la guerre sur leur territoire, et de faire l'avant-garde d'une nombreuse armée composée de différentes nations, qui s'avancera, non pour défendre leur pays, étendre leurs frontières et rétablir la Pologne, mais pour être dirigée là seulement où les intérêts de Napoléon et ses projets gigantesques l'exigeront.

« Pour appuyer cette assertion d'un exemple récent, il me suffit de faire observer que les frontières de la Lithuanie sont garnies aujourd'hui d'une armée formidable pour la défendre en cas

de guerre, comme partie intégrante de l'empire; tandis qu'à l'époque de la dernière campagne de 1809 contre l'Autriche, les Français et les Saxons évacuèrent le duché de Varsovie, et en abandonnèrent la défense à quelques milliers de Polonais.

« Les Lithuaniens n'ayant qu'un chef qui représenterait l'empereur, et qui serait certainement digne de son choix, jouiraient de tous les avantages d'un gouvernement simple, uniforme, et veillant au bonheur et à la tranquillité des individus. Les Varsoviens, au contraire, ne connaissent, jusqu'à présent, que le despotisme militaire et l'anarchie civile.

« Les Lithuaniens, en conservant leur statut, conserveraient les lois de leurs pères, des lois adaptées au local, aux mœurs et aux habitudes de la nation. Les Varsoviens, au contraire, conservent dans leurs formes judiciaires un mélange d'anciennes lois polonaises, de lois prussiennes et françaises, d'après le *Code Napoléon;* ce qui présente beaucoup d'inconvéniens aux juges et aux parties.

« Enfin, les Lithuaniens, étant mis au niveau des autres sujets de l'empire de Russie pour la perception des impôts, ne seront point exposés à des vexations arbitraires comme le sont les habitans du duché de Varsovie, où il est connu que, dans plusieurs départemens, on a vu des parti-

culiers réduits à vouloir se désister de leurs possessions, en se contentant d'une pension qui répondrait à la moitié des impôts qu'on leur fait payer.

« Enfin, pour que personne n'osât m'accuser de sacrifier les intérêts de la Russie en ne pensant qu'à la Pologne, il me reste à exposer les avantages réels qui résulteraient, pour l'empire, de l'organisation de la Lithuanie.

« 1°. Dès que Napoléon ne pourra plus faire jouer en sa faveur le grand ressort du rétablissement de la Pologne, tous ses partisans disparaîtront nécessairement dans la partie de la Pologne incorporée à l'empire; de manière qu'en cas de guerre, on ne sera plus obligé d'observer, de surveiller et de craindre l'ennemi dans l'intérieur, bien plus dangereux quelquefois que celui qu'il faut combattre les armes à la main.

« 2°. Les Lithuaniens, incertains jusqu'à présent sur le sort que la guerre ou des arrangemens politiques leur destinent, verraient avec plaisir et reconnaissance leur sort prononcé et fixé d'avance; et, par conséquent, une population de plusieurs millions d'habitans attachée par de nouveaux liens à l'empire, et ne pouvant compter sur sa force et son existence qu'autant qu'elle en fera partie, rivalisera avec tous les sujets de Votre Majesté impériale, pour lui prouver son attachement et le prix qu'elle met à ses bienfaits.

« 3°. Jusqu'à présent, soit par crainte, soit par prévention, soit par faute d'occasions de pouvoir être employés, la plupart des hommes capables qui avaient servi jadis leur patrie se tenaient à l'écart, et préféraient de finir leur carrière dans l'obscurité plutôt que d'en recommencer une nouvelle. Aujourd'hui, Sire, je puis répondre d'avance qu'il ne se trouvera personne qui ne s'empressât d'offrir ses services à Votre Majesté impériale, soit pour le civil, soit pour le militaire.

« 4°. Les Lithuaniens sont enthousiastes, fidèles, et attachés à leur souverain. S'ils demandent à être mis au niveau des autres sujets russes pour les impôts et le mode de les percevoir, ils ne mettront point de bornes dans les sacrifices qu'ils feront avec plaisir pour le bien de l'État lorsque leur sort sera fixé et assuré; ils défendront vaillamment les frontières de l'empire; ils donneront tout ce qu'ils ont lorsque l'intérêt de Votre Majesté impériale l'exigera; ils fourniront autant d'hommes qu'ils en sera besoin.... Leur caractère loyal, leur patriotisme, leur attachement pour votre auguste personne, Sire, en seront le garant.

« 5°. Mais ce n'est pas assez que les Lithuaniens soient pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour Votre Majesté impériale : ce sentiment passera aux habitans du duché de Var-

sovie. C'est alors seulement que, jugeant par comparaison, ils sentiront la différence des gouvernemens, et sauront distinguer la conduite d'Alexandre de celle de Napoléon. J'oserai prédire qu'à cette époque un grand nombre d'officiers et de soldats varsoviens désireront passer au service de Votre Majesté impériale, et tout au moins ceux qui ont quitté ses États chercheront à y rentrer infailliblement. Ce ne seront pas des déserteurs, mais des hommes détrompés, et convaincus que l'espoir du rétablissement de la Pologne par l'opération de Napoléon n'est qu'une chimère. C'est alors que les Varsoviens désireront fortement et sincèrement d'avoir le sort des Lithuaniens.... Mais je ne veux pas anticiper sur les événemens, et je crois avoir entièrement rempli ma tâche, après avoir dit avec franchise à Votre Majesté impériale tout ce que mon cœur et ma conviction m'ont suggéré. »

CHAPITRE IV.

L'EMPEREUR écouta attentivement la lecture de ce Mémoire, et ne m'interrompait quelquefois que pour dire : « C'est juste; c'est très vrai.... Ce « sont des faits historiques. » Et lorsque j'en vins

au passage qui indiquait que Napoléon donnait l'espoir aux Polonais de faire reculer les frontières de leur pays jusqu'au Wolga, l'empereur sourit en disant que c'était vouloir vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Après la lecture finie, il me dit, de la manière la plus obligeante, qu'il était très satisfait de ce qu'il avait entendu; qu'il mettrait à profit les idées que je lui avais suggérées, et qui entraient, pour la plupart, dans son plan et ses projets. Il me demanda l'original du Mémoire que je venais de lire, et me congédia en répétant : *Nous aurons souvent occasion de nous occuper de cet objet.*

Je continuai encore quelque temps à voir assez fréquemment l'empereur et à dîner chez lui, sans qu'il m'adressât la parole sur le Mémoire qui avait paru faire sur lui une grande impression, et je n'avais garde de le lui rappeler.

Bientôt après, il fut question du départ du duc de Vicence, *Caulincourt*, que le général *Lauriston* venait remplacer dans l'ambassade de France. — C'est à cette époque que je cessai d'être appelé par l'empereur, et je fus quelques semaines sans le voir. — Enfin, je le rencontrai un jour sur le quai, et il me dit avec son affabilité habituelle : « Vous n'êtes pas étonné, sans « doute, que j'aie été si long-temps sans vous « voir et vous parler; mais depuis l'arrivée de

« *Lauriston*, j'ai appris que l'on vous avait « mis *trop en avant* à Paris, et c'est ce qui m'a « obligé de garder certains ménagemens. Au « reste, nous nous verrons encore bien souvent, « et nous parlerons de notre projet. »

Depuis ce jour, j'eus l'occasion de voir l'empereur aussi fréquemment qu'auparavant; mais il ne fut plus question de rien jusque vers la fin du mois de septembre, que je demandai la permission de m'absenter pour quatre semaines. Après avoir fait cette demande par écrit, l'empereur me fit appeler dans son cabinet, et me dit : « J'apprends que vous allez en Lithuanie; « dites à vos compatriotes que je pense à eux, « que je m'occupe de leur sort....; que je vou« drais pouvoir l'améliorer....; qu'il peut se pré« senter bientôt l'occasion où je pourrai leur en « donner une preuve....; que je compte sur leur « attachement, et que je demande leur confiance « entière. » — Comme l'empereur, contre son habitude ordinaire de parler couramment, prononçait ces phrases coupées en hésitant et pesant chaque parole, je me hasardai de dire : « Sire, « qu'il me soit permis d'assurer mes compatriotes « de la protection et de la bienveillance de Votre « Majesté impériale sans réveiller en eux quelques « rayons d'espoir; car si je leur parle en mon « nom, ils ne me croiront pas; et, en leur parlant « au nom de Votre Majesté, je ne dois leur dire

« que des choses claires et positives.... Or, je « suppose que, dans ce moment, Votre Majesté « impériale se trouve elle-même dans l'indécision « sur ce qu'elle compte faire. » L'empereur me répliqua avec vivacité : « Comment, dans l'indé- « cision ? l'un des deux doit arriver : ou, dans le « cas de la guerre, je fais un royaume de Pologne « qui sera réuni à l'empire de Russie, comme « l'est la Hongrie et la Bohême à l'Autriche ; ou, « si la guerre n'a pas lieu, je mettrai en exécu- « tion *notre grand projet* par rapport à la Li- « thuanie. »

A mon retour à Pétersbourg, après un mois d'absence, l'empereur me questionna beaucoup sur l'esprit qui régnait en Lithuanie ; il entra dans quelques détails sur ses intentions bienveillantes envers tous les Polonais en général, et m'ordonna de lui adresser directement, sous le couvert du grand-maréchal comte *Tolstoy*, tous les renseignemens que je me trouverais dans le cas de vouloir lui faire parvenir.

Une maladie qui me retint au lit pendant quinze jours, me mit dans le cas de profiter la première fois de cette permission, et de lui adresser la lettre suivante.

« Sire, une incommodité qui me contraint de garder la chambre depuis quelques jours, m'a donné tout le loisir nécessaire pour m'occuper du projet que Votre Majesté impériale m'avait

permis de lui présenter il y a quelque temps.

« Trop heureux d'avoir rencontré les idées de Votre Majesté impériale, et d'avoir pu mettre sous ses yeux une esquisse d'un vaste plan qu'elle avait elle-même conçu, je n'ai cessé un instant de me persuader que les intérêts de l'empire, la gloire de Votre Majesté impériale, et le bonheur de plusieurs millions d'habitans, en demandaient l'exécution.

« Je conçois qu'il n'est pas si aisé de transformer le sort d'une province que d'assurer le bonheur d'un individu. Ici, un mot de Votre Majesté impériale suffit; là, il faut toute la prudence, la réflexion et la sagesse requise dans un souverain pour opérer un changement aussi grand et aussi utile dans ses résultats, que digne de celui qui l'entreprend.

« Peser mûrement les avantages et les inconvéniens d'une innovation; ne pas perdre de vue les considérations politiques, ménager l'opinion publique, prévoir les obstacles à surmonter et les préjugés à vaincre, et enfin employer des moyens vigoureux et énergiques pour l'exécution d'un projet, en raison de son importance et des difficultés qu'il présente, voilà, Sire, ce qui a caractérisé jusqu'à présent la méthode que Votre Majesté impériale a suivie dans la direction des affaires d'État.

« Convaincu de cette vérité, je n'oserais jamais

revenir sur un objet qui m'a procuré le bonheur de faire connaître à découvert ma manière de penser à Votre Majesté impériale, si je n'étais dans l'intime persuasion que, tôt ou tard, et sans s'écarter du système qu'elle a adopté pour exécuter ses vastes conceptions, elle trouvera nécessaire de réaliser un projet digne de son cœur, et qui, sous tous les rapports, ne peut offrir que des avantages réels.

« Si le projet n'était qu'à moi, j'aurais besoin d'entrer dans de grands détails pour en démontrer l'utilité; mais comme je n'ai que le mérite d'avoir conçu et médité des idées qui correspondaient aux vues de Votre Majesté impériale, je ne pourrais rien dire d'important qui ait échappé à ses observations.

« Cependant de nouveaux traits de lumière (que je dois encore à Votre Majesté impériale) m'ont porté à faire des changemens à mon projet sans en altérer le fond. La lecture de la nouvelle organisation du sénat de Pétersbourg, et quelques renseignemens que je me suis procurés sur l'administration de la Finlande, m'ont fourni l'idée d'un plan plus simple, et qui écarte beaucoup de difficultés dans l'exécution.

« Il ne s'agit plus de trouver un chef pour la Lithuanie, en le choisissant entre les membres de la famille impériale; tout général gouverneur pourrait remplir cette place, et y exercer ses

fonctions.—Aucun cabinet de l'Europe ne pourra se formaliser d'un ordre de choses établi comme mesure d'administration intérieure, et qui ne porte aucun caractère d'intentions hostiles.

« Tous les habitans des huit gouvernemens de la Lithuanie seront au comble de leurs vœux, et Votre Majesté impériale, en formant une barrière imposante pour la Russie du côté de l'ouest, sans faire autre chose pour ces provinces que ce qu'elle vient de faire pour la Finlande, doublera les forces militaires qu'elle tirait jusqu'à présent de cette partie de l'empire, augmentera peut-être d'un tiers les revenus qu'elle en percevait, et épargnera à coup sûr plusieurs millions que l'entretien des fonctionnaires publics exige aujourd'hui.

« Sire, comme je n'écris que pour Votre Majesté impériale, et qu'elle m'a autorisé à lui confier toutes mes pensées, je la prie de pardonner qu'au lieu d'un Mémoire raisonné, je dépose à ses pieds un projet d'*oukase*, parce que c'est le moyen le plus court et le plus simple de faire connaître sous quel point de vue j'envisage l'organisation de la Lithuanie.

« Je n'ai pas désigné les personnes qui pourraient composer le comité chargé de la rédaction des détails de l'organisation ; car leur choix m'est tout-à-fait indifférent, et n'a rien de commun avec l'objet principal.

« Tout ce que Votre Majesté impériale ordonnera et décidera, portera toujours l'empreinte de la sagesse et de l'équité de son gouvernement; mais qu'il me soit permis d'ajouter que si son cœur trouve un besoin et une douce satisfaction à augmenter tous les jours le nombre des heureux, il lui est réservé une jouissance peu connue, et encore moins recherchée des autres souverains, celle d'assurer d'un trait de plume l'existence et le bonheur de huit millions d'habitans, et de consolider la force et la puissance de son empire, non par de nouvelles conquêtes, mais par le système d'une sage organisation; non par la terreur et des vexations, mais par des bienfaits.

« Je suis, etc., etc.

« Pétersbourg, ce 22 octobre 1811. »

*Copie du Projet d'*Oukase *annexé à la lettre ci-dessus.*

« Nous, par la grâce de Dieu, etc., etc., etc.

« Après avoir posé les bases de l'organisation générale des ministères dans notre manifeste du 25 juin 1811, et après avoir pris en considération tous les objets relatifs à l'organisation particulière de tous les gouvernemens de l'empire, et, dans leur nombre, à celle des provinces de l'ouest; voulant établir pour ces dernières un mode d'ad-

ministration plus simple et plus conforme aux localités du pays,

« Le Conseil d'État entendu, avons ordonné et ordonnons....

Art. I[er].

« Les gouvernemens de Grodno, Wilna, Minsk, Witepsk, Mohilow, Kiiow, Podolie et Wolhynie, ainsi que les arrondissemens de Bialystok et de Tarnopol, formeront dorénavant une seule province, sous le nom de *grand-duché de Lithuanie*.

II.

« Le grand-duché de Lithuanie sera administré par un fonctionnaire qui portera le nom de lieutenant de l'empereur, gouvernant le grand-duché de Lithuanie.

III.

« Le lieutenant de l'empereur aura le titre d'altesse ; il sera affecté une partie des domaines de la couronne pour son entretien. Sa résidence sera à Wilna, comme chef-lieu du grand-duché.

IV.

« Il y aura près de nous, et sous nos ordres immédiats, une chancellerie lithuanienne, à la tête de laquelle sera un ministre d'État nommé par nous. Cette chancellerie sera notre organe immédiat pour la direction des affaires publiques du grand-duché de Lithuanie.

V.

« L'administration intérieure du grand-duché sera confiée à un conseil d'administration présidé par le lieutenant de l'empereur ; le conseil sera formé de plusieurs départemens, composés d'un directeur général et de plusieurs conseillers. Tous les membres de ce conseil seront nommés par nous.

VI.

« Un réglement général de l'administration publique pour le grand-duché de Lithuanie embrassera le développement de l'organisation de toutes les branches du pouvoir administratif, ainsi que la prescription des devoirs, et une instruction pour les autorités constituées ; et nommément, quant à la division territoriale du grand-duché, au réglement des contributions, à l'administration des fonds de la couronne, au réglement touchant la levée et l'entretien des troupes ; à la police, à l'entretien des postes et communications, à l'administration de la justice, aux affaires du culte, à l'instruction publique, aux encouragemens à donner à l'agriculture et à l'industrie.

VII.

« La rédaction de ce réglement général est confiée à un comité nommé par nous, et composé de N... N... Le comité travaillera sous nos yeux. Il doit nous présenter les résultats

de ses délibérations dans le plus court délai possible.

VIII.

« Le statut de Lithuanie continuera d'être la loi civile du grand-duché de Lithuanie, et la langue polonaise sera employée dans l'expédition de toutes les affaires du grand-duché.

IX.

« Un tribunal suprême, siégeant à Wilna, jugera en dernier ressort toutes les affaires civiles et criminelles. Le droit d'infliger la peine de mort, ou de faire grâce, est réservé à nous-même.

X.

« Les places, dans l'administration publique, ne pourront être remplies que par des citoyens domiciliés et propriétaires dans le grand-duché.

XI.

« Les fonds destinés à l'instruction publique, présens ou à venir, provenant ou de notre munificence ou de la libéralité des citoyens, seront à jamais séparés des autres branches du revenu public. »

CHAPITRE V.

Je tenais un journal, dans lequel je notais exactement, et avec tous les détails nécessaires, tout ce que j'avais dit, ou que j'avais entendu dire à l'empereur, relativement à la Pologne et aux Polonais. On conçoit aisément que j'ai dû m'abstenir d'en faire une copie dans ces Mémoires : mais pour faire connaître la suite que j'ai mise dans mon travail, et prouver en même temps la bienveillance invariable avec laquelle l'empereur daignait agréer mes représentations, et l'intérêt qu'il prenait au sort de mes compatriotes, je ne puis m'empêcher d'insérer encore plusieurs autres lettres que j'écrivis à l'empereur à différentes époques, et d'y ajouter quelques unes des réponses que j'en reçus.

Le 24 novembre 1811, je fis parvenir à Sa Majesté, par le comte *Tolstoy*, l'expédition suivante :

« Sire, je prends la liberté de porter au pied du trône de Votre Majesté impériale la traduction d'une lettre qui vient de m'être adressée par la noblesse du gouvernement de Wilna, en date du 7 de novembre 1811.

« C'est en son nom, Sire, que j'eus le bonheur de présenter des prières à Votre Majesté impériale dans le courant de l'année passée ; c'est en son nom que j'apporte aujourd'hui l'hommage de la plus vive reconnaissance.

« Cette lettre est signée par le maréchal du gouvernement et tous les maréchaux des districts, d'après l'autorisation de l'assemblée générale et des assemblées particulières de la noblesse de ce gouvernement.

« Elle fera mieux connaître à Votre Majesté que tout ce que je pourrais dire, quels sont les sentimens qui animent mes compatriotes.

« Trop heureux d'en être l'organe, je vois avec plaisir qu'ils partagent mon attachement et mon dévoûment pour Votre Majesté, et que les bienfaits qu'il vous a plu, Sire, de leur accorder, ont été vivement sentis et appréciés.

« Je suis, etc.. etc. »

Billet autographe de Sa Majesté l'empereur, en date du 8 décembre 1811, en réponse à la lettre précédente.[1]

« Je vous envoie, monsieur le comte, une « réponse à la lettre que vous m'avez écrite au « nom de la noblesse de Wilna. Au lieu de la

[1] Ce billet se trouve dans ma Collection reliée de lettres originales, n° 1.

« signer en français, j'ai pensé qu'elle serait plus « à sa place si elle était écrite en polonais. Je « vous prie donc de vous donner la peine de la « traduire, et me l'envoyer de suite pour que je « la signe. *Dans peu de jours je pourrai vous « montrer un ouvrage qui complétera celui dont « vous vous êtes occupé.* Tout à vous. »

Annexe au billet précédent.

« Monsieur le sénateur comte *Oginski*, j'ai « toujours attaché beaucoup de prix aux senti- « mens qui animent les habitans de la Lithuanie; « et c'est avec un vrai plaisir que j'en ai eu une « nouvelle preuve dans les expressions de leur « gratitude.

« Tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour eux doit « être considéré comme un gage de mes inten- « tions suivies et constantes pour leur bonheur.

« Il m'est agréable de me servir de votre or- « gane pour leur transmettre ces assurances.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur « le sénateur comte *Oginski*, en sa sainte garde.

« ALEXANDRE. »

Lettre à Sa Majesté l'empereur, en date du du 8 décembre 1811, *en lui envoyant la traduction du rescrit ci-dessus.*

« Sire, je m'empresse d'envoyer à Votre Majesté impériale la traduction polonaise de la

lettre dont elle a daigné me faire parvenir la copie.

« Je partage d'avance les sensations qu'éprouveront mes compatriotes en apprenant par mon organe que Votre Majesté impériale a accepté gracieusement l'hommage de leur reconnaissance, et qu'elle a bien voulu manifester sa satisfaction d'une manière aussi flatteuse pour eux.

« J'en juge par le bonheur que j'éprouve en recevant l'ordre de leur transmettre ce gage précieux de la bienveillance de Votre Majesté impériale, et en me persuadant de plus en plus que songer au bien-être de vos sujets, et vous occuper, Sire, de tout ce qui peut assurer leur félicité, est le seul objet de votre sollicitude.

« Je suis, etc., etc. »

Le lendemain matin, l'empereur m'envoya le rescrit polonais signé de sa main.[1]

Je fus tout aussi touché de cette nouvelle preuve de bonté de l'empereur pour les habitans de Lithuanie que frappé des expressions qui terminaient le billet autographe qu'il m'avait adressé : *dans peu de jours je pourrai vous montrer un ouvrage qui complétera celui dont vous vous êtes occupé.*

Cette phrase m'indiquait visiblement que l'em-

[1] La copie s'en trouve dans ma Collection de lettres originales, n° 2. — C'est sans doute le premier et le seul écrit polonais signé par un empereur de Russie.

pereur ne perdait pas de vue mon projet, mais j'ignorais quel était l'ouvrage dont il me faisait mention, et à qui il l'avait confié. Au bout de deux semaines, j'appris seulement que l'empereur avait chargé le général *Armfeldt* et le baron *Rosenkampf* de la rédaction d'une constitution pour les habitans de Lithuanie.

Quelque temps avant d'avoir adressé ma lettre en date du 24 novembre, j'appris aussi que l'empereur avait ordonné au comte de *Witte* et au prince Casimir *Lubomirski* de dresser un plan d'organisation de l'armée des huit gouvernemens polonais réunis à l'empire. Il leur ordonna de se concerter avec moi; et m'ayant fait venir dans son cabinet, il m'engagea à ne pas me refuser à ce travail. Je pris la liberté de représenter à Sa Majesté que je ne m'étais jamais occupé de cette partie; je lui avouai même mon ignorance sur cet objet; mais l'empereur insista, et m'ordonna de donner au moins un coup d'œil sur le projet qu'on allait lui présenter, et déclara qu'il avait chargé le prince Casimir *Lubomirski* de le remettre entre mes mains avant qu'il fût porté à sa connaissance.

Sur la fin du mois de novembre, l'empereur m'envoya une personne qui jouissait alors de toute sa confiance, et qu'il chargea de me consulter sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces d'augmenter l'armée de Lithuanie, et de profiter

de tous les renseignemens que je pourrais lui donner à cet égard, et surtout quant à la formation d'une nombreuse cavalerie. Je fus très flatté de cette preuve de confiance; mais je répondis franchement que, dans l'état actuel des choses, je ne pouvais pas présenter mes observations, et je promis d'en faire voir les raisons dans un Mémoire que j'allais adresser incessamment à Sa Majesté.

Trois jours après, j'écrivis à l'empereur la lettre suivante, en date de 1er décembre 1811 :

« Sire, demain, ou dimanche au plus tard, j'aurai l'honneur de remettre à Votre Majesté impériale un plan d'organisation de l'armée des huit gouvernemens polonais incorporés à l'empire. C'est le prince Casimir *Lubomirski* qui s'est occupé de ce travail.

« Quant à moi, Sire, je me mets à vos pieds pour vous prier de lire le Mémoire que je prends la liberté de vous envoyer. Sans doute Votre Majesté impériale n'y trouvera rien qui n'ait déjà été le sujet de ses profondes méditations; mais il est des époques où les choses les plus connues rappelées à propos, et présentées sous un nouveau point de vue, peuvent inspirer quelque intérêt.

« Mon bonheur serait au comble, si le travail ci-joint produisait cet effet.

« Quel que soit l'usage que Votre Majesté impé-

riale en fasse, j'ose être sûr au moins que chaque phrase de mon Mémoire lui retracera le caractère de la franchise et d'une confiance illimitée dans la bienveillance et la magnanimité de Votre Majesté impériale.

« C'est avec ces sentimens que le zèle, l'attachement et le respect accompagneront sans cesse, que je suis, Sire, etc., etc. »

Quelques heures après, je reçus un billet autographe de l'empereur en réponse à cette lettre, avec les expressions les plus flatteuses pour moi, et qui commençait ainsi : *Je viens de recevoir à l'instant votre Mémoire, monsieur le comte, et vais m'en occuper de suite.*

Avant de faire connaître en entier ce Mémoire, que j'ai dû rédiger à la hâte, il est nécessaire de justifier les motifs qui m'ont déterminé à lui donner quelque étendue et à m'écarter du plan que j'avais proposé au mois de mai.

Dans le courant des mois d'octobre et de novembre, l'esprit public avait beaucoup changé à Pétersbourg; on n'était plus aussi enthousiasmé pour Napoléon et les Français. L'ambassadeur de France, *Lauriston*, était traité avec beaucoup d'égards ; mais ce n'était plus le duc de Vicence, et on ne se livrait plus envers lui avec toute la confiance dont avait joui l'autre. J'ignore quelles étaient les nouvelles que l'empereur recevait de son ambassade à Paris; mais il n'y pas de doute

qu'il était informé de tout ce qui s'y passait, et qu'il avait connaissance des préparatifs formidables qu'on faisait pour la guerre en France, en Italie, en Hollande, et dans les parties de l'Allemagne où Napoléon pouvait se faire obéir. Il savait aussi que, dans le même temps que l'empereur des Français employait son influence dans les cabinets de Berlin et de Vienne, pour leur faire embrasser ses principes, il cherchait à faire agir activement ses ministres à Constantinople pour engager la Porte ottomane à ne pas faire la paix avec la Russie.

Toutes les lettres particulières qui pouvaient parvenir de Paris et de Varsovie venaient confirmer ces détails, et si l'on excepte un petit nombre de grands seigneurs de la cour, qui persistaient dans leur incrédulité sur les desseins hostiles de Napoléon, tout le reste de ceux qui entouraient l'empereur, et le public de Pétersbourg en général, commençaient à se persuader que la guerre avec la France était inévitable.

Ce n'était plus un mystère que l'empereur avait donné des ordres positifs au général *Golenichtscheff Koutousoff*, de terminer les négociations de paix avec les Turcs. Ce général, qui avait remplacé dans le commandement le comte *Kamenskoy*, n'ayant pas une armée assez considérable à sa disposition, s'était vu réduit à la défensive; et après avoir été attaqué le 22 juin par

les Turcs, il avait jugé à propos, malgré la victoire qu'il avait remportée sur eux, de repasser le Danube et de détruire les fortifications de Roustchouk. La retraite apparente des Russes enorgueillit l'armée ottomane, qui se hasarda de passer le Danube dans les environs de cette ville, et de porter le théâtre de la guerre en Valachie.[1]

Cette résolution fut exécutée le 26 août; mais le général *Koutousoff*, en se portant en face de

[1] La nouvelle de ces événemens combla de joie l'empereur des Français. Comme la paix entre la Russie et la Porte semblait plus éloignée que jamais, il ne vit plus de motifs pour cacher ses projets. Jusque-là, les discussions entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg avaient conservé un caractère confidentiel qui laissait encore quelque espoir de rapprochement, et tenait les esprits en suspens sur le degré d'importance de ces démêlés. Napoléon dissipa cette incertitude en se permettant, au milieu d'un cercle diplomatique tenu aux Tuileries, le 3 août, d'adresser à l'ambassadeur de Russie des reproches amers et des inculpations perfides qui mirent tous les ministres étrangers présens à cette scène, dans le secret des différends survenus entre les deux empires. Il est hors de doute qu'il n'eût point balancé à commencer dès-lors les hostilités, si la saison avait été moins avancée. La crainte d'abîmer ses troupes en leur faisant exécuter des marches fatigantes au milieu des boues d'automne, l'engagea à ajourner l'accomplissement de ses projets jusqu'au printemps. (*Voyez* BOUTOURLIN, *Campagne de* 1812, tome Ier, pag. 60 et 61.)

l'armée ottomane pour arrêter ses progrès, détacha, le 30 septembre, un corps commandé par le général *Markoff*, avec ordre de passer le Danube au-dessus de Roustchouk, et de venir fondre sur la réserve turque, qui était restée à la droite du fleuve. Cette opération eut le succès désiré : la réserve, complétement battue, chercha une retraite dans la ville de Roustchouk. L'armée ottomane, privée de ponts et de toute communication avec la rive droite, se vit cernée de tous côtés, et après avoir été bloquée pendant quelques semaines, elle fut obligée de mettre bas les armes.

La Porte, entièrement découragée par ce grand désastre, demanda la paix, et un congrès s'ouvrit à Boukarest, au mois de décembre. Napoléon, déjoué dans ses projets de faire continuer la guerre aux Turcs, chercha au moins à entraver les négociations, et à faire retarder la conclusion de la paix.

La curiosité du public, alarmé des bruits de guerre, et impatient de connaître la résolution que l'empereur Alexandre prendrait, parvint à découvrir qu'il existait des communications secrètes avec l'Angleterre et la Suède.

Quelques jours avant d'avoir reçu mon Mémoire, l'empereur me dit qu'il ne doutait plus que Napoléon ne fût décidé à rompre la paix et à l'attaquer même jusque sur les frontières de la

Russie; qu'il ne pouvait pas l'empêcher et prévenir la guerre; qu'il serait préparé à se défendre, mais qu'il ne serait jamais l'agresseur.... que rien ne pourrait l'engager à violer les traités, et à provoquer une guerre qui attirerait des calamités sur l'Europe entière, et qui pourrait être funeste à la Russie, s'il la commençait hors des frontières de son empire.... « Ce qui me fait de la « peine, *disait l'empereur*, c'est que nous n'au« rons pas le temps d'exécuter notre projet rela« tivement à la Lithuanie.... Il ne s'agit plus de « mesures administratives et d'organisation de « nos huit gouvernemens, il faut penser à aug« menter la force armée pour se défendre; et « c'est pourquoi je vous engage à me commu« niquer vos idées sur les ressources que je pour« rais tirer de vos compatriotes qui se trouvent « sous ma domination, tant pour augmenter l'ar« mée que pour fournir toutes les réquisitions « dont nous pourrions avoir besoin. Je compte « sur votre zèle et sur leur attachement pour « moi. »

Je voyais dans ce moment toutes mes espérances évanouies; mais ma confiance dans les sentimens de l'empereur n'était pas éteinte, et je trouvais plus que jamais la nécessité urgente de persister dans mes projets. C'est ce qui me détermina à présenter le Mémoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Mémoire présenté à l'empereur.

Ce 1er décembre 1811.

« Sire, je crois qu'organiser une armée séparée, de Lithuanie, et faire valoir toutes les ressources que l'on peut tirer des provinces polonaises réunies à la Russie, avant de déterminer et d'assurer le sort de ceux qui les habitent, ne peut point répondre aux vues de Votre Majesté impériale, et au système que les circonstances actuelles prescrivent de suivre.

« Je ne serais pas digne des bontés dont elle m'honore, et de la confiance qu'elle veut bien m'accorder, si je séparais, pour un instant, le bien-être de mes compatriotes des sentimens que je dois à Votre Majesté impériale ; mais l'un tient à l'autre, et autant que je serai empressé de solliciter une amélioration d'existence pour mes compatriotes, ce qui ne peut être que le résultat d'une nouvelle organisation, autant je ne mettrai pas de réserve à vous faire connaître, Sire, tout le parti et les avantages que vous pouvez en tirer.

« Je laisse à des personnes plus versées que

moi dans la partie militaire, le soin de tracer un plan pour la formation de l'armée de Lithuanie: je ne pourrai que leur faire part de mes idées et de mes observations; mais je ne veux pas vous tromper, Sire, et avancer des choses qui ne pourraient pas être réalisées. Ce plan, pour être mis en exécution d'une manière efficace, utile à l'État et digne des sentimens magnanimes de Votre Majesté impériale, demande à être précédé d'une organisation des gouvernemens de l'ouest.

« Déjà la classe des paysans, dans cette partie de l'empire, fournit autant de recrues qu'en fournissent les autres gouvernemens. Il n'y a que la classe de la noblesse et les volontaires de tout état dont on pourrait encore tirer parti. Mais qu'il me soit permis de dire, avec franchise, qui est celui qui s'enrôlera présentement de bon gré, et avec plaisir, pour porter les armes contre les Polonais ? .... car c'est ainsi qu'il appelle les habitans du duché de Varsovie. On peut le forcer à servir ; mais on ne peut pas maîtriser ses sentimens, qui seront tous pour la cause de ceux dont il voudrait porter le nom. Mais aussi, pour la même raison, Sire, quel est celui qui ne se portera pas avec enthousiasme pour servir Votre Majesté impériale, lorsqu'il connaîtra ses intentions bienfaisantes, et qu'il verra en elle le régénérateur de sa patrie?

« Quoique Votre Majesté impériale ait lu et

entendu tout ce que l'on a pu lui faire connaître sur le caractère des Polonais, ainsi que sur la nécessité et l'utilité du rétablissement de la Pologne, et, comme mesure préliminaire, sur l'organisation de la Lithuanie; et, quoique son génie, secondé de son cœur, voie tout, pénètre tout, et ne désire que de réparer le mal, j'ose encore toutefois réclamer l'attention de Votre Majesté impériale sur quelques observations que je prends la liberté d'ajouter à la suite du Mémoire que j'ai eu le bonheur de lui présenter au mois de mai.

« Un gouvernement anarchique influencé par les puissances voisines, des troubles, des factions, des guerres civiles, ont travaillé la Pologne depuis le commencement du dix-huitième siècle. Partagée à différentes époques, elle a fini son existence politique au milieu d'une crise qui présageait déjà le bouleversement de l'Europe.

« On ne conçoit pas comment la nation polonaise, avec les impulsions que lui donnaient les vices de son gouvernement, avec le penchant pour le luxe et l'ostentation, et les mauvaises habitudes que les étrangers lui avaient fait contracter, ait conservé, au sein même de ses calamités, son énergie, son patriotisme, et un courage à toute épreuve. Ces qualités ne peuvent pas lui être contestées, et elles balancent bien la légèreté et l'inconséquence dont on l'accuse; dé-

fauts qui n'ont pris naissance que dans l'anarchie du gouvernement.

« La Pologne, partagée entre trois puissances, a cessé d'occuper une place sur la carte de l'Europe; mais les Polonais ont toujours conservé leur esprit national.

« Soumis par la force, attachés par devoir, et rêvant sans cesse au rétablissement de leur patrie, ils n'ont cependant pas discontinué de rester fidèles à leurs souverains respectifs.

« Ceux que Votre Majesté impériale a appelés à son service pour le civil, ceux qui sont placés dans ses armées, n'ont certainement pas donné sujet de plainte, et ne l'ont jamais trahie. Tous ceux que Votre Majesté impériale emploiera à quelque fonction que ce soit, en feront autant. — Je ne dirai pas cependant que l'amour personnel qu'ils vous portent, Sire, ne soit un des plus puissans motifs pour *les attacher* à leur devoir.

« Un élan patriotique qui a souvent fait commettre des imprudences aux Polonais, et que Napoléon a su si bien faire valoir pour électriser les habitans du duché de Varsovie et pour en tirer toutes les ressources possibles, les anime toutes les fois qu'ils entrevoient la possibilité du rétablissement de la Pologne.

« Les mots *patrie* et *civisme*, que le système actuel, adopté dans une grande partie de l'Europe, cherche à étouffer, sont encore chers à

leurs cœurs. Les souvenirs de l'existence passée se retracent à leur mémoire; et, il ne faut pas se le dissimuler, les Polonais devenus sujets de la Russie par droit de conquête, n'ont jamais voulu se désister du nom de Polonais.

« Le bien réel des individus d'une nation ne tient point, à la vérité, au nom, et tous les changemens arrivés en Europe ont confondu le sort des nations et la dénomination des pays, au point qu'il est devenu embarrassant, pour des millions d'individus, de désigner leur patrie et de choisir celle qui leur conviendrait davantage. Mais, avec tout cela, ce mot *patrie,* qui était jadis l'idole chérie des hommes, et qui continue encore d'avoir tant d'attraits pour ceux qui conservent des principes d'honneur et de vertu, est le mot de ralliement des habitans de tous les pays conquis, et aucune force humaine, pendant plusieurs générations, ne pourra l'empêcher de se faire entendre. — Est-ce intérêt...., chimère.... ou prestige?.... Il ne m'appartient pas de prononcer là-dessus; mais le fait existe, et les souverains ne sauraient trop le prendre en considération.

« Voyons à présent si, indépendamment de la privation du nom de Polonais, à laquelle il a fallu se soumettre, les habitans de la ci-devant Pologne n'ont pas eu de motifs bien puissans de regretter leur ancienne patrie.

« Les Polonais soumis à l'Autriche ont trouvé une langue qui leur était étrangère ; des impositions bien plus fortes que celles qu'ils payaient autrefois ; une forme de procédure différente ; la chaîne d'anciennes habitudes interrompue ; et des vexations sans nombre dans les détails minutieux de l'administration intérieure.

« Les Polonais prussiens virent tout à coup leur pays inondé d'une foule d'employés allemands, qui écartèrent tous les nationaux des places et emplois publics. Les formes ennuyeuses dans la marche des affaires, la longueur des procès et la nécessité de se servir exclusivement de la langue allemande, ainsi que les chicanes et les déprédations des employés, rendaient ce gouvernement odieux à la noblesse. L'agriculture et les manufactures y gagnaient, à la vérité ; mais c'était aux dépens des vexations et humiliations des nobles, c'est-à-dire de la seule classe qui formait jadis la nation polonaise.

« Sous ce rapport, et sous quelques autres considérations, les Polonais réunis à la Russie se trouvaient beaucoup mieux partagés. Le rapprochement des langues, des usages, des habitudes, des goûts et des besoins, rendait leur sort moins pénible. Les impôts ne furent point augmentés ; les priviléges des nobles furent conservés ; la forme de procédure ne subit presque point de changement ; la libre élection des em-

ployés (à l'exception de quelques uns nommés par le gouvernement) fut accordée. En un mot, les Polonais sujets russes, et particulièrement les nobles, qui furent mieux traités que partout ailleurs, trouvèrent bien des motifs de préférer leur existence à celle des Polonais autrichiens et prussiens.

« Mais comment effacer tout-à-fait les anciens souvenirs ? comment faire oublier l'autorité suprême que les ambassadeurs de Russie exerçaient jadis en Pologne, les confédérations et les guerres civiles qui en ont été la suite, les persécutions personnelles, les ravages des campagnes, la ruine de tant de familles, et surtout les humiliations que l'on a fait éprouver à la nation polonaise ?

« Les gens raisonnables, sans accuser le gouvernement russe de toutes ces calamités, n'en rejetaient l'odieux que sur les employés ; mais le mal, pour cela, n'en était ni moins grand ni moins vivement senti. Et depuis même que la Pologne cessa tout-à-fait d'exister, combien peu d'employés ont répondu aux intentions du gouvernement ! combien ne s'en est-il pas trouvé qui, traitant les Polonais comme des factieux et des révolutionnaires, leur refusaient même la protection dont jouissent tous les autres sujets de l'empire !

« C'est ainsi que, nourrissant le mécontente-

ment de la nation, ils mettaient presque tous les hommes de mérite, et qui pouvaient être utiles dans le pays, dans le cas de fuir les charges publiques, et s'entouraient de ceux que l'ambition et l'intérêt conduisent à briguer des places. C'est ainsi encore que, représentant les premiers comme dangereux à l'État, et faisant valoir les seconds, ils donnaient une mauvaise idée des Polonais à Pétersbourg; ils entretenaient la méfiance des souverains à leur égard, et cachaient la véritable source du mal dont ils étaient principalement les auteurs; et c'est ainsi enfin que tout ce que les chefs de l'empire de Russie ont cherché à faire de bien pour guérir des plaies qui faisaient saigner les cœurs des Polonais, n'a produit que l'effet des palliatifs.

« Il était réservé à Votre Majesté impériale de trouver et d'employer le seul grand remède à tant de maux et de calamités qu'ils avaient à éprouver; son cœur le lui a suggéré, sa conviction le lui présente sans doute comme indispensable.

« Les bienfaits que Votre Majesté impériale a répandus l'année passée sur les gouvernemens de Grodno et de Wilna, et qui ont été si vivement sentis, ne peuvent être regardés que comme des avant-coureurs d'une réforme générale dont elle a conçu elle-même le projet.

« C'est en vain que l'on cherche à représenter

à Votre Majesté impériale les Polonais comme une nation inquiète, impatiente du joug de la Russie, et difficile à conduire. — Du mode que l'on emploiera pour les gouverner dépendra tout le parti que l'on pourra en tirer. C'est à tort aussi que l'on veut flétrir la réputation des hommes à talent, dont souvent le caractère franc et loyal a été taxé d'esprit de révolte et d'insubordination. — Ces hommes qui, à la distance de mille werstes de la capitale, paraissent inquiets et dangereux, sont tous des hommes qui n'ont que la maladie de vouloir porter le nom de Polonais, et qui, appelés par Votre Majesté impériale, seraient les premiers instrumens de sa gloire et les plus dévoués de ses sujets.

« Croyez-vous, Sire, que les habitans du duché de Varsovie, ou que ceux de vos sujets polonais qui soupirent après le rétablissement de la Pologne, aiment personnellement Napoléon? Non, sans doute; ils n'ont pas de motifs de lui porter des sentimens d'amour et de reconnaissance; mais il caresse leurs espérances, et ils voient en lui le régénérateur de leur patrie. — Tournez, Sire, ces mêmes armes contre lui, et vous les verrez renforcer de tout l'attachement et de tout l'enthousiasme que vos qualités personnelles inspirent.

« En posant comme principe incontestable, 1°. que l'empereur Napoléon, insatiable de

guerres et de conquêtes, ne laissera pas jouir long-temps la Russie des avantages de la paix; 2°. qu'il fera usage de tous les moyens possibles pour lui susciter des ennemis au-dehors, et pour remuer les esprits au-dedans; 3°. que le ressort le plus efficace qu'il puisse faire jouer contre la Russie est le rétablissement de la Pologne, il est hors de doute qu'il faut prévenir ses intentions, et que la force des mesures répulsives doit répondre à celle des moyens d'attaque.

« Je ne doute nullement que les armées russes ne tiennent tête aux armées françaises; mais qu'il me soit permis de mettre en doute la possibilité de contenir avec les mesures les plus rigoureuses la tranquillité dans les gouvernemens limitrophes, et d'y empêcher l'influence étrangère.

« Plus il y aura de victimes du fanatisme patriotique, et plus l'exaltation fera de progrès. Mais ce n'est pas assez : combien d'innocens n'y aura-t-il pas de confondus avec les coupables, lorsque les employés du gouvernement prêteront l'oreille aux calomnies que des inimitiés et des haines personnelles se plairont à répandre! Le cœur de Votre Majesté impériale en saignerait de douleur; la sûreté de l'État n'y gagnerait rien, et le nombre des souffrans et des malheureux augmenterait l'exaspération et le désespoir de ceux qui pourraient échapper à la surveillance et aux persécutions de la police. — Il ne suffit donc pas

d'avoir une armée respectable pour la conduire contre l'ennemi ; il conviendrait d'opposer à Napoléon une force plus imposante, et c'est huit millions d'habitans sur lesquels il fonde principalement ses espérances, et qu'un mot de Votre Majesté impériale attacherait à son trône irrévocablement. Il faudrait dissiper, par ce moyen, l'illusion des habitans de Varsovie, et transporter tout l'enthousiasme que leur inspire Napoléon sur la personne d'un souverain qui, sans aucune vue d'ambition ou projet de conquête, assure l'existence et le bonheur de ses sujets polonais, pour le seul plaisir de faire du bien et de garantir la tranquillité et la sûreté de ses États.

« J'ose croire que Votre Majesté impériale est persuadée de l'efficacité de cette mesure, et qu'elle n'est arrêtée dans l'exécution de ses projets que par l'incertitude sur le mode le plus convenable à employer pour le réaliser. J'avoue que le choix de ce mode est embarrassant, et présente plus de difficultés qu'on ne le croirait dans l'attente des événemens qui vont suivre.

« Lorsque, au mois de mai, j'ai pris la liberté de proposer à Votre Majesté impériale l'organisation du duché de Lithuanie, je basais mon projet, 1°. sur la probabilité que les affaires politiques en donneraient le temps ; 2°. sur la possibilité de l'effectuer comme mesure d'administration intérieure, et qui ne tendait pas à provoquer

la guerre; 3°. sur la certitude, si j'ose le dire, que cette organisation servirait d'acheminement au rétablissement de la Pologne, après avoir réuni le duché de Varsovie à la Lithuanie; car je prévoyais que tôt ou tard cela devait avoir lieu.

« Si l'on pouvait supposer que les choses restassent *in statu quo*, je le répète encore, la formation du grand-duché de Lithuanie serait la mesure la plus convenable, et qui pourrait suffire comme pour le moment où je la proposais; mais, Sire, si malgré les vues pacifiques de Votre Majesté impériale, l'ennemi du repos de l'Europe trame des projets que l'on ne peut détruire que les armes à la main; si ses sourdes menées auprès des différentes cours de l'Europe, si ses nouvelles influences dans le duché de Varsovie, et ses émissaires répandus dans les États de Votre Majesté impériale, dévoilent ses intentions secrètes et annoncent une rupture prochaine avec la Russie, une simple organisation du duché de Lithuanie ne peut être suffisante, et tout au moins elle ne saurait produire les grands résultats auxquels on aurait pu s'attendre dans un état de paix et de tranquillité. Elle servirait, à la vérité, aux habitans de la Lithuanie de témoignage des intentions bienfaisantes de Votre Majesté impériale; elle diminuerait en partie l'influence de Napoléon sur l'esprit des Polonais; elle éton-

nerait les Varsoviens, et affaiblirait, jusqu'à un certain point, les espérances qu'ils fondent sur les Polonais sujets de la Russie; mais elle n'éveillerait pas l'enthousiasme général, dans le cas qu'on s'en occupât à la veille d'être menacé de la guerre.

« Au moment même où l'empereur Napoléon choisirait et nommerait un roi de Pologne, en prévenant Votre Majesté impériale, toutes les sensations que l'organisation de la Lithuanie pourrait produire seraient évanouies.

« Ce moment-là, Sire, sera, je ne le cache pas, un moment de crise; et, malgré toutes les assurances que Napoléon s'est plu à donner à Votre Majesté impériale sur ce qu'il ne pensait pas à rétablir la Pologne, je suis intimement persuadé que les premières hostilités seront accompagnées, et peut-être même précédées, de la nomination d'un roi de Pologne.

« J'ai pris la liberté de dire, dans le Mémoire que j'ai présenté au mois de mai, « que s'il était « question, dès à présent, d'une guerre offensive « ou défensive avec la France, il serait trop tard « d'indiquer les mesures qu'on pourrait employer « pour organiser les huit gouvernemens de la « Russie qui faisaient autrefois partie de la Po- « logne, et que ce serait au sort des armes à « fixer avec la victoire les destinées de la Po- « logne. Si la guerre, dis-je, était imminente,

« il faudrait peut-être que Votre Majesté impériale commençât à se déclarer roi de Pologne, etc., etc. »

« Ce que j'avais indiqué il y a six mois me paraît devoir être rappelé aujourd'hui, non que je pense que la guerre soit imminente, mais parce que la longueur du temps qu'il faudrait employer pour l'organisation de la Lithuanie et pour l'établissement d'un nouvel ordre de choses, en réformant celui qui existe, pourrait peut-être nous rapprocher trop d'une époque où ces changemens ne seraient plus qu'une demi-mesure.

« Avec la certitude de conserver la paix, l'organisation de la Lithuanie devait être regardée comme une mesure d'administration intérieure, et comme telle on ne pouvait exiger de cette province que les avantages que le gouvernement retire des autres parties de l'empire bien organisées et administrées.

« Avec la certitude de la guerre, l'organisation de la Lithuanie ne peut être envisagée que comme une mesure politique, dont le but est de retirer toutes les ressources que le local du pays, et l'esprit bien dirigé des habitans, peuvent fournir.

« Or, si le duché de Lithuanie devait être formé et organisé d'après l'indication d'un système politique, il n'y a pas de doute qu'il ne soit bien plus avantageux pour la Russie d'en

faire une Pologne, et à Votre Majesté impériale de s'en déclarer roi.

« Quelque grands que soient les avantages qu'il plairait à Votre Majesté impériale d'accorder aux Lithuaniens, en organisant la Lithuanie comme je l'avais proposé, ils ne pourraient pas aller de pair avec l'acte bienfaisant et magnanime du rétablissement de la Pologne; mais ausi, Sire, je ne saurais mettre de niveau les ressources que Votre Majesté impériale pourrait en tirer dans l'un et l'autre cas.

« Aujourd'hui, si Votre Majesté impériale laisse ses gouvernemens de l'ouest tels qu'ils sont, et désire y faire de nouvelles levées pour augmenter son armée, rien sans doute ne s'opposera à ses volontés ; mais elle ne trouvera que des soldats contraints au service par l'obligation d'obéir. Si, au contraire, elle se déclare roi de Pologne, tout calcul sur la possibilité d'un nouvel enrôlement et sur le nombre des recrues, disparaît : la reconnaissance et l'enthousiasme ne connaissent plus de bornes ; tout homme en état de porter les armes demandera à être placé, et le courage naturel des Polonais, guidé par la sagesse de leur auguste chef, fera respecter dans toute l'Europe la justice, la générosité et la bienfaisance du régénérateur de la Pologne.

« Je crains, Sire, d'être trop long, mais le sujet m'entraîne malgré moi.

« Si Votre Majesté impériale était déterminée à commencer la guerre, je crois que le moment où les armées russes pénétreraient dans le duché de Varsovie, et entreraient en même temps en Prusse, où les armées prussiennes les recevraient comme des alliés et amis, serait le moment, Sire, où il conviendrait de vous déclarer roi de Pologne. Mais ne voulant pas la guerre, et prévoyant cependant qu'elle est inévitable, et probablement très prochaine, et, en outre, ayant la certitude que Napoléon cherchera à vous prévenir en nommant un roi de Pologne, ne serait-il pas convenable de trancher le mot, et de prendre ce titre en formant, en attendant, un royaume de Pologne des huit gouvernemens que je proposais de réunir sous la dénomination de grand-duché de Lithuanie.

« Cette démarche déconcerterait infiniment les projets de Napoléon, et lui ôterait de puissans moyens d'agir; et il est probable même que si l'on ne peut prévenir et empêcher par là la guerre, elle sera retardée, et laissera à la Russie le temps de s'y préparer, et peut-être même de l'éviter.

« Napoléon aurait contre lui huit millions d'habitans sur lesquels ils croyait pouvoir compter. Il verrait disparaître l'enthousiasme des Varsoviens, dont il pouvait disposer jusqu'alors à son gré, et qui désireraient être réunis au nouveau

royaume de Pologne, dont l'existence ne serait plus douteuse sous les auspices et sous la protection de Votre Majesté impériale; et quel attrait resterait-il aux Français, aux Italiens et aux Allemands, pour aller chercher des lauriers dans les frimas de la Russie?

« La formation d'un royaume de Pologne est bien plus simple que l'organisation de la Lithuanie. Il faudrait encore proposer, discuter, et prescrire un nouveau mode d'administration pour la Lithuanie, tandis qu'en prononçant l'existence de la Pologne, tous les Polonais viendraient se ranger sous l'ancienne forme du gouvernement qu'on rétablirait, avec des modifications que sa réunion à la Russie et les circonstances présentes, rendraient nécessaires.

« Au reste, cette nouvelle Pologne pourrait continuer à être gouvernée et divisée en huit gouvernemens, comme elle l'est présentement, jusqu'à la fin de la guerre. Des personnes choisies pour diriger une constitution s'occuperaient du plan de l'administration générale, et en attendant, une proclamation de Votre Majesté impériale, comme roi de Pologne, adressée à la nation polonaise, avec la promesse de lui accorder une constitution rapprochée de celle *du 3 de mai*, à laquelle elle a toujours attaché tant de prix, porterait l'enthousiasme dans toutes les familles.

« Il ne serait pas nécessaire, pour cela, de

changer inopinément la forme de l'administration présente; les changemens et améliorations pourraient être progressifs. On croira à votre parole, Sire; la proclamation produira son effet, et tous les cœurs polonais seront à vous. — Oui, Sire, j'en suis persuadé, et je puis dire avec certitude qu'il ne se trouvera pas, après cela, un seul habitant du duché de Varsovie, qui ne désire impatiemment de partager le sort de ses compatriotes Lithuaniens.

« Au reste, je finirai par un argument qui me paraît sans réplique. Les chances de la guerre sont toujours incertaines : les armées de Votre Majesté impériale peuvent être victorieuses ou essuyer des revers; dans le premier cas, Votre Majesté, en occupant le duché de Varsovie, le réunirait au reste de la Pologne, et fixerait à son gré le sort de ce royaume; dans le second, les armées ennemies, en pénétrant dans la partie polonaise réunie à la Russie, y trouveraient plus ou moins de partisans, en raison des motifs que les habitans trouveraient de se livrer à Napoléon, ou de rester fidèles au souverain qui a fait pour eux tout ce qu'ils pouvaient désirer.

« Or, il est facile de déterminer les chances de la guerre par un calcul très simple.

« En laissant à Napoléon le temps de nourrir l'exaltation des Varsoviens, de travailler l'esprit des Polonais soumis à la Russie, et de proclamer

un roi de Pologne, tous les avantages sont pour lui : en le prévenant, en faisant usage des mesures que j'ai indiquées, on lui ôte une grande partie de ses moyens, qu'il fonde particulièrement sur l'appui des Polonais, et on affaiblit par là même toutes les autres ressources qui restent à sa disposition.

« Voilà des résultats que plusieurs coalitions n'ont pu produire, et auxquels on doit s'attendre, si, en même temps qu'une armée formidable gardera les frontières de l'empire et arrêtera les progrès de la guerre dans l'intérieur, Votre Majesté impériale réalise le projet du rétablissement de la Pologne, ce projet, si digne d'elle, et qu'un concours de combinaisons politiques paraît rendre aussi simple dans son exécution qu'indispensable pour rétablir la paix et la tranquillité de l'Europe. »

CHAPITRE VII.

Ce Mémoire produisit plus d'effet que je ne pouvais le supposer. L'empereur me fit venir le 15 décembre, me parla de cet écrit avec beaucoup d'intérêt, me fit plusieurs questions qui y avaient rapport, et ajouta : *qu'il voyait dans tous*

les projets que je lui avais présentés, la pureté de mes intentions, jointe à beaucoup de prudence, puisque tout en cherchant le bien-être de mes compatriotes, je ne le compromettais pas; et n'indiquais pas des moyens qui ne pussent être communiqués à tous ceux qu'il appellerait à son conseil, et qui ne méritassent l'approbation de tout homme sensé.

« Le rétablissement de la Pologne tel que je le « proposais, n'était nullement contraire, *disait* « *l'empereur,* aux intérêts de la Russie; ce n'était « point aliéner des provinces conquises, mais « c'était, au contraire, en faire une barrière puis- « sante pour l'empire, et attacher aux intérêts « de la Russie des millions d'habitans qui ne « pouvaient encore oublier leur ancienne exis- « tence.... La Pologne ne devrait pas pour cela « se détacher de l'empire de Russie, et ses ha- « bitans cependant pourraient être heureux et « contens s'ils avaient une constitution.... Quant « au titre, pourquoi ne prendrais-je pas celui de « roi de Pologne, si cela peut leur faire plaisir?... « Mais, au reste, il faut attendre les événemens.... « Aujourd'hui j'ai reçu des nouvelles plus satis- « faisantes, et qui me donnent quelque espoir « que nous n'en viendrons point à une rupture « ouverte avec Napoléon.... Mais, dans tous les « cas, je veux, *dit l'empereur*, que vous me « donniez les noms de ceux de vos compatriotes

« que nous pourrions charger de préparer un « plan d'organisation pour les huit gouvernemens « qui doivent composer la Lithuanie ou la Po- « logne.... Je voudrais en avoir un de chaque « gouvernement.... Je me fie à vous quant au « choix, etc. »

J'étais aussi flatté de cette confiance qu'embarrassé quant aux personnes que je pouvais indiquer; mais enfin, l'empereur m'ayant fait asseoir près de la table, et m'ayant ordonné de faire cette liste en sa présence, je proposai pour le gouvernement de Grodno le prince Xavier *Lubecki*; pour celui de Wilna, Thomas *Wawrzecki*; pour celui de Minsk, Vincent *Gieczewicz*; pour celui de Witepsk, *Szadurski*; pour celui de Mohilow, Louis *Plater*; pour celui de Wolhynie, le prince Casimir *Lubomirski*; pour celui de Podolie, Thadée *Czacki*; pour celui de Kiiowie, Adam *Rzewuski*.

L'empereur proposa de substituer à ce dernier le sénateur *Kosloffsky*; et après m'avoir fait quelques questions sur ceux qu'il ne connaissait pas, il prit cette note, en ajoutant qu'il donnerait ses ordres afin que ces députés se réunissent le plus tôt possible à Pétersbourg.

Le 9 janvier, l'empereur me demanda si la noblesse de Wilna avait été satisfaite du rescrit qu'il m'avait adressé.... Je répondis que j'attendais le moment de faire connaître à Sa Majesté

toute l'étendue de leur reconnaissance, qui ne manquera pas, ajoutai-je, d'être plus vivement sentie par tous les habitans lithuaniens, lorsqu'ils auront connaissance du rescrit dont Votre Majesté a daigné honorer le prince *Lubecki*, député du gouvernement de Grodno.

Je dis à l'empereur que je jugeais de l'impression que faisaient sur mes compatriotes les actes de justice et de bienveillance de Sa Majesté par l'émotion et la reconnaissance qu'ils me faisaient éprouver; et enfin, m'étant animé en exprimant mes sentimens, je finis par dire qu'il n'y avait plus de barrières entre la capitale de la Russie et les provinces les plus reculées de l'empire; que le voile épais qui pouvait cacher dans l'éloignement les vertus du souverain, pour ne le faire connaître que sous l'aspect imposant de la force et de la terreur avait disparu, après que les bienfaits de Sa Majesté s'étaient fait jour au travers de tous les obstacles, et qu'on avait acquis la certitude que Sa Majesté regardait le titre de père de ses sujets comme le plus bel attribut de la souveraineté.

Le 18 janvier 1812, j'adressai à l'empereur la lettre suivante : « Sire, j'ai reçu hier des nouvelles de M. *Wawrzecki* de Wilna, qui me trace un tableau affreux de la misère générale qui règne en Lithuanie.

« Depuis quelques années, on ne voyait pas

d'argent dans cette province, mais au moins il ne manquait pas de blé ; la sécheresse de l'année qui vient de s'écouler a fait entièrement manquer les récoltes.

« Déjà les propriétaires se trouvent dans le cas de devoir nourrir leurs paysans dans beaucoup d'endroits. On a de la difficulté à se procurer de l'avoine pour les semailles du printemps, et le blé en général, vu sa rareté, doit monter à un très haut prix. Quelle triste perspective, à la veille de devoir commencer la guerre!

« Tous les rapports que Votre Majesté impériale a reçus de la Lithuanie attestent sans doute ce que je viens de lui dire; mais s'il n'est pas possible de remédier à un malheur général qui ne doit sa source qu'au hasard, il est digne du cœur de Votre Majesté impériale d'en rendre les suites moins funestes, et d'ajouter à tous ses bienfaits un acte de justice, en faisant insérer à la suite de l'oukase qui permet la perception des impôts en blé, l'annexe ci-jointe, etc., etc.

« Les habitans de Lithuanie le demandent à genoux; et quant à moi, habitué à ne pas recevoir de refus de Votre Majesté impériale toutes les fois que j'ai eu le bonheur de parler pour eux, je me suis hasardé de porter leurs prières au pied de son trône.

« Je suis, etc., etc. »

Le 27 janvier, l'empereur me fit venir pour me dire qu'il avait donné des ordres afin de percevoir une partie des impôts de la Lithuanie en blé et en fourrage pour suppléer au manque du numéraire, et faciliter aux habitans les moyens de s'acquitter envers le gouvernement.

Il me dit ensuite que le projet de constitution pour la Pologne, qu'on lui avait présenté, ne lui convenait point, et il voulait que je me chargeasse d'en rédiger un autre. J'avouai à l'empereur que depuis quelques mois nous nous occupions de ce travail avec le prince *Lubecki* et le comte Casimir *Plater*; que tous les matériaux pour cet ouvrage avaient été discutés entre nous, et se trouvaient classés de manière à pouvoir être présentés à l'empereur dès qu'il l'ordonnerait.

L'empereur parut très satisfait que j'eusse prévenu ses intentions; mais il ajouta tout de suite : « Mais n'oubliez pas surtout les agricul-« teurs; c'est la classe la plus utile, et vos paysans « ont toujours été traités comme des Ilotes.... »

Je m'empressai de dire à l'empereur que c'était un objet qui avait attiré toute notre sollicitude, et que nous le regardions comme un des plus importans; mais qu'il nous présentait beaucoup d'embarras et de difficultés, voulant concilier les droits des propriétaires avec la nécessité de tirer les paysans de l'état d'abjection et de servitude

dans lequel ils gémissaient jusqu'à présent. Pour prouver à l'empereur que nous avions traité et discuté cet objet sous tous les points de vue, je lui communiquai une lettre que je venais de recevoir de Grodno du prince *Lubecki*, et l'empereur en fit la lecture à haute voix en témoignant qu'il en approuvait tout-à-fait le contenu.

Lettre du prince Lubecki, *maréchal du gouvernement de Grodno.*

« Je vois, mon cher comte, par votre lettre, que l'objet dont nous nous sommes si souvent occupés dans nos rêveries sur le bien public vous est toujours présent. C'est un sujet bien riche et pourtant bien simple dans ses principes que tout ce qui établit le bien-être des classes inférieures de l'État, le bien-être surtout des paysans, cette cheville ouvrière de l'industrie générale, qui, élevés dans l'obéissance et l'activité, ne demandent pour prix de leurs travaux que de n'être pas opprimés, et auxquels on refuse souvent ce seul acte de justice.

« Lorsque je touche cette corde si intéressante en matière publique, et que je parle à vous, cher comte, je ne puis me défendre de me reporter en idée à ce temps de la régénération de la Pologne, à laquelle vous avez pris part; à cette diète, où les nobles, quoique maîtres absolus de

leurs paysans, ont senti que la religion, les principes de justice gravés dans leurs cœurs, l'intérêt général du pays, l'intérêt bien entendu des individus mêmes, ordonnaient d'assurer le sort des paysans, et de donner un état à cette classe nombreuse de la société.

« Cependant, je l'avoue, je ne sais ce que je dois admirer davantage des principes de philanthropie dont les membres de la diète ont donné une si belle preuve, ou de la modération et de la sagesse avec laquelle ils ont su réprimer l'enthousiasme pour le bien qui les animait alors. Propriétaires eux-mêmes, ils ont senti dans toute sa force ce qui pourrait s'ensuivre d'une marche trop précipitée; ils ont senti les dangers qui menaçaient l'État, et de la part de la classe des paysans, trop peu avancés encore pour qu'on pût l'attacher aux intérêts de la patrie, et de la part de beaucoup de nobles que cette démarche générale pouvait blesser dans leurs intérêts particuliers.

« La diète a suivi alors ce grand principe politique, qu'en faisant le bien, il s'agit plus de le faire que de le nommer; que si elle accordait des prérogatives tout en conservant son autorité, ce bienfait attacherait la classe des paysans aux intérêts des nobles et à l'intérêt public, tandis qu'en établissant subitement le principe de l'égalité, on détruirait l'illusion salutaire, et on ne ferait que

des ingrats perdus pour le bien de l'État dont ils ne s'étaient jamais occupés. Aussi, en proclamant la liberté des paysans, la diète l'a fait avec dignité, et les nobles, en cédant de leurs droits, se sont déclarés eux-mêmes les protecteurs du bienfait qu'ils ont accordé à leurs sujets.

« On ne pouvait pas donner des droits politiques à des hommes qui n'en auraient pu sentir le prix; mais en assurant leur liberté civile, et en garantissant leurs propriétés par le caractère sacré qu'on a donné aux contrats faits avec leurs maîtres, contrats obligatoires pour les deux parties, on a posé la base de leur propriété future, qui devait rendre par la suite leur émancipation possible.

« Qu'il y a loin de l'esprit dans lequel la diète a proclamé la liberté des paysans à celui dans lequel, de nos jours, on a exécuté cette mesure chez nos voisins![1] mais aussi, quelle position différente pour comprendre les véritables rapports des paysans et l'influence de cette mesure sur la prospérité du pays! Chez nous, c'était une diète composée de propriétaires réunis pour s'occuper des intérêts les plus chers de leur patrie;

[1] Dans le plan de constitution pour la Pologne, auquel le général *Armfeldt* avait travaillé par ordre de l'empereur, il était proposé de donner aux paysans polonais les mêmes droits qu'ont ceux de la Suède. (*Note de l'auteur.*)

là, c'est la suite de l'impulsion d'un principe généralement en vigueur en Europe, sans consulter le degré de civilisation du pays. Cependant, je pense que l'émancipation graduelle des paysans est une des preuves parlantes de la sagesse des principes adoptés par la diète. Ces principes, que la constitution du 3 mai avait adoptés, ont continué à être en vigueur sous le régime prussien; aussi voyons-nous les paysans parvenus, dans l'espace de seize ans, à une condition qui a permis de les délivrer sans danger. Mais chez nous, en Lithuanie, où les conséquences nuisibles que la liberté des paysans aurait pu produire sur les provinces de l'intérieur ordonnaient d'abandonner encore une fois les paysans à la merci de leurs maîtres, ils sont restés tels qu'ils avaient été avant la diète de 1791, et pis encore dans toutes les terres où des propriétaires peu éclairés se sont prévalus de leurs anciens droits sur les paysans.

« Qu'il est à regretter que nos provinces polonaises réunies à l'empire aient perdu seize années de temps pour les progrès de leur civilisation, et que le beau règne d'Alexandre n'ait pas lui plus tôt pour nous!.... Cependant, que ne pouvons-nous et que ne devons-nous pas attendre des lumières et des intentions bienfaisantes de notre souverain législateur?.... J'aime à me flatter de l'espoir qu'il posera les bases de l'amélioration

de l'état de nos paysans, en travaillant par degrés à leur délivrance, comme l'a fait la diète de 1791; et pourvu qu'on ne choque pas, par une conduite trop précipitée, les intérêts des nobles, ils se prêteront certainement volontiers aux sacrifices d'une partie de leurs droits pour assurer graduellement le bien-être des paysans.

« Peut-être faudrait-il, pour développer les différentes considérations locales et indispensables, avant de mettre en exécution une mesure de ce genre, confier à un comité composé de nationaux l'accomplissement de cet ouvrage; et, dans ce cas, l'humanité et le bien public demanderaient qu'on ne tardât pas de mettre la chose en œuvre. Mais je m'aperçois que ma lettre dépasse les bornes où je devais la renfermer. Je sais qu'en parlant de l'intérêt public, on ne risque pas de lasser votre patience; mais je sens qu'il ne faut pas aussi abuser de votre indulgence, et surtout lorsque peut-être il n'est question que de rêveries....

« Je suis, etc., etc. »

L'empereur, en lisant cette dernière phrase, releva le mot de rêveries, et dit que ce n'en était pas; qu'il voulait s'occuper sérieusement d'objets aussi importans, et qui lui tenaient si fort à cœur. Et lorsque je l'informai qu'outre le plan de constitution, j'avais à lui remettre un Mémoire raisonné qui discutait le projet d'orga-

nisation de l'ordre des cultivateurs en Pologne, et qui répondait à toutes les objections, l'empereur m'en remercia, et m'ordonna de lui envoyer le plus tôt possible ce travail, dont il voulait s'occuper incessamment.

Les trois mois suivans ne m'ont fourni rien d'important à noter dans ces Mémoires, sur mon séjour à Pétersbourg [1]. L'empereur était toujours très occupé; il conservait pour moi la même bienveillance, et je le voyais très souvent; mais jamais il ne me parla des projets dont il avait été question, et jamais je ne lui fis apercevoir combien j'en étais affligé.

Sur la fin d'avril, l'empereur se proposait de partir pour Wilna. — La veille de son départ, il me fit écrire par le comte *Tolstoy*, en m'ordonnant de venir le trouver à neuf heures du soir. Une attaque de goutte qui me retenait dans mon lit depuis deux semaines, m'empêcha d'exécuter cet ordre; j'en fis part au comte *Tolstoy*, qui m'enjoignit, au nom de l'empereur, de venir trouver Sa Majesté à Wilna dès que ma santé me permettrait de quitter Pétersbourg.

[1] L'on verra, dans le chapitre suivant, tout ce qui s'est passé pendant cet intervalle en Europe, et tous les préparatifs de Napoléon pour la campagne de la Russie.

CHAPITRE VIII.

Il est nécessaire de rappeler, en peu de mots, les événemens principaux qui ont précédé et amené la campagne de 1812. — Dès le commencement de l'année 1810, Napoléon avait incorporé l'électorat de Hanovre au royaume de Westphalie; ce qui fut décidé par le traité conclu entre Napoléon et Jérôme, le 14 janvier 1810, et modifié par celui du 10 mai 1811 [1]. — Le 16 février de la même année, Napoléon érigea le grand-duché de Francfort, et en fit donation au prince primat de la confédération du Rhin, et, après sa mort, à Eugène *Beauharnais*. — Un décret de Napoléon, du 9 juillet 1810, avait détruit l'existence de la Hollande comme État indépendant [2]; mais le 10 décembre 1810, il la réunit formellement à la France. — Par un décret daté de Fontainebleau, le 12 novembre 1810, le Valais fut réuni à l'empire [3]. — Enfin, dans le

[1] Voyez Martens, Recueil, vol. XII, pag. 235, 350, 356; et Schoëll, vol. VIII, page 302.

[2] Voyez Schoëll, vol. IX, page 390.

[3] Voyez Martens, Recueil, vol. XII, page 344.

courant de la même année, Napoléon fit réunir à la France les pays situés sur les côtes de la mer du Nord, y compris les villes libres anséatiques de Brême et de Hambourg, ainsi que le duché de Lunenbourg et la ville de Lubeck, sur la mer Baltique. — Napoléon, pour dédommager le duc d'Oldenbourg de la perte de ses États, qui était une suite de cette décision, lui offrit à titre d'indemnité la ville et le territoire d'Erfurt, avec la seigneurie de Blankenhayn; mais cette offre fut rejetée, et l'empereur Alexandre mit en réserve les droits de sa maison par une protestation formelle.

Sur la fin de l'année 1810, M. *Alquier*, ministre de France, demanda que la Suède mît à la solde de la France deux mille matelots. Napoléon insista ensuite sur la formation d'une confédération du Nord, comme faisant le pendant de celle du Rhin; elle devait se former du Danemarck, de la Suède et du duché de Varsovie : lui-même voulait en être le protecteur. Le roi de Suède ayant décliné cette proposition, on la changea bientôt en celle d'une alliance particulière et intime avec la France; mais Napoléon, s'étant aperçu qu'il ne pouvait pas compter sur l'amitié d'une puissance qu'il avait placée dans des rapports contraires à ses intérêts, changea alors de langage et de plan. — L'année 1811 se passa en discussions entre les deux États; et, le 27 janvier 1812, les

Français occupèrent la Poméranie suédoise et l'île de Rugen.

Dans le courant de l'année 1811 commencèrent les négociations entre la France et la Prusse; et, le 24 février 1811, plusieurs traités furent signés entre le général *Krusemark* et le duc *de Bassano*[1]. Le premier est un traité d'alliance défensif composé de cinq articles patens, par lesquels « les « deux États contractent une alliance défensive « contre toute puissance de l'Europe avec la- « quelle l'une ou l'autre serait ou entrerait en « état de guerre, et se garantissent réciproque- « ment l'intégrité de leur territoire. »

Ces articles, rédigés d'une manière vague, ne renferment rien qui paraisse dirigé contre la Russie; mais ils sont suivis de quatre articles secrets qui font changer de nature l'alliance, puisque de défensive qu'elle paraissait, elle devient offensive. — *Art. I.* L'alliance contractée aujourd'hui entre l'empereur des Français et sa majesté le roi de Prusse, sera offensive et défensive dans toutes les guerres des deux hautes parties contractantes en Europe. *Art. II.* Cependant il est convenu, dès à présent, que dans les guerres que la France pourrait avoir à soutenir au-delà des Pyrénées, en Italie ou en Turquie, la Prusse ne sera point tenue de fournir de contingens, faisant

[1] Voyez Martens, Recueil, vol. XII, page 414.

cependant, sous les autres rapports, cause commune avec la France. *Art. III.* Les présens articles resteront secrets, et ne pourront être rendus publics ni communiqués à aucun cabinet par l'une des parties contractantes sans le consentement de l'autre. *Art. IV.* Ils seront ratifiés, et les ratifications en seront échangées à Berlin dans l'espace de dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

Enfin, l'alliance fut expressément dirigée contre la Russie, par une convention également secrète que les mêmes ministres signèrent le même jour, et par laquelle le roi de Prusse s'engagea de fournir, dans cette guerre, un contingent de vingt mille hommes ayant soixante pièces de canon, indépendamment des garnisons dans plusieurs forteresses, etc., etc. [1]

Le 14 mars 1812, le prince *de Schwartzenberg*, ambassadeur d'Autriche à Paris, eut ordre de conclure avec la France une alliance défensive contre la Russie; elle fut signée par ce ministre et le duc *de Bassano* aux conditions suivantes.

Les deux alliés se garantissent réciproquement l'intégrité de leur territoire. *Art. II.* — En cas d'attaque, elles s'assisteront d'un secours de trente mille hommes avec soixante pièces de

[1] Voyez MARTENS, Recueil, vol. XII, page 417.

canons. *Art. IV.* — Les parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte ottomane en Europe. *Art. VI.* — Il est dit, dans l'*art. VIII*, que ce traité d'alliance ne pourra être rendu public ni communiqué à aucun cabinet que de concert entre les deux parties. [1]

Ce traité est suivi d'articles séparés, qui ne furent publiés que dix-huit mois après leur signature. — Par ces articles, la guerre de la France contre la Grande-Bretagne, et dans la Péninsule au-delà des Pyrénées, est exceptée du *casus fœderis*; mais celle qui pourra éclater entre la France et la Russie y est nommément comprise *art. I et II.* — Napoléon garantit à l'Autriche la possession de la Gallicie, même pour le cas où le royaume de Pologne serait rétabli. *Art. V.* — Si, le cas arrivant, il entre dans les convenances de l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des provinces Illyriennes, sa majesté l'empereur des Français s'engage, dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée de la population, de l'étendue, des revenus; de sorte que l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée par l'éten-

[1] Voyez Schoëll, *Hist. des Traités de Paix*, tome X, page 123.

due du territoire seulement, mais par sa valeur réelle. *Art. VI.*

Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre, sa majesté l'empereur des Français s'engage à procurer à sa majesté l'empereur d'Autriche des indemnités et agrandissemens de territoire qui non seulement compensent les sacrifices et charges de la coopération de Sadite Majesté dans la guerre, mais qui soient un monument de l'union intime et durable qui existe entre les deux souverains. *Art. VII.*

« Par l'*art. IX*, il est convenu que la Porte ottomane sera invitée à accéder au traité d'alliance.[1]

Le commandement du corps auxiliaire autrichien fut confié au prince *de Schwartzenberg*, qui quitta Paris le 24 mai 1812 pour se rendre à sa destination.

Tandis que tout se préparait à la grande lutte qui devait décider de l'indépendance de l'Europe, Napoléon voulut donner le change à ses véritables intentions en couvrant ses immenses préparatifs par le prétexte de la guerre qu'il faisait à la Grande-Bretagne. C'est en conséquence que, dans son rapport du 10 mars 1812, le duc *de Bassano* fait connaître que « pour réduire l'ennemi de la

[1] On trouve le traité du 14 mars 1812, avec les articles séparés, dans Martens, Recueil, vol. XII, page 427.

« liberté des mers, il faut que toutes les forces « disponibles de la France puissent être portées « partout où le pavillon anglais et les pavillons « dénationalisés, ou convoyés par les bâtimens « de guerre de l'Angleterre, viendraient abor- « der. — Il propose, en conséquence, la création « d'une armée spéciale, exclusivement chargée « de la garde des côtes, des ports et des forte- « resses, afin que les armées existantes puissent « être employées à exécuter le projet de leur « chef, ou, *comme le dit le ministre,* afin que ces « braves puissent être rendus à leur belle destinée, « de combattre et de vaincre sous ses yeux, et que « les dépôts même puissent être rendus mo- « biles. »[1]

A la suite de ce rapport, le ministre de la guerre proposa une loi par laquelle tous les hommes en état de porter les armes fussent mis à la disposition de Napoléon, sous le titre de garde nationale en trois bans. — Le sénat applaudit à l'institution des trois bans, et la sanctionna par un sénatus-consulte du 13 mars 1812.

A la suite de cela, le duc *de Bassano* adressa, le 17 avril 1812, une lettre à lord *Castlereagh*, dans laquelle, après avoir rappelé les ouvertures de paix que Napoléon avait faites d'abord seul

[1] Voyez Schoëll, *Recueil de Pièces officielles,* vol. IV, page 370.

en 1805, ensuite de concert avec la Russie en 1808, et enfin indirectement par la Hollande en 1810 [1], il proposait un arrangement relativement à la péninsule au-delà des Pyrénées et au royaume des Deux-Siciles.

Cette correspondance n'eut pas de suite; mais l'on voit que dans une lettre adressée à lord *Castlereagh*, et qui fut communiquée le 25 avril 1812, par le duc *de Bassano*, au chancelier de l'empire de Russie comte *Romanzoff*, Napoléon faisait trois reproches à son allié l'empereur Alexandre. Il se plaignait 1°. de l'oukase du 30 décembre 1810, qui, ouvrant les ports de la Russie à tout bâtiment anglais chargé de marchandises coloniales, propriétés anglaises, pourvu qu'il prît le masque d'un pavillon étranger, avait annulé le traité de Tilsit et les conventions subséquentes entre la Russie et la France; 2°. de la protestation de l'empereur Alexandre contre la réunion du duché d'Oldenbourg à la France, en déclarant que la Russie n'avait aucun droit de s'immiscer dans ce qui concernait un prince de la confédération du Rhin; 3°. des armemens que l'empereur Alexandre avait ordonnés dès le commencement de 1811, en faisant revenir cinq divisions de l'armée de Moldavie, et les plaçant sur les frontières du duché de Varsovie.

[1] Voyez Schoell, vol. IX, page 374.

Le duc *de Bassano* disait expressément dans cette même lettre, que Napoléon avait offert à l'empereur Alexandre d'adopter une convention par laquelle il s'engageait à ne favoriser aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne.[1]

[2].... « Napoléon, tout en hâtant ses préparatifs pour la guerre, désirait encore endormir le cabinet de Saint-Pétersbourg, à l'approche de la grande crise. Pour y parvenir, il crut devoir lui témoigner le désir de négocier. Le colonel *Tchernicheff*, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, qui avait été chargé de plusieurs communications confidentielles entre les deux souverains, se trouvait pour lors à Paris. Dès le lendemain du jour de la signature du traité avec la Prusse, Napoléon l'expédia à Pétersbourg, avec la proposition de travailler à faire disparaître les griefs des deux partis.

« Ces griefs se réduisaient aux quatre points suivans : 1°. les défiances que l'extension du duché de Varsovie avaient inspirées à la Russie; 2°. la réunion du duché d'Oldenbourg; 3°. la législation sur le commerce des marchandises anglaises et les bâtimens dénationalisés; et 4°. les dispositions du tarif de 1810. Quant au premier point, Napoléon déclarait formel-

[1] Voyez Schoëll, *Hist. des Traités*, vol. X, p. 132.

[2] Voyez Boutourlin, tome Ier, pag. 69 *et suiv.*

lement qu'il ne favoriserait aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne : pour ce qui regardait l'Oldebnourg, il demandait que l'empereur Alexandre se déterminât, ou à renoncer à l'indemnisation du duc, ou à en accepter une, pourvu qu'elle ne fût point composée ni de Dantzick ni d'aucune possession du duché de Varsovie : quant au troisième point, la Russie devait s'engager à maintenir sévèrement les stipulations du traité de Tilsit et les mesures prises contre le commerce anglais, sauf quelques soulagemens pour l'exportation des produits du pays en échange des objets d'importation, c'est-à-dire en adoptant, d'après un accord mutuel, un système de licence d'après lequel l'avantage du commerce ne serait pas uniquement pour les Anglais, mais également réparti entre les deux puissances commerçantes : enfin, quant au quatrième point, Napoléon proposait de conclure un traité de commerce qui, en maintenant le fond du tarif de 1810, l'établît de manière à ménager les intérêts de la Russie sans blesser ceux du commerce français.

« Il était évident que cette nouvelle ouverture n'avait été mise en avant qu'en vue de faire prendre le change au cabinet de Pétersbourg sur les véritables intentions de la France, et de lui inspirer assez de sécurité pour l'engager à suspendre

ses préparatifs de défense. L'empereur Alexandre sentait trop bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires, mais que le fond de la querelle qui divisait les deux empires consistait dans la domination arbitraire que la France s'arrogeait sur toute l'Europe. D'après cela, on n'eût pas avancé grand'chose en observant le redressement des griefs sus-mentionnés, car la question principale, celle du pouvoir dictatorial de la France sur toutes les autres puissances, n'était susceptible d'être résolue que par la voie des armes.

« Le caractère pacifique de l'empereur Alexandre l'aurait probablement décidé à entrer en négociation sur les bases proposées par la France, si l'irruption des troupes de *Davoust* en Prusse n'était venue ajouter un nouveau grief à ceux qui existaient déjà. L'empereur Alexandre envoya l'ordre au prince *Kourakin*, ambassadeur de Russie à Paris, de faire connaître au gouvernement français « que la conservation de la Prusse « et son indépendance de tous liens politiques « dirigés contre la Russie étaient d'autant plus in- « dispensables pour les intérêts de l'empereur « Alexandre, que des rapports solides et stables « ne pouvaient être rétablis avec la France qu'au- « tant qu'il y aurait entre elle et la Russie un pays « neutre qui ne serait occupé par les troupes « d'aucune des deux puissances; conséquemment,

« que la première base de toute négociation de- « vait être l'engagement formel de l'entière éva- « cuation des États prussiens et de toutes les places « fortes de ce pays, quels qu'aient été l'époque « et le motif de leur occupation par les troupes « françaises ou alliées. La Russie demandait, en « outre, la réduction de la garnison de Dan- « tzick sur le pied où elle était avant le 1er jan- « vier 1811, l'évacuation de la Poméranie sué- « doise, et un arrangement avec le roi de Suède, « propre à satisfaire réciproquement les deux « couronnes de France et de Suède.

« Ce n'était qu'après avoir obtenu ces condi- « tions préalables que l'ambassadeur devait pren- « dre, au nom de l'empereur Alexandre, les en- « gagemens suivans : 1°. De n'adopter aucun « changement aux mesures prohibitives adoptées « en Russie, et sévèrement observées jusqu'alors « contre le commerce direct avec l'Angleterre; « 2°. de convenir avec l'empereur des Français « d'un système de licences à introduire en Russie, « à l'exemple de la France; bien entendu qu'il « ne pourrait être admis qu'après qu'il eût été « reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets « le préjudice qu'éprouvait le commerce russe; « 3°. de traiter, par un arrangement particulier, « de certaines modifications que la France pou- « vait désirer pour l'avantage de son commerce « dans le tarif de 1810; 4°. enfin, de consentir à

« conclure un traité d'échange du duché d'Olden-« bourg contre un équivalent convenable, qui « serait proposé par l'empereur des Français, et « à retirer, dans ce cas, la protestation pu-« bliée.[1] »

Après avoir laissé le prince *Kourakin* pendant plus de quinze jours sans réponse le duc *de Bassano* lui demanda, le 9 mai 1812, s'il avait des pleins pouvoirs pour arrêter, conclure et signer un arrangement sur les différends qui s'étaient élevés entre les deux puissances. Le prince lui fit observer que le caractère d'ambassadeur dont il était revêtu rendait superflu tout autre pouvoir spécial; qu'un tel pouvoir ne serait également donné qu'avec la réserve de la ratification de son souverain, et que les instructions qu'il avait reçues ne lui permettaient pas de douter que l'arrangement qu'il conclurait avec la France ne fût ratifié. Le public n'a pas eu connaissance de la réponse qui fut faite à cette note; mais elle ne fut pas sans doute satisfaisante, car l'ambassadeur de Russie demanda, deux jours après, ses passeports pour quitter Paris.

Napoléon quitta Saint-Cloud le 8 mai, et il se rendit à Dresde, où il s'arrêta depuis le 17 jus-

[1] Voyez SCHOËLL, *Histoire des Traités*, vol. X, page 123; et BOUTOURLIN, *Campagne de 1812*, vol. Ier, page 73.

qu'au 29 du même mois. — L'empereur Alexandre partit de Pétersbourg, sur la fin du mois d'avril, pour se rendre à Wilna. — Le général *Lauriston*, ambassadeur de France près la cour de Russie, avait eu ordre de suivre ce souverain, et demanda la permission de venir à Wilna, étant chargé d'une communication qui ne pouvait être faite qu'à l'empereur en personne, ou au chancelier comte *de Romanzoff*. Cette permission lui fut refusée.

« Cependant il restait encore quelque faible espérance d'accommodement. — Avant son départ pour Dresde, Napoléon avait envoyé à Wilna le général comte *de Narbonne*, son aide-de-camp, avec des propositions semblables à celles dont le colonel *Tchernicheff* avait été le porteur. Il paraît qu'en touchant au dénoûment que lui-même avait amené, il ne fut pas exempt de quelque inquiétude. La grandeur de l'entreprise dans laquelle il allait s'engager, et dont il ne se dissimulait pas les difficultés, semblait l'effrayer. Il eut un moment la pensée que l'empereur de Russie, à la vue des forces prodigieuses qu'il conduisait contre lui, chercherait à éviter la guerre en souscrivant à toutes ses volontés. Il s'attacha avec complaisance à cette idée qui flattait son orgueil, et lui laissait entrevoir la réalisation de ses projets, sans lui faire courir des chances que lui-même estimait être hasardeuses.

« La mission de M. *de Narbonne* devait servir à provoquer la manifestation des dispositions que Napoléon supposait à l'empereur Alexandre. Il fut complétement frustré dans son attente : le comte *de Narbonne* avoua lui-même qu'il trouva l'empereur Alexandre *dans la meilleure attitude, sans abattement et sans jactance* [1]. La réponse qu'il rapporta à Dresde fut que l'empereur de Russie s'en référait absolument aux communications que son ambassadeur avait faites à Paris, et que ce n'était qu'en obtenant ces bases préliminaires qu'il pouvait consentir à traiter. [2]

« Le séjour de Napoléon à Dresde fut marqué par son entrevue avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, qui se rendirent dans cette ville. L'empereur d'Autriche y fut accompagné par l'impératrice son épouse. Le grand-duc de Würtzbourg et un grand nombre de princes de la confédération du Rhin augmentèrent, par leur présence, cette brillante réunion. Les fêtes magnifiques qui furent données à cette occasion continuèrent jusqu'au retour de M. *de Narbonne* de Wilna, c'est-à-dire jusqu'au 28 mai.

« Dès le lendemain, Napoléon quitta brus-

[1] Propres expressions de M. *de Narbonne*. Voyez DE PRADT, page 67.

[2] Voyez BOUTOURLIN, tome Ier, pag. 74 *et suiv.*

quement Dresde, et prit la route de Thorn, où il arriva le 5 juin, résolu de ne plus tarder à se mettre en campagne, de crainte de perdre en négociations infructueuses la saison la plus favorable aux opérations militaires.

« Peu de jours après son arrivée à Thorn, il donna l'ordre d'envoyer les passe-ports que le prince *Kourakin* avait demandés, et fit écrire au général *Lauriston* de demander aussi les siens. — Les troupes françaises avaient déjà franchi la Vistule, et se rapprochaient des frontières de la Russie. »

Je ne puis finir ce chapitre sans présenter le tableau des forces militaires que la Russie, d'un côté, et Napoléon avec tous ses alliés, d'un autre, devaient faire agir dans cette mémorable campagne.

L'empire français, depuis la réunion de la Hollande et des départemens allemands, comptait quarante-trois millions d'âmes, sans y comprendre les provinces Illyriennes, qui en renferment un million et demi, ni le royaume d'Italie, dont la population s'élevait à six millions et quatre cent mille habitans. Disposant ainsi d'une masse de plus de cinquante millions d'individus, il devait être facile à Napoléon non seulement de compléter, mais d'augmenter les cadres de la formidable armée qu'il tenait sur pied.

L'armée française[1] destinée à faire la campagne contre la Russie se composait de soldats de toutes les nations. On estimait à deux cent mille hommes le nombre des Français, en comprenant sous cette dénomination tous ceux qui habitaient les provinces réunies à la France. On voyait, de plus, à cette armée quarante mille Italiens, trente mille Bavarois, vingt mille Saxons, quatorze mille Würtembergeois, quarante mille Westphaliens et soldats de princes de la confédération, vingt mille Prussiens, des Suisses, des Portugais, soixante-dix mille Polonais, enfin trente mille Autrichiens qui formaient le corps auxiliaire; le tout, avec les administrations et une foule d'ouvriers de tous les métiers, qui suivaient l'armée, composait une masse de plus d'un demi-million d'individus; savoir :

299 bataillons et 251 escadrons de Français.
306 ——————— 275 ——————— d'étrangers.

Total, 605 bataillons et 526 escadrons.

En comptant chaque bataillon à huit cents, et chaque escadron à cent quarante hommes, nous trouvons quatre cent quatre-vingt-quatre

[1] On trouve le tableau authentique des armées russes, et de toutes les autres, dans l'ouvrage exact d'un des aides-de-camp de S. M. le roi de Prusse, M. *de Plotho*, intitulé *Der Krieg in Deutschland und Frankreich in den Jahren* 1813 *und* 1814. Berlin, 1817, 3 vol. in-8°.

mille hommes d'infanterie et soixante-treize mille six cent quarante de cavalerie, avec trente mille hommes d'artillerie; ce qui fait une force de cinq cent quatre-vingt-sept mille six cent quarante combattans. La suite de l'armée ne forma pas moins de cinquante mille hommes. Elle avait treize cent quarante-quatre bouches à feu.

Ces forces, organisées en treize corps d'armée, et quatre corps de cavalerie de réserve, furent divisées de la manière suivante :

Le corps particulier de la garde, commandé par les maréchaux *Lefebvre*, *Mortier* et *Bessières*, fut composé de trente-deux bataillons et vingt-sept escadrons de la garde, plus, de vingt-deux bataillons et huit escadrons différens; ce qui offrait une masse de cinquante-quatre bataillons et trente-cinq escadrons.

Le premier corps, commandé par le maréchal *Davoust*, prince d'Eckmühl, comptait cinq fortes divisions d'infanterie, sous les généraux *Morand*, *Friant*, *Gudin*, *Dessaix* et *Compans*, outre une division de cavalerie légère; en tout, quatre-vingt-huit bataillons et seize escadrons.

Le deuxième corps, aux ordres du maréchal *Oudinot*, duc de Reggio, fut composé des divisions d'infanterie *Legrand*, *Verdier*; des quatre régimens suisses, sous le général *Merle*, et d'une

division de cavalerie légère; comptant cinquante et un bataillons et vingt escadrons.

Le troisième corps, sous la direction du maréchal *Ney*, duc d'Elchingen, fut formé des divisions *Ledru*, *Razout*, *Marchand*, et du corps auxiliaire würtembergeois; en tout, quarante-huit bataillons et vingt-quatre escadrons.

Le quatrième corps, formé de troupes que le vice-roi amena d'Italie, se trouvait commandé par lui-même, et était composé des divisions *Delzons*, *Broussier*, *Lecchi* et *Pino*, et de la cavalerie légère, sous le général *Guyon*; présentant un total de cinquante-sept bataillons et vingt-quatre escadrons.

Le cinquième corps, commandé par le prince *Poniatowski*, était réparti en trois divisions d'infanterie, sous *Zaïonczek*, *Dombrowski* et *Kniaziewicz*, avec la cavalerie légère du général *Kaminski*; formant quarante-quatre bataillons et vingt escadrons.

Le sixième corps, confié au comte *Gouvion-Saint-Cyr*, se composait de deux divisions bavaroises de *Wrede* et *Derog*; en tout, vingt-huit bataillons et seize escadrons.

Le septième corps, aux ordres du général *Reynier*, était formé des divisions saxonnes *Lecoq* et *Funck*; de dix-sept bataillons et seize escadrons.

Le huitième corps, commandé par le général

Junot, duc d'Abrantès, se composait des divisions westphaliennes de *Tharreau* et *Ochs;* au total, seize bataillons et huit escadrons.

Le neuvième corps, sous la conduite du maréchal *Victor*, duc de Bellune, comprenait la division française de *Partouneaux*, celles de *Daendels* et de *Girard*, composées de troupes allemandes et quelques Polonais; enfin, les brigades de cavalerie *Delaistre* et *Fournier :* il ne comptait pas moins de cinquante-quatre bataillons et seize escadrons.

Le dixième corps, aux ordres du maréchal *Macdonald*, duc de Tarente, fut composé d'une division polonaise sous le général *Grandjean*, d'une brigade bavaro-westphalienne, enfin des deux divisions prussiennes des généraux *Yorck* et *Massenbach;* en tout, trente-six bataillons et seize escadrons.

Le onzième corps, commandé par le maréchal *Augereau*, duc de Castiglione, réparti en cinq divisions, sous les généraux *Hendelet*, *Loison*, *Durutte*, *Desprès* et *Morand*, ne comptait pas moins de quatre-vingt-trois bataillons et trente-sept escadrons. Il était destiné à garder les lignes de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, c'est-à-dire à occuper militairement la Prusse durant la guerre.

Les troupes auxiliaires autrichiennes formaient un corps d'armée séparé, auquel le prince *de*

Schwartzenberg donnait directement ses ordres. Ce corps était composé de deux bataillons de grenadiers, de quatre régimens d'infanterie hongroise, de six d'infanterie allemande, de deux bataillons de chasseurs à pied, de trois bataillons d'infanterie frontière, d'un régiment de dragons, de quatre de hussards et de deux de chevau-légers ; au total, vingt-sept bataillons et cinquante-quatre escadrons.

Le premier corps de réserve de cavalerie, commandé par le comte *Nansouty*, comptait six régimens de cuirassiers, six de cavalerie légère, outre deux régimens de hulans polonais et un régiment de hussards ; en tout, soixante escadrons.

Le deuxième corps de cavalerie, obéissant au général *Montbrun*, fut formé de deux régimens de carabiniers, de quatre régimens de cuirassiers, six de cavalerie légère, d'un régiment de hussards polonais, un de chasseurs à cheval würtembergeois et un de hulans prussiens ; en tout, soixante escadrons.

Le troisième corps de réserve de cavalerie, aux ordres du comte *Grouchy*, se composa de trois régimens de cuirassiers, quatre de dragons, cinq de cavalerie légère, outre deux régimens de chevau-légers bavarois et un régiment de dragons saxons ; présentant un total de soixante escadrons.

Le quatrième corps de réserve de cavalerie, commandé par le général *Latour-Maubourg*, fut composé de quatre régimens de cuirassiers saxons ou westphaliens et de sept régimens de hulans polonais; en tout, quarante-quatre escadrons.

Dans le courant du mois d'avril, ces énormes masses se mirent en mouvement. Les premier, deuxième, troisième, sixième, septième et huitième corps, ainsi que les premier et deuxième de cavalerie, inondèrent les États prussiens, et, après avoir traversé l'Oder, s'avancèrent vers la Vistule. Le quatrième corps et le troisième de cavalerie, partis de Vérone, traversèrent le Tyrol, et se rendirent en Silésie. Les Polonais formant le cinquième corps et le quatrième de cavalerie, se rassemblèrent sur la Vistule. Le dixième corps se réunit entre Dantzick et Kœnigsberg. Le contingent autrichien se forma en Gallicie, dans les environs de Lemberg. La garde de Napoléon partit de Paris, et se dirigea sur Dresde. Le neuvième corps demeura en réserve entre l'Elbe et l'Oder. Le onzième commençait à s'organiser dans les environs de Mayence.

Au commencement de mai, l'armée atteignit les bords de la Vistule. Le premier corps vint à Elbing et à Mariembourg; le deuxième, à Marienwerder; le troisième, à Thorn; le quatrième et le sixième, à Plock; le cinquième se réunit à

Varsovie; le huitième, sur la droite de Varsovie; le septième, à Pulawy, et la garde arriva à Dresde.

Quant aux forces de la Russie, voici comment elles se trouvèrent organisées et réparties au 1er janvier 1812.

En Finlande, le corps du comte *Stengell*, composé de deux régimens de dragons, et des sixième, vingt et unième et vingt-cinquième divisions, présentait un total de trente mille six cent cinquante-trois hommes.

A Pétersbourg, le corps de S. A. impériale le grand-duc *Constantin* était formé de la division de cavalerie de la garde, de la division d'infanterie de la garde, des deux régimens de cuirassiers de la garde, de deux régimens de grenadiers de ligne et d'un régiment d'infanterie de ligne; ce qui offrait un total de vingt-huit mille cinq cent vingt-six hommes.

En Livonie et en Courlande, le corps du comte *Wittgenstein*, composé de la première division de cavalerie, et des cinquième et quatorzième divisions, présentait un total de trente-quatre mille deux cent quatre-vingt-dix hommes.

Dans les gouvernemens de Wilna et de Witepsk, le corps du général *Baggowouth* était composé de la première division de cuirassiers, de la deuxième de cavalerie, et des première, quatrième et septième divisions, à l'exception de

deux régimens de cuirassiers et de deux de grenadiers; ce qui donnait un total de quarante-sept mille cinq cent vingt hommes.

Dans les gouvernemens de Grodno, Minsk et Mohilow, le corps du général *Essen*, formé de la troisième division de cavalerie, et des vingt-troisième, troisième et onzième divisions, à l'exception d'un régiment d'infanterie de cette dernière, présentait un total de quarante et un mille quarante-cinq hommes.

En Wolhynie et Podolie, l'armée du prince *Bagration*, composée de la deuxième division de cuirassiers, des quatrième et cinquième de cavalerie, et des deuxième, septième, douzième, dix-huitième, vingt-quatrième et vingt-sixième divisions, présentait un total de cent quatre mille trois cent vingt-deux hommes.

Sur le Danube, l'armée de Moldavie, du général *Koutousoff*, était composée des sixième et septième divisions de cavalerie, et des huitième, neuvième, dixième, quinzième, seizième et vingt-deuxième divisions, à l'exception de huit bataillons de la neuvième; ce qui formait un total de quatre-vingt-sept mille vingt-six hommes.

En Crimée et dans les environs, le corps du duc *de Richelieu*, composé de la huitième division de cavalerie, de la treizième division et de huit bataillons détachés de la neuvième, pré-

sentait un total de dix-neuf mille cinq cent un hommes.

Au Caucase, le corps du général *Rtitcheff*, composé d'un régiment de dragons et de la dix-neuvième division, présentait un total de neuf mille neuf cent vingt-huit hommes.

En Géorgie, le corps du général marquis *de Paulucci*, composé de deux régimens de dragons et de la vingtième division, présentait un total de vingt-trois mille sept cent quarante-cinq hommes.

A Moscou, la vingt-septième division, nouvellement formée, forte de dix mille six cent quarante et un hommes.

En ajoutant à la somme générale des forces susmentionnées, deux mille quatre cent dix-sept hommes de troupes d'exercice, quatre mille cinquante et un pionniers, quatre mille huit cent cinquante et un d'artillerie de réserve, et enfin soixante-neuf mille cent soixante-six de garnison et d'invalides en activité de service, l'on retrouvera le nombre de cinq cent dix-sept mille six cent quatre-vingt-deux hommes, qui, à cette époque, formait le total des troupes réglées de l'empire de Russie.[1]

Au milieu de tous ces énormes préparatifs, la

[1] Voyez Boutourlin, *Campagne de* 1812, vol. Ier, page 104.

plus grande tranquillité régnait à Pétersbourg, où l'on ne présumait seulement pas le danger aussi imminent d'une guerre prochaine. On n'y regardait la marche des troupes russes vers les frontières que comme une mesure de précaution, et comme une nécessité de présenter les forces de l'empire dans une attitude imposante. Le public ignorait absolument tout ce qui se passait au-delà de la Vistule, parce que toutes les communications avec le duché de Varsovie étaient interrompues; et comme, depuis le départ de l'empereur pour Wilna, aucune nouvelle sinistre et qui présageât la rupture de la paix et de la tranquillité, n'était parvenue à Pétersbourg, qu'aucune déclaration, ni du côté de la France ni du côté de la Russie, n'annonçait le commencement des hostilités, on avait presque la certitude que l'empereur Alexandre, en se rendant à Wilna et se rapprochant des frontières, n'avait en vue que de consolider la paix dont on jouissait, et d'assurer la tranquillité de ses États en aplanissant, par la voie des négociations, tous les prétextes que l'on pouvait chercher pour inquiéter les frontières de son empire [1]. — On fut plus que jamais confirmé dans cette certitude,

[1] Les renseignemens qui parvenaient à Napoléon, sur ce qui se passait en Lithuanie avant qu'il eût traversé le Niemen, n'étaient rien moins qu'exacts, à en juger

lorsque l'on apprit que Napoléon avait envoyé son ambassadeur, le comte *de Narbonne*, de Paris à Wilna, où se trouvait l'empereur Alexandre, avec des propositions que l'on jugeait être amicales et conciliatoires, et l'on était bien loin de supposer que Napoléon avait déjà fait avancer des armées formidables jusqu'à la Vistule; que

par le passage suivant, extrait du manuscrit de 1812, par le baron FAIN, tome Ier, pag. 73 et 74.

« L'empereur Alexandre est arrivé à Wilna le 28 « avril..... Il a fait l'accueil le plus aimable à toute la « noblesse lithuanienne; et c'est surtout pour ses nou- « veaux sujets de Pologne qu'il se montre prodigue de « grâces. Les princes polonais *Suliskoski* et *Lubecki* ont « reçu l'ordre de Sainte-Anne. La même décoration est « accordée au comte *Oginski*; *Stroinoski* doit être « palatin de Volhynie; *Oginski*, palatin de Minsk; « *Karwiski*, palatin de Podolie; et *Vawreski*, palatin « de Wilna. — Un trait de lumière perçant jusqu'à Var- « sovie semble mettre en évidence la vraie couleur des « bannières sous lesquelles les Russes se préparent à faire « encore un pas en Europe. Le bruit court que l'empereur « Alexandre va se déclarer roi de Pologne. — Napoléon « ne peut différer plus long-temps d'envoyer un ambas- « sadeur à Varsovie, etc. »

L'empereur Alexandre n'a pas été plus aimable envers la noblesse de Lithuanie qu'il ne l'avait toujours paru à différentes époques où il s'était trouvé à Wilna. — Peut-être lui a-t-il témoigné plus de confiance; mais son affabilité a toujours été invariable.... Jamais il n'a existé de prince *Suliskoski*, ni en Pologne ni en Lithuanie; le

lui-même, après avoir expédié le comte *de Narbonne*, avait quitté Saint-Cloud pour se rendre à Dresde, où il voulait attendre la réponse que lui rapporterait cet ambassadeur; et que, dès le lendemain après le retour de M. *de Narbonne*, c'est-à-dire le 29 mai, il avait quitté Dresde pour se mettre à la tête de ses armées.

maréchal du gouvernement de Wilna, M. *Sulistrowski*, dont j'ai parlé dans le second volume de mes Mémoires, page 370, fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, et fut le premier Lithuanien élevé au rang de gouverneur civil de Minsk; mais ces gratifications ne coïncident point à l'époque dont il est question. — Le prince *Lubecki*, dont les talens et les qualités personnelles ont été justement appréciés par l'empereur Alexandre, obtint plusieurs décorations très distinguées; mais ce n'est que bien plus tard, lorsqu'il fut nommé membre du gouvernement provisoire du duché de Varsovie. — Quant à moi, je n'ai jamais eu d'autres décorations que celles de Pologne, et il n'a pas été question de me faire palatin de Minsk, non plus que de créer les trois palatins qui sont désignés dans ce passage; car l'empereur n'ignorait point que ce ne sont pas des faveurs particulières et des titres honorifiques qui pouvaient flatter notre ambition et remplir les vœux des Polonais.... Le bruit pouvait courir que l'empereur allait se déclarer roi de Pologne; mais aucune démarche de sa part n'y avait donné lieu; et, jusqu'au moment de son départ de Pétersbourg pour se rendre à Wilna, il n'avait communiqué qu'à moi seul ses intentions bienveillantes pour mes compatriotes.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Je ne pus quitter Saint-Pétersbourg que six semaines après le départ de l'empereur, à cause de l'état de ma santé. Je me mis en route le 6-18 juin.

En arrivant à Rumszyszki, à dix milles [1] et demi de Wilna, à l'entrée de la nuit du 9-21 de juin, je fus très surpris d'apercevoir de grands feux de l'autre côté du Niemen, dans le duché de Varsovie, et de rencontrer, en deçà de cette rivière, plusieurs fortes patrouilles de cosaques. — J'appris par le maître de poste de l'endroit, que, depuis trois jours, on voyait ces feux sur la rive gauche du Niemen, et qu'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à voir l'armée française pénétrer en Lithuanie. Je ne revenais pas de ma surprise.

En descendant de voiture à Wilna, j'écrivis au grand-maréchal comte *Tolstoy*, pour le prier d'informer l'empereur de mon arrivée, et pour demander les ordres de sa majesté. Il me répon-

[1] Un mille de Pologne équivaut à un mille d'Allemagne, ou à peu près à deux lieues de France, ou enfin il est égal à sept werstes de Russie.

dit que si je n'étais pas fatigué de mon voyage, l'empereur me verrait avec plaisir ce soir au bal que ses aides-de-camp donnaient à Zakret [1]; et si je ne pouvais pas m'y rendre, sa majesté m'ordonnait de me présenter chez elle le lendemain dans la matinée, à neuf heures.

Cette annonce de bal me surprit infiniment après tout ce que j'avais vu et entendu à Rumszyszki. — Je me rendis avec empressement à Zakret, et fus tout aussi frappé d'y trouver, au milieu d'une très nombreuse réunion, une gaîté parfaite, que je l'avais été vingt-quatre heures auparavant, en apprenant que l'armée française se trouvait si peu éloignée du séjour de l'empereur.

Sa majesté m'accueillit avec beaucoup de bonté; me témoigna sa satisfaction de me voir arrivé; me parla, à plusieurs reprises, sur différens objets, sans que je pusse apercevoir la moindre altération dans son humeur; et cependant, comme je l'ai su depuis, elle était informée que les Français venaient de passer le Niemen.

Le lendemain, l'empereur me fit dire qu'il ne pouvait me voir à neuf heures du matin; car

[1] C'est une maison de campagne, ancienne propriété des Jésuites, à une demi-mille de Wilna, qui appartenait alors au général *Benningsen*, et que l'empereur a achetée depuis.

il avait à expédier plusieurs courriers ; mais il m'ordonnait de venir dîner chez lui.

Le 23 juin, l'empereur parut conserver son calme ordinaire et son humeur habituelle aussi long-temps que nous fûmes à table ; mais, en quittant le dîner, et après avoir accordé une courte audience au prince Platon *Zouboff*, lorsqu'il me fit appeler dans son cabinet, je le trouvai rêveur et préoccupé. — Il me dit qu'il avait été très content de son séjour à Wilna et de la conduite des habitans de la Lithuanie ; que je ne l'avais pas trompé en l'assurant de leur zèle et de leur attachement pour sa personne ; qu'ils s'étaient tous portés avec empressement à fournir, de bon gré, ce qui était nécessaire pour l'entretien de l'armée ; que, pour les payer de retour, il leur avait donné une preuve de sa confiance, en nommant un comité composé de nationaux pour faire la répartition de ce que les propriétaires devaient livrer, afin de ne pas les exposer à des vexations de la part de ceux qui étaient chargés de percevoir les fournitures de l'armée.

L'empereur me dit avec beaucoup de bonté, qu'il aurait voulu me voir plus tôt à Wilna ; qu'il était fâché des motifs qui m'avaient empêché de le suivre ; qu'il était obligé de renoncer à plusieurs projets ; car il n'avait plus le temps de s'en occuper.... Il trouvait nécessaire d'avoir

quelqu'un qui se chargeât de la rédaction d'une gazette que l'on imprimerait au quartier-général, et qui aurait pour but de détruire l'impression que produisaient dans le pays les fausses nouvelles répandues par les émissaires de Napoléon, ainsi que de tranquilliser les esprits des Lithuaniens. — Il ajouta qu'il lui avait toujours répugné d'employer ces moyens, qu'il regardait comme bien au-dessous de lui; mais qu'il commençait à en apercevoir la nécessité, par le grand parti qu'en savait tirer Napoléon. — L'empereur voulait d'abord proposer au général *Armfeldt* de se charger de la rédaction de cette gazette; mais ensuite il trouva qu'il était plus convenable de confier ce travail à un Polonais. Il m'ordonna donc de faire venir le comte Louis *Plater*, et de lui dire, au nom de l'empereur, que sa majesté désirait l'avoir auprès d'elle au quartier-général, et le chargeait de la rédaction d'une gazette française et polonaise, en se fiant tout autant à son dévoûment et à son zèle pour l'intérêt de la patrie, qu'elle avait de confiance dans ses lumières et ses talens.

Au moment où j'allais quitter l'empereur, il reçut un rapport des avant-postes de l'armée dont il parut affecté; et voyant, au travers de sa croisée, une averse accompagnée de grêle et d'un ouragan des plus impétueux, il lui échappa de dire en se tournant de mon côté : « Mes

« pauvres malheureux soldats qui sont à présent « en marche ! »

C'est alors, pour la première fois, que j'appris que les Français avaient passé le Niemen. — L'empereur, en m'en faisant part, ajouta que la glace était rompue ; qu'il n'avait pas à se reprocher d'avoir provoqué la guerre ; qu'il ferait tout ce que son devoir lui ordonnerait, et qu'il était plein de confiance dans la Providence, qui ne pouvait que bénir une bonne cause.

Je demandai à l'empereur la permission de passer quelque temps dans mes terres en Lithuanie et en Russie-Blanche avant de revenir à Pétersbourg. — « J'espère bien, *dit l'empereur*, « qu'avant de vous rendre à Pétersbourg, vous « viendrez me trouver au quartier-général de « Dryssa. »

Le lendemain matin, à mon réveil, j'appris que l'empereur avait quitté Wilna à trois heures après minuit ; et on pouvait s'en apercevoir par le mouvement général qui régnait dans la ville.

C'était un spectacle dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. — Toutes les dispositions, quant à l'évacuation de la ville par les militaires, furent exécutées dans le meilleur ordre possible ; mais quel tableau mouvant dans toute la ville ! Ici l'on voyait des files de voitures qui se devançaient pour quitter Wilna ; là, des chariots qui encombraient les passages, et qui,

après être sortis des portes de la ville, fuyaient avec précipitation pour prévenir l'arrivée de l'ennemi. On apercevait, dans toutes les places et carrefours, des groupes qui se réunissaient pour discuter sur le parti qu'on prendrait. — On voyait toutes les physionomies animées, soit par le sentiment de la terreur qu'inspirait la retraite de l'armée russe, soit par le plaisir de la voir remplacée par les Polonais, qui formaient l'avant-garde de Napoléon.

La difficulté de se procurer des chevaux alarmait davantage ceux qui voulaient presser leur départ. — On n'en trouvait pas à louer; car presque tous avaient été mis en réquisition pour transporter les bagages de l'armée, et même on ne se gêna point pour dételer les chevaux des équipages des particuliers qui se préparaient à quitter Wilna. — Au milieu de cette confusion, je me rappelle qu'une dame fit conduire ses chevaux dans ses appartemens, au premier étage, pour empêcher qu'ils ne lui fussent enlevés.

On n'est jamais plus frappé des incidens qui arrivent à l'ouverture d'une campagne, et des désagrémens que l'on éprouve quand tout le monde à la fois se presse de quitter une ville abandonnée de ses défenseurs, que lorsque l'on est soi-même dans le cas d'en faire l'expérience. — Je me trouvais dans tous les embarras de cette position; mais enfin mes amis me fournirent des

chevaux, et je quittai Wilna douze heures après l'empereur, en prenant la direction de la grande route de poste de Minsk, qui devait me conduire à ma campagne, éloignée de quatorze milles.

Deux rangs de voitures, et, dans quelques endroits, trois files de différens équipages obstruaient le chemin, et m'empêchaient d'avancer. — A deux relais de la ville, nous entendîmes une canonnade assez forte, qui indiquait qu'on se battait à la distance de quelques lieues de l'endroit où nous nous trouvions, et l'on supposait que c'était du côté de Nowe-Troki.

Tout ce qui se passait autour de moi me paraissait être un rêve; car lorsque je quittais Pétersbourg, dix jours auparavant, on ne se doutait pas, dans la capitale de l'empire, que les hostilités commenceraient de sitôt; et même lorsqu'on y reçut la nouvelle que Napoléon avait envoyé M. *de Narbonne* auprès de l'empereur Alexandre, à Wilna, on commença à se flatter de l'espoir que les affaires s'arrangeraient à l'amiable. — Mes yeux furent dessillés en arrivant à Rumszyszki, et je ne pouvais mettre en doute le voisinage des armées françaises; cependant la gaîté et la tranquillité qui régnaient au bal de Zakret ne me permettaient pas de supposer que nous nous trouvassions à la veille de voir Napoléon aux portes de Wilna.

J'appris, à la vérité, de l'empereur lui-même,

le lendemain de ce bal, que les Français avaient franchi le Niemen, et que la guerre était inévitable; mais comme il régnait un profond mystère sur les dispositions militaires, et que l'on ignorait absolument les projets d'Alexandre et de Napoléon, on n'admettait pas la supposition que la ville de Wilna pût être évacuée par les Russes avant qu'il fût livré une bataille décisive.

C'est lorsque l'empereur fit mention du camp de Dryssa, et lorsque je le vis quitter inopinément la ville de Wilna, que les plus tristes souvenirs se retracèrent à ma mémoire, en me rappelant tout ce que j'avais entendu dire du plan d'opérations militaires qui avait été discuté à Pétersbourg six mois auparavant, et que je craignais de voir réaliser.

Sans avoir la prétention de contredire qui que ce soit, et de réfuter différentes conjectures sur les motifs de l'évacuation de Wilna et de la marche rétrograde des armées russes sans avoir livré de bataille, je me contenterai de citer un fait dont je puis garantir l'authenticité.

A la suite d'un conseil tenu chez l'empereur dans le courant de l'hiver passé, et auquel avaient été appelés plusieurs militaires distingués, pour discuter le plan qu'on devait suivre en cas d'une invasion des Français en Russie, je vis le général *Armfeldt* qui sortait du cabinet de sa majesté, et qui me dit : « Je suis fâché de vous apprendre,

« mon cher, que les Polonais auront beaucoup « à souffrir de la guerre qui nous menace. — « On a proposé à l'empereur que, dans le cas « d'une agression de la part des Français, il fît « retirer ses troupes de la Lithuanie, d'abord « jusqu'à Dryssa, où on ferait un camp retran- « ché, et ensuite, si les forces de Napoléon « étaient supérieures aux nôtres, jusqu'à l'an- « cienne frontière de la Russie. — On veut en- « traîner Napoléon et toute son armée dans l'in- « térieur d'un pays où il ne trouverait pas de « ressources ; on veut l'éloigner de Paris, et lui « rendre ses communications avec la France plus « longues et plus difficiles; on veut surtout ga- « gner du temps jusqu'aux approches de l'hiver.

« Il n'y a pas de doute que l'armée de Napo- « léon, enfoncée dans un pays où le manque de « vivres et la rigueur du climat lui feraient faire « des pertes considérables en hommes et en che- « vaux, succomberait infailliblement, et ne « pourrait pas tenir contre les troupes russes, « qu'on aurait le temps de renforcer et d'orga- « niser, et qui d'ailleurs combattraient avec « beaucoup plus d'acharnement pour défendre « les anciennes frontières de la Russie. »

Armfeldt me nomma l'auteur du projet; il me fit connaître aussi ceux qui l'avaient combattu, et lui-même était de ce nombre; mais il avoua que, tout bien calculé, il le trouvait plus con-

venable que d'autres pour arrêter un torrent qui pouvait fondre avec impétuosité et à l'improviste, sans qu'on pût lui opposer de digue, sur une ligne aussi étendue qu'était celle des frontières de la Russie, depuis la Courlande jusqu'à la Gallicie. — Il ajouta que ces frontières ne manqueraient pas, pour cela, d'être garnies de troupes russes; que la retraite ne se ferait que graduellement, en opposant de la résistance partout où l'on pourrait en faire; mais qu'à mesure que les armées ennemies avanceraient, on rapprocherait et concentrerait les troupes russes, pour ne s'exposer à une bataille décisive que sur les frontières de l'ancienne Russie, où tout devait concourir à assurer des succès.

Armfeldt finit par me dire que ce projet, que l'empereur avait *paru* agréer, n'était pas nouveau.... Il avait été présenté, bien des années auparavant, par un Anglais, qui, consulté sur les moyens de défendre un pays de plaines, et n'ayant point de forteresses, comme l'était la Pologne, avait décidé que le plus sûr était celui de l'évacuer à quarante ou cinquante lieues de la frontière, en enlevant et détruisant toutes les ressources que ce pays pouvait fournir à l'ennemi, et en ne laissant, pour ainsi dire, qu'un désert et des monceaux de cendre entre l'armée ennemie et celle qu'on avait à lui opposer. — « Heureusement, *dit Armfeldt*, l'empereur

« Alexandre est trop humain pour souffrir qu'on « en vienne à ces extrémités; mais, mon cher, « préparez-vous à voir vos possessions ruinées, « et la Lithuanie dans un état pitoyable. — Cette « guerre ne peut se faire sans de très grands sacri- « fices, et vous savez que souvent il faut reculer « pour mieux sauter. »

Tout ce que j'avais entendu dire au général *Armfeldt* se retraça tristement à ma mémoire lorsque je vis ce premier mouvement rétrograde de l'armée russe. — Il nous était parvenu, à Wilna, une copie de l'ordre du jour de Napoléon à son passage par le Niemen, dans lequel il annonçait à ses troupes qu'elles entraient dans le pays ennemi. — Il ne venait donc point en Lithuanie comme libérateur et ami, et avec le dessein de la réunir au duché de Varsovie pour en faire une Pologne! — Cette déclaration était effrayante pour les Lithuaniens. [1]

[1] Des deux côtés les armées étaient en présence, attendant avec impatience le signal pour commencer les hostilités. L'on ne doutait plus de la guerre; cependant aucune déclaration publique ne l'avait encore annoncée. — Enfin Napoléon fit paraître, le 10 juin 1812, à son quartier-général de Wilkowiszki, la proclamation suivante :

« Soldats, la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsit : à Tilsit la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui

Les premiers excès commis immédiatement après le passage du Niemen dans les propriétés de plusieurs individus qui étaient dévoués à Napoléon parce qu'ils croyaient voir en lui le régénérateur de leur patrie, prouvèrent que l'on avait pris cet ordre du jour à la lettre, et qu'on croyait entrer dans un pays ennemi où tout était permis.

Sans doute, ces excès n'étaient point autorisés par les chefs de l'armée; et, sans doute aussi, les troupes disciplinées et habituées à la subordination n'y ont point pris part; mais le mal n'en était pas moins réel pour cela, et des villages brûlés, des maisons de propriétaires pillées, et

ses sermens; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa disposition. La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre: le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant; passons le Niemen; portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armées françaises comme la première; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.... » (Voyez BOUTOURLIN, *Histoire de la Campagne de* 1812, vol. Ier, pag. 158, 159.)

beaucoup d'habitans maltraités, furent le signal des hostilités dont on avait tout à redouter, et portèrent l'épouvante au milieu de ceux qui habitaient près de la frontière, et qui abandonnèrent avec précipitation leurs maisons, en cachant soigneusement, ou emportant avec eux, le peu qu'ils pouvaient soustraire au pillage de l'ennemi. — Cette désertion, qui donna tant d'humeur à Napoléon, et qui causa tant de surprise aux Français, s'explique pourtant très naturellement par le début de cette campagne mémorable, après le passage du Niemen.

Je reviendrai sur ce chapitre lorsqu'il sera question de faire connaître les motifs pour lesquels les Lithuaniens n'ont pas accueilli Napoléon avec cet enthousiasme qu'il avait trouvé parmi les Polonais habitans du duché de Varsovie. [1]

Je reprends la continuation de mon voyage. — Elle n'est pas indifférente pour faire connaître la

[1] J'ai placé à la fin de ce Livre les observations d'un habitant de Lithuanie, qui, fatigué des reproches continuels que lui faisait à Wilna, en 1812, un diplomate français, sur l'attachement que ses compatriotes portaient à l'empereur Alexandre et sur la tiédeur avec laquelle ils se prêtaient à seconder les intentions de Napoléon, prit la résolution de lui présenter cet écrit impartial, qui donne des notions vraies et exactes sur la Lithuanie et les Lithuaniens. — Voyez entre les Annexes, n° 1.

marche rapide des armées françaises, et l'état des provinces qu'elles traversèrent.

En arrivant à ma campagne de Zalésié, à quatorze milles de Wilna, le 14-26 juin, je croyais pouvoir m'y arrêter au moins quelques jours; mais, dès le lendemain, j'appris qu'un détachement de hussards français avait pénétré jusqu'à Oszmiana, à mi-chemin de Wilna; et au moment où je montais en voiture, dans la matinée du 27 juin, on m'informa que les houlans avaient pénétré jusqu'à Smorgonie, à dix werstes de là.

En arrivant à Molodeczno, autre propriété que j'avais à dix-huit milles de Wilna, je croyais être parvenu à un endroit sûr et tranquille, et je voulais y prolonger mon séjour; car je supposais que les armées russes arrêteraient au moins, à cette distance, les progrès de l'ennemi; mais le 30, dans la matinée, je fus obligé de m'en éloigner avec précipitation, après avoir eu connaissance qu'on avait envoyé un détachement de cavalerie à Wileyka sur la Wilia, à vingt werstes de Molodeczno, afin de s'emparer des magasins très considérables qu'on y avait préparés pour les armées russes. [1]

[1] Molodeczno a mérité d'être nommée dans toutes les descriptions de la campagne de 1812, et a acquis quelque célébrité par le séjour qu'y fit Napoléon à l'époque de la retraite de ses armées. — Il s'arrêta pendant dix-huit heures dans le château, tandis que les troupes qui l'accompagnaient, épuisées de fatigue, de faim et de froid,

Je m'arrêtai environ vingt-quatre heures à Miassota, à un relais de Molodeczno, pour me

se logeaient dans la ville et les environs, en cherchant à se pourvoir de vivres, et en brûlant les maisons de bois pour se chauffer. — Napoléon reçut à Molodeczno des dépêches arrivées de Paris, et de différens autres endroits, par des courriers qui arrivèrent presque tous dans le même temps. Il brûla, dans la cheminée de sa chambre, beaucoup de papiers, et cette opération dura pendant quelques heures. Il y apprit qu'une partie de ses propres équipages avait été enlevée par les cosaques, sur la grande route, à quinze werstes de Molodeczno. — C'est de cet endroit que date le vingt-neuvième Bulletin, dans lequel Napoléon a fait connaître, pour la première fois, les résultats de son expédition et les désastres qui l'ont accompagnée. — Les cosaques qui formaient l'avant-garde de *Tschitschagoff,* et qui étaient au nombre de plus de deux mille, ne se trouvaient qu'à un quart de lieue du château de Molodeczno, dont ils étaient séparés par une rivière et un étang très étendu entouré de marais. Ils cherchèrent à se frayer un passage en se jetant à corps perdu, avec leurs chevaux, au milieu de ces marais, qui, n'étant point encore pris par la gelée, en firent périr un très grand nombre. Vingt-quatre heures plus tard, ces marais furent en état de donner un libre passage non seulement aux cosaques, mais aussi à l'artillerie, par un froid de dix-huit à vingt degrés; mais Napoléon était déjà loin sur la route de Wilna. Des canons russes, que l'on avait placés à très peu de distance de l'habitation de Napoléon, au-delà des marais, ne purent faire parvenir les boulets jusqu'au château, qui était abrité par de très hautes charmilles du jardin attenant.

procurer des renseignemens plus positifs sur les mouvemens des armées.

Je vis passer par là, de nuit, l'aide-de-camp de l'empereur *Benckendorff*, qui était expédié en courrier. Je le priai de représenter à sa majesté que dans les endroits où il y avait de grands magasins de vivres que l'on abandonnait, sans défense, à l'ennemi, ou que l'on brûlait si l'on en avait le temps, il me paraissait bien plus convenable de les livrer aux propriétaires et aux paysans, qui se trouvaient dans un état digne de pitié, après la mauvaise récolte de l'année précédente et tous les sacrifices qu'ils avaient été obligés de faire pour fournir des vivres et remplir ces mêmes magasins.

Je n'arrivai à Minsk que le 4 juillet. Le même jour, le gouverneur civil *Dobrzynski* en fit partir sa femme, avec tous ses équipages, et un grand nombre d'habitans quittèrent cette ville avec précipitation, ce qui me fit supposer qu'on s'y attendait à quelque coup de main de la part de l'ennemi; mais je ne pouvais croire qu'un corps considérable de troupes françaises eût pu s'avancer jusque là sans trouver d'opposition.

Comme depuis Wilna j'avais toujours suivi le chemin de poste, je n'ignorais pas, à la vérité, que plusieurs détachemens français s'étaient portés sur plusieurs points; mais les mouvemens des deux grandes armées m'étaient absolument in-

connus. — Je fus bien surpris en apprenant que, le 4 juillet, le maréchal *Davoust* était arrivé à Wiszniew, et que, le 6, le général *Bagration* se trouvait à Swir, se dirigeant du côté de Minsk; — qu'ayant appris que les Français s'approchaient de cette ville, en passant par Rakow, il avait pris une autre direction.

Voilà les seules nouvelles qu'on avait reçues à Minsk; mais elles suffisaient pour nous faire connaître que ces contrées allaient devenir le théâtre de la guerre, tandis que toute notre attention se portait seulement du côté de Wilna, dont nous ignorions encore le sort.

Comme il ne nous était parvenu aucun détail sur les opérations militaires depuis le passage du Niemen, notre étonnement fut extrême en apprenant que le maréchal *Davoust* se trouvait séparé de la grande armée française, et *Bagration* du reste de l'armée russe, et que ces deux chefs étaient près d'en venir aux mains aux portes de Minsk.

Cela aurait donné lieu à beaucoup de conjectures, si on avait eu le temps d'en faire; mais le 7 juillet, à la pointe du jour, lorsque je quittai Minsk pour me rapprocher de la Russie-Blanche, j'appris que *Platoff* avait eu une affaire avec un corps de troupes françaises, dans les environs de Mir; et une canonnade assez forte, que nous entendîmes du côté de Wolozyn, annonça que les

Français approchaient de Minsk, où le maréchal *Davoust* fit son entrée le 8 de juillet.

Quoique je ne pusse plus douter de la rapidité avec laquelle l'ennemi s'avançait en Lithuanie, je supposais toutefois que ses forces principales se dirigeaient du côté de Dryssa, où toutes les armées russes devaient se concentrer, et je ne m'attendais pas que le maréchal *Davoust* pénétrât en Russie-Blanche avant qu'il y ait eu quelque affaire décisive du côté de la Dzwina.

Je ne pouvais faire aucun calcul raisonnable, me trouvant à la distance de plus de cent quatre-vingts werstes de la ligne des opérations militaires des deux grandes armées, et traversant un pays peu habité, et où on ne pouvait pas se procurer de renseignemens; car aucun courrier russe ne paraissait sur la route qui conduit à Saint-Pétersbourg par Witepsk.

Ce n'est que le 8 juillet, à la pointe du jour, que j'arrivai à Borissow, bourg éloigné de Minsk d'environ quatre-vingts werstes. — Là, tout semblait être dans une sécurité parfaite; et plusieurs centaines de paysans que l'on employait à creuser des fossés et à travailler à des retranchemens, sous l'inspection d'un officier du génie, continuaient paisiblement leurs occupations, sans se douter que la guerre fût commencée, et que ce jour-là même la ville de Minsk se trouvait occupée par les Français.

Le maréchal de la noblesse, *Zenowicz*, et plusieurs employés du gouvernement, qui vinrent me trouver à la maison de poste, ne partageaient pas cette sécurité; car, d'après des bruits qui s'étaient répandus dans les environs, on avait lieu de croire que les Français se trouvaient déjà à Ziembin, à trois milles de Borissow. — Je ne fis que changer de chevaux, et je suivis la route de Witepsk par Orsza.

Dans tout le cours de mon voyage depuis Wilna, je m'étais moins livré à des conjectures sur les résultats incertains de cette campagne, qu'aux tristes réflexions sur l'état de la Lithuanie, qui devenait le théâtre de la guerre, et sur la malheureuse position de ses habitans, qui, après avoir livré tout ce qu'on leur avait demandé pour les besoins de l'armée russe, devaient encore loger et nourrir l'armée ennemie, et fournir des chariots et des chevaux pour le transport des bagages et des vivres. Mais ce qui était le plus pénible pour eux, c'était de voir arracher aux travaux de la campagne toute la population des villages, au moment même de la récolte, que l'on attendait bien impatiemment, après une année de disette, et qui, tout abondante qu'elle fût, devenait inutile pour le pays, faute de bras pour la ramasser.

Rien ne pouvait égaler ma surprise, lorsque je rencontrais, de distance en distance, des cen-

taines de chariots remplis d'eau-de-vie, des milliers de bœufs, un nombre prodigieux de paysans que l'on conduisait comme recrues pour l'armée russe, et qui, au lieu de parvenir à leur destination, allaient être interceptés par l'ennemi.

Je ne consultais que le sentiment d'humanité et de la pitié que m'inspirait la misère générale du peuple de Lithuanie, lorsque j'expédiais un courrier d'Orsza à l'empereur Alexandre, en l'informant de tout ce que j'avais vu, et en le suppliant de faire donner ses ordres afin que ces transports d'eau-de-vie et de bœufs pussent être distribués entre les habitans, et surtout entre les paysans, qui se trouvaient dans la plus grande détresse, plutôt que de les faire passer jusqu'au camp ennemi. En même temps je proposais de faire renvoyer les nombreuses recrues, dont la plupart venaient de la Russie-Blanche, et même du fond de la Russie, afin qu'ils pussent rejoindre leurs habitations, ou au moins de les faire passer dans un endroit plus rapproché de l'ancienne frontière. — Je pris la liberté de faire observer à sa majesté, que, s'il s'était trouvé sur la route de Minsk à Witepsk un officier supérieur chargé de donner une direction à ces différens transports, on aurait pu, malgré la marche rapide de l'ennemi, prévenir tout ce qui arrivait, et éviter des pertes considérables pour le gouvernement et les habitans.

Le courrier que j'avais expédié avec cette lettre, le 10 juillet, trouva l'empereur dans le camp retranché de Dryssa. — Sa majesté allait monter à cheval, lorsqu'on lui remit ma lettre. — Après l'avoir lue, elle interrogea le courrier, pour s'informer si j'avais suivi la route de Witepsk, et lui ordonna d'attendre la réponse. — Le 15 juillet je la reçus par une lettre que le grand-maréchal comte *Tolstoy* m'adressait au nom de l'empereur, et qui était conçue en ces termes :

« Monsieur le comte, — Sa Majesté l'empereur « étant très occupée depuis le matin jusqu'à la « nuit, n'a pas un moment libre pour écrire à « votre excellence. — Elle m'a chargé de vous « remercier en son nom pour les renseignemens « importans que vous lui avez donnés, et en con- « séquence de vos justes observations, elle a fait « expédier incessamment un de ses aides-de-camp « à Orsza, pour donner une direction à tous les « transports qui pourraient être expédiés pour « notre armée.

« Sa Majesté désire que vous vous arrêtiez à « Witepsk jusqu'à nouvel ordre. — Dès que ses « occupations lui laisseront un peu plus de loi- « sir, Sa Majesté vous engagera à vous rendre « auprès d'elle au quartier-général.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Du camp de Dryssa, ce 1-13 juillet 1812. »

Les quatorze jours que j'ai passés à Witepsk ne me rappellent qu'un triste souvenir de l'ennui, des inquiétudes et des désagrémens que j'y ai éprouvés, et surtout pendant la première semaine du séjour que j'y fis. — Je trouvai la ville presque déserte. Une cinquantaine de soldats formaient toute la garnison. — Aucune nouvelle directe de l'armée ne nous parvenait, et par la même raison de fausses nouvelles, des bruits alarmans, et des conjectures qu'on se forgeait, d'après ce que l'on craignait ou désirait, occupaient le public de la ville, dont la majeure partie était composée de Juifs.

Vers l'approche du terme qui devait éclaircir tous nos doutes, je vis arriver à Witepsk les généraux *Benningsen*, *Armfeldt* et *Korsakoff*, ainsi que les sénateurs *Lanskoy* et *Novossiltzoff*.—Cette réunion de militaires distingués et d'hommes d'État marquans, qui, à toute autre époque, nous aurait procuré une société des plus agréables, ne nous fournit pour toute ressource que l'occasion de nous communiquer mutuellement nos craintes et nos espérances.

J'appris enfin avec certitude que, le 14 juillet, l'armée russe avait évacué le camp de Dryssa et traversé la Dzwina; que, le 6–18, le quartier-général avait été transporté à Polock, et l'armée placée près de cette ville, sur la route de Witepsk; qu'en date de ce même jour 6–18 juillet,

l'empereur Alexandre avait adressé, de son camp près Polock, deux proclamations à la ville de Moscou, et qu'enfin il avait quitté son armée pour se rendre en personne dans cette ville, où il arriva le 11-23 juillet.

Nous fûmes également informés, par un aide-de-camp du général *Barklay*, que, le 19 juillet, le premier corps de cavalerie était parti de Polock pour se diriger sur Witepsk, et que, le lendemain, toute l'armée s'était mise en marche pour suivre la même direction.

Enfin, le 11-23 juillet, nous vîmes arriver cette armée à Witepsk, où le général *Barklay* se proposait d'établir son quartier.

C'est alors que les habitans de cette ville, qui avaient été dans des alarmes continuelles, recouvrèrent leur tranquillité, et se livrèrent aux mouvemens d'une joie inexprimable. — Ce sentiment fut sincèrement partagé par tous ceux qui ignoraient ce qui s'était passé depuis le passage du Niemen, et qui regardaient la réunion des troupes russes à Witepsk comme la suite d'un plan combiné pour attaquer l'ennemi avec succès.

Nous vîmes l'armée traverser le pont pendant presque toute une journée. — Elle semblait être d'environ cent mille hommes, animés du meilleur esprit. — Un concours très nombreux de spectateurs, que son arrivée avait attirés de tous côtés,

la vit défiler par les rues de Witepsk avec autant d'admiration que de plaisir et d'enthousiasme.— Elle ne pouvait manquer d'inspirer de la confiance ; car les soldats faisaient retentir les airs de chants d'allégresse, en témoignage de la joie qu'ils éprouvaient de ne plus rétrograder sans combattre, mais de marcher en avant à la rencontre de l'ennemi, dont ils avaient la certitude de triompher.

Cependant cet ennemi ne se fit pas attendre.— Depuis que le camp de Dryssa avait été évacué, les Français avaient continué leurs mouvemens, en observant ceux de l'armée russe.

« Le 12-24 juillet, le vice-roi *Eugène* arriva « avec tout son corps à Bieszenkowicze, à qua- « rante werstes environ de Witepsk, et y trouva « déjà le général *Nansouty*. Il fit sur-le-champ « jeter un pont sur la Dzwina ; mais la brigade « de cavalerie légère bavaroise, sans attendre « que le pont fût achevé, passa la Dzwina à gué « pour faire une reconnaissance, d'après laquelle « Napoléon, qui, peu de temps après, se rendit « en personne à la rive droite, fit pousser ses « avant-postes jusqu'à huit werstes au-delà de « Bieszenkowicze, et s'étant convaincu qu'il « n'avait pu dépasser la gauche de l'armée russe, « dont le gros avait déjà filé sur Witepsk, résolut « de continuer sa marche par la rive gauche de « la Dzwina. — Dès le même soir, *Nansouty* fut

« poussé jusqu'à Budzilowo avec ses deux divi-
« sions et un régiment d'infanterie légère. —
« La garde et les corps de *Ney* et du vice-roi
« furent placés en avant de Bieszenkowicze, où
« Napoléon prit son quartier. »[1]

Je ne fais mention de ces mouvemens que pour faire connaître la position que Napoléon occupait lorsque *Barklay* se trouvait avec la grande armée russe à Witepsk. — Nous les ignorions encore tous à cette époque, et je ne fus pas peu surpris lorsque, le 13-25 juillet, j'entendis une canonnade qui excita d'autant plus ma curiosité que nous supposions l'armée française être encore très éloignée. — Je me rendis avec quelques amis à deux werstes environ de Witepsk, et mon étonnement augmenta lorsque je vis conduire du côté de la ville une centaine de prisonniers hollandais et français, et que je m'aperçus que la canonnade, au lieu de diminuer, devenait plus forte, en paraissant toutefois s'éloigner. On ne pouvait douter que le combat ne fût sérieux; mais il paraissait aussi que les avant-postes français qui s'étaient avancés à peu de distance de Witepsk, avaient été repoussés et obligés de se replier vers des forces plus considérables.

[1] Voyez Boutourlin, *Campagne de* 1812, tome Ier, page 214.

Le général *Ouwaroff*, que je rencontrai, ainsi que plusieurs officiers qui revenaient en ville, m'assurèrent que ce n'était qu'une simple affaire d'avant-postes. — Je revins aussi à Witepsk, en formant beaucoup de conjectures, et en réfléchissant sur cette proximité de l'ennemi, qui me paraissait inconcevable.

Cependant, dans le courant de la journée du 25 jusque bien avant dans la nuit, nous vîmes un grand nombre de chariots qui conduisaient des militaires blessés, tant russes que de l'armée ennemie, et on amena aussi beaucoup de prisonniers ; ce qui annonçait que l'affaire avait été plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord ; mais nous ne pûmes rien apprendre, sinon qu'on s'était battu avec beaucoup d'acharnement de part et d'autre ; qu'on avait perdu beaucoup de monde des deux côtés ; qu'un général russe avait été tué, et beaucoup d'officiers blessés, et enfin que le général comte *Ostermann-Tolstoy*, qui commandait les Russes, s'était fait beaucoup d'honneur par son intrépidité et sa présence d'esprit.

Le lendemain matin, j'allai trouver le général *Barklay* pour m'informer s'il comptait prolonger son séjour à Witepsk, et je lui montrai la lettre du grand-maréchal comte *Tolstoy*, qui m'enjoignait, au nom de l'empereur, de m'arrêter dans cette ville jusqu'à nouvel ordre. — *Barklay* me

dit franchement qu'il ne savait pas ce qu'il serait obligé de faire; car cela tenait aux mouvemens ultérieurs de l'ennemi; et il ajouta que son indécision et l'incertitude sur le parti qu'il devait prendre tenaient principalement à ce qu'il ignorait la marche que suivait le prince *Bagration*, et l'endroit où il se trouvait présentement avec son armée. — Il me conseilla d'aller à Pétersbourg, où il présumait que je trouverais probablement l'empereur à son retour de Moscou.

CHAPITRE II.

Je me déterminai à quitter Witepsk, avec d'autant plus d'empressement que, dès la journée précédente, tous les habitans des environs, que l'arrivée de *Barklay* avait rassurés et attirés dans cette ville, en étaient partis avec précipitation, et que l'émigration des principaux habitans était devenue presque générale.

Je me rendis d'abord à Suraz, où je me proposai d'attendre des nouvelles du quartier-général. — Je trouvai la route, depuis Witepsk jusqu'à Suraz, sur une étendue de pays d'environ vingt werstes, plus encombrée d'équipages de toute espèce que ne l'avait été celle des environs

de Wilna. — Presque partout, trois files de voitures se pressaient et se suivaient, sans compter les piétons et les gens à cheval.

Le reste de la journée du 14-26 se passa sans que nous eussions aucun renseignement sur les mouvemens des deux armées. — Le 27, à deux heures après midi, un officier de l'état-major, arrivé en courrier du quartier-général, nous informa que le général *Barklay* s'était porté en avant, avec la résolution de livrer une bataille; que ses troupes avaient pris, à cet effet, leur position dans la nuit du 26 au 27; mais qu'un aide-de-camp du prince *Bagration* étant venu apporter les premiers renseignemens sur la marche de l'armée de ce général, *Barklay* avait changé de projet, et qu'en conséquence, pour opérer la jonction des deux armées, il avait résolu de se replier sur Porzecze.

Je quittai quelques heures après Suraz pour suivre la route de Pétersbourg. — Je traversai, vers le soir, la Dzwina dans une barque, et je voyageais de nuit à cause des chaleurs excessives, sans supposer que je pusse courir quelque danger au-delà du fleuve. Je vis, à la vérité, à quelque distance de Suraz, des flammes qui, au milieu des ténèbres de la nuit, annonçaient un incendie effrayant, que j'appris depuis provenir des magasins de sel auxquels on avait mis le feu; mais je ne présumais pas qu'il y eût des Français sur

la rive droite de la Dzwina, parce que toutes leurs forces paraissaient s'être portées sur la rive gauche.

Dans la matinée du 28, à peine avais-je eu le temps de déjeuner à Uswiaty, à quelques lieues au-delà de Suraz, lorsque je vis arriver le gouverneur civil de Witepsk, qui, après avoir changé de chevaux, poursuivit sa route avec précipitation en me conseillant d'en faire autant. — Je suivis son avis sans le questionner; mais j'appris ce jour-là même qu'un détachement français s'était avancé jusqu'à Uswiaty, et qu'il était arrivé à la maison de poste deux heures après que j'en fus parti.

J'arrivai à Pétersbourg le même jour que l'empereur y revint, en rentrant par la porte de Moscou.

La capitale de l'empire présentait à cette époque un aspect bien différent de celui qu'elle avait à mon départ, et pourtant il ne s'était écoulé que six semaines depuis que je l'avais quittée. La différence la plus marquante que j'observai, c'est que l'on n'y apercevait plus de partisans français; et, tout au contraire, la haine pour tous ceux qui étaient de cette nation, et le mépris pour ceux que l'on supposait avoir tenu à Napoléon, s'augmentaient dans le public de Pétersbourg en raison des succès des armées ennemies. — On les exagérait infiniment, parce qu'on n'admettait pas la possibilité que la grande armée russe eût pu se

retirer au-delà de Witepsk, et que les Français eussent franchi la Dzwina et le Dniéper sans qu'on eût livré de combat décisif, qu'on présumait avoir eu lieu au désavantage des Russes.

Les proclamations de l'empereur Alexandre adressées aux habitans de la ville de Moscou, le voyage qu'il venait de faire dans cette ancienne capitale, les discours qu'il y prononça en faisant connaître les dangers auxquels la patrie était exposée, et son retour inattendu à Pétersbourg, augmentaient les inquiétudes et les alarmes.

Ceux qui connaissaient les ressources immenses de la Russie et le dévoûment de ses habitans, capables de tous les sacrifices pour leur religion, leur souverain et leur pays, ne doutaient point que Napoléon n'échouât à la fin dans ses projets; mais le plus grand nombre se livrait à la terreur, et supposait que rien ne pouvait empêcher les Français de s'avancer jusqu'aux portes de Pétersbourg.

Ces craintes augmentèrent lorsqu'on apprit consécutivement et avec des détails les nouvelles de l'entrée des Français à Witepsk, de l'affaire de Krasnoé, de la retraite des armées russes commandées par le général *Barklay* jusqu'à Smolensk, des combats livrés aux portes de cette ville, de la désunion entre les chefs de l'armée, et enfin de l'incendie et de l'occupation de Smolensk par les Français le 8-20 du mois d'août.

La plupart des seigneurs de Pétersbourg faisaient mettre en lieu de sûreté les objets les plus précieux qu'ils avaient dans leurs palais. — On fit quitter la capitale à tous les Français et autres étrangers suspects, et on les renvoya hors de la frontière ; le théâtre français fut supprimé, et l'effervescence du peuple contre tout ce qui était français fut portée au point qu'on aurait insulté dans les rues ceux qui parlaient cette langue, ou que l'on soupçonnait d'avoir été partisans de Napoléon, si la prévoyance de la police n'y avait mis ordre.

Au milieu de cette consternation et de cette agitation des esprits, ceux qui réfléchissaient avec sang-froid ne partageaient pas les alarmes du public. — Au lieu de désespérer du sort de la Russie, ils trouvaient des motifs de consolation dans la rapidité même des événemens, et dans la témérité de Napoléon, qui s'aventurait au-delà des anciennes limites de l'empire. — On regardait comme une faute grave et une inconséquence de sa part, de faire des marches forcées qui devaient nécessairement lui faire sacrifier beaucoup d'hommes et de chevaux, et de s'éloigner toujours davantage des frontières de la France, du centre de ses opérations, des moyens de se fournir des subsistances, et de réparer les pertes qu'éprouverait son armée.

C'est surtout après la résolution prise par le

général *Barklay* de se replier du côté de Moscou, et après la nouvelle que Napoléon avait quitté Smolensk, et qu'avec son armée il suivait la même direction, que la crainte des habitans de Pétersbourg, de voir les Français s'avancer jusqu'aux portes de leur capitale, commença à disparaître.

Tous ceux qui jugeaient avec sang-froid et réflexion étaient persuadés, 1°. que Napoléon ne pouvait pas partager son armée et marcher en même temps vers les deux capitales de l'empire; 2°. que la ville de Pétersbourg ne saurait être exposée à aucun danger, parce que le général *Wittgenstein* gardait les bords de la Dzwina, et que d'ailleurs la grande distance de Pétersbourg et les difficultés que les routes, les marais, et le pays sablonneux présentaient à Napoléon, sans compter la résistance des troupes qu'on pourrait lui opposer de ce côté-là, l'empêcheraient de songer à une expédition aussi imprudente que périlleuse; 3°. que plus Napoléon pénétrerait dans l'intérieur de l'ancienne Russie, moins il trouverait de ressources; tandis que l'armée russe pourrait s'augmenter tous les jours par de nouveaux renforts, et se trouverait appuyée par toute la population du pays, qui détestait les Français bien plus qu'elle ne les redoutait; 4°. on avait enfin la conviction, et tout au moins on se flattait que les armées russes ne laisseraient pas pénétrer Napoléon jusqu'à Moscou; que si elles ne

livraient point de combat décisif qui forçât Napoléon à la retraite, elles le tiendraient à coup sûr en échec jusqu'à ce que l'approche de la mauvaise saison et l'impossibilité de garder une position aussi précaire, et dans l'éloignement de toutes les relations politiques, administratives et militaires, le contraignissent de s'éloigner des frontières de l'empire.

On ne se trompa point dans ces calculs, excepté dans l'espoir d'empêcher Napoléon de pénétrer jusqu'à Moscou, comme on va le voir.

Tous ceux qui approchaient l'empereur Alexandre dans ces momens critiques, admiraient son calme, son activité, sa fermeté, sa confiance dans la Providence et dans l'attachement de ses sujets, ainsi que sa résolution inébranlable de n'accepter aucune proposition de paix avant que l'ennemi eût quitté les frontières de ses États, malgré les représentations dont il était assailli de mettre un terme à la guerre et d'entrer en négociations avec Napoléon.

Cependant, tandis que les armées de presque toutes les puissances continentales s'avançaient en Russie, l'Angleterre concluait un traité d'alliance avec la Suède. — Édouard *Thornton* fut envoyé en Suède, et établit sa résidence dans le voisinage d'Oerebro, où la diète s'assembla le 13 avril. — Le traité fut signé le 12 juillet 1812,

par sir Édouard *Thornton,* au nom de la Grande-Bretagne, et les barons Laurent *d'Engström* et Gustave *de Wetterstedt*, au nom de la Suède. Il ne renferme que quatre articles dont le troisième dit : « Si, en haine du présent traité de paix et « du rétablissement de la bonne intelligence en-« tre les deux pays, quelque puissance que ce soit « faisait la guerre à la Suède, sa majesté le roi « des royaumes unis de la Grande-Bretagne et de « l'Irlande s'engage, de concert avec sa majesté « le roi de Suède, de prendre les mesures néces-« saires pour la sûreté et l'indépendance de ses « États. »[1]

Dans le même temps où la réconciliation eut lieu entre la Suède et la Grande-Bretagne, et dans la même ville d'Oerebro, la paix fut aussi signée entre l'Angleterre et la Russie. Le général Pierre *de Suchetelen* et le baron *de Nicolaï* signèrent le traité pour la Russie; Édouard *Thornton* pour l'Angleterre. On convint, par l'art. II, « que les « rapports d'amitié, de commerce, entre les deux « empires seront rétablis sur une base telle qu'ils « doivent avoir lieu entre les nations qui se favo-« risent davantage »; et dans l'art. III, « que si, en « haine du rétablissement en bonne intelligence « entre les deux gouvernemens, une puissance « quelconque faisait la guerre à l'une ou à l'autre

[1] Voyez MARTENS, *Recueil*, vol. XII, page 431.

« partie contractante, les deux monarques pro-
« mettent de s'assister réciproquement. »[1]

Peu de jours après, et avant l'échange des ratifications de ce traité, un ordre suprême de l'empereur, en date du 4-16 août, ouvrit les portes de l'empire au commerce anglais.

Dans le courant du mois de juillet, on négocia aussi avec l'Espagne un autre traité, qui fut signé à Wiélikie-Louki, petite ville du gouvernement de Pskow, le 8-20 juillet.—C'était un traité d'alliance avec le conseil suprême du gouvernement agissant au nom de Ferdinand VII, roi d'Espagne, et siégeant à Cadix. Le négociateur espagnol était don Francisco *de Zea-Bermudez;* le chancelier *Romanzoff* signa pour la Russie. — Les deux parties se réservèrent, par l'art. II, de convenir sans délai de l'exécution de l'alliance, et de se concerter sur tout ce qui était relatif à leur intérêt commun, et à leur résolution de faire une guerre vigoureuse à leur ennemi commun l'empereur des Français. — L'empereur de Russie reconnaît, par l'art. III, les cortès généraux et extraordinaires réunis à Cadix, ainsi que la constitution qu'ils ont établie.[2]

Aussitôt que la diète d'Oerebro eut terminé ses travaux, le prince royal de Suède se rendit à

[1] Voyez SCHOËLL, vol. X, page 152.

[2] *Ibid.*, page 154.

Abo en Finlande, où l'empereur Alexandre fit aussi un voyage de Pétersbourg, pour conférer avec lui des intérêts respectifs des deux États. Le prince royal y arriva le 27 août 1812, et fut reçu de la manière la plus flatteuse et la plus distinguée.

On a ignoré à Pétersbourg les détails de cette entrevue et des arrangemens qui en furent la suite; mais l'on apprit seulement que la plus grande partie de l'armée russe qui se trouvait en Finlande, fut immédiatement après transportée en Livonie, pour renforcer le corps de Riga du général *Essen*, et celui de *Wittgenstein*; et toutes les nouvelles que l'on reçut consécutivement sur les traités conclus avec l'Angleterre et l'Espagne, et sur la bonne intelligence entre la Suède et la Russie, consolèrent en partie le public du début de la campagne de 1812.

Le général *Koutousoff* était revenu à Pétersbourg, après la conclusion de la paix avec la Turquie. — Un *Te Deum*, qui fut chanté dans la chapelle de la cour, en présence de l'empereur, de sa famille, ainsi que de tous les grands de l'empire, fut un témoignage de l'allégresse publique à l'occasion de cette paix; mais celui qui l'avait conclue, malgré son âge avancé, ses services et ses blessures, n'était pas fêté par les alentours d'Alexandre, parce qu'on le croyait disgracié, pour avoir fait traîner les négociations avec les

Turcs, et que, d'après l'usage généralement reçu, les courtisans évitent, ou au moins ne se pressent pas, de chercher ceux qui ne paraissent pas jouir des faveurs du souverain.

J'avais particulièrement connu le général *Koutousoff*, pendant mon premier voyage à Pétersbourg, en 1793, et je lui portais beaucoup d'amitié lorsqu'il était général-gouverneur de Lithuanie, parce qu'il s'était fait estimer et chérir dans cette province par une conduite irréprochable, parce que je lui connaissais beaucoup de finesse d'esprit et d'amabilité, et parce qu'il m'avait toujours témoigné une estime particulière.

Lorsque je le vis arriver à Pétersbourg, je me rappelai avec plaisir et reconnaissance les momens agréables que j'avais passés chez lui à Wilna. Je m'empressai d'aller le trouver, et je revins même le voir à plusieurs reprises, tandis que beaucoup de ses anciennes connaissances le négligeaient.— Il en fut touché jusqu'aux larmes. Je le retrouvai non pas aussi gai et aussi enjoué que je l'avais connu à Wilna, mais conservant une humeur égale, une présence d'esprit et un calme qui, dans la triste position dans laquelle il se trouvait, indiquaient l'homme capable de tenir tête aux événemens au milieu des dangers qui menaçaient sa patrie.

Un jour que je déjeunais chez lui, on vint l'appeler par ordre de l'empereur, sans qu'il en

soupçonnât le motif. — Quelques jours après, je vis beaucoup de voitures à sa porte, et je trouvai ses appartemens remplis de militaires et d'employés civils de tout grade, qui venaient le complimenter d'avoir été nommé commandant en chef des armées russes. — Il sourit de ma surprise, en me voyant entrer, et m'embrassa amicalement. Il me fit ses adieux, parce que quelques heures plus tard il devait quitter Pétersbourg, pour se rendre au lieu de sa destination.

Je fus témoin de la joie universelle que sa nomination avait occasionnée dans le public de Pétersbourg. — J'entendis parler ensuite de la confiance qu'il avait inspirée à toute l'armée et à la nation russe. J'appris par les bulletins et les gazettes ses opérations militaires et ses succès; mais depuis son départ de Pétersbourg jusqu'à l'époque de sa mort, je n'eus jamais plus l'occasion de le revoir.

C'est le 28 août que *Koutousoff* arriva au quartier-général de Tsaréwo-Zaïmitché. [1]

[1] « L'arrivée du général *Koutousoff* fit une impression « d'autant plus favorable sur l'esprit des troupes russes, « que la retraite continuelle, exécutée par l'armée, avait « un peu altéré la confiance qu'elle avait eue pour ses « chefs. Le nom de *Koutousoff* seul semblait déjà un gage « assuré de la victoire. Cet illustre vieillard, dont toute « la vie, consacrée au service de la patrie, garantissait « le dévoûment, réunissait justement les qualités les plus

Je ne m'arrêterai pas sur les opérations militaires qui ont suivi l'arrivée de *Koutousoff* au quartier-général, sur la bataille de Borodino, les différens mouvemens des deux armées du côté de Moscou, l'occupation de cette ancienne capitale de la Russie par les Français, et sur le plan de retraite que *Koutousoff* adopta et suivit. — Je me suis abstenu d'entrer dans quelques détails

« nécessaires pour contre-balancer la fortune de Napoléon. « Doué d'un esprit vaste et pénétrant, il joignait les lumières de sa propre expérience à celle des grands capitaines ses devanciers, dont une étude approfondie « l'avait mis à même d'apprécier les hauts faits.... Les « nouveaux droits que *Koutousoff* venait d'acquérir à la « reconnaissance publique par la réduction de l'armée « ottomane, en 1811, et par la paix conclue si heureusement avec la Porte le 16 mai 1812, paix plus utile à « la Russie que des batailles gagnées, l'avaient rendu « l'objet de l'amour et de l'espérance de tous ses concitoyens. Les troupes l'adoraient avec d'autant plus de « raison que, sans relâcher jamais la chaîne indispensable de la discipline, il avait grand soin de ne pas « l'appesantir par des rigueurs outrées ni par des privations inutiles : sa sollicitude vraiment paternelle envers « ses subordonnés lui attachait tous les cœurs. En un « mot, le choix que l'empereur avait fait de lui réunissait les suffrages de tous les hommes bien pensans, et « le petit nombre de ceux qu'une inimitié personnelle « soulèvent contre le grand homme n'osaient se déclarer « contre lui dans ce moment solennel, où, revêtu des « marques les moins équivoques de la confiance de la pa-

sur tous les faits d'armes qui ont signalé cette campagne mémorable, à laquelle je n'ai pris aucune part, et dont je n'ai appris à connaître les détails avec exactitude que plusieurs années après, en lisant les ouvrages des auteurs de différentes nations qui en ont fait la description.[1]

CHAPITRE III.

On ne doutait point que la nomination du général *Koutousoff* au suprême commandement de

« trie, il allait s'élancer dans la carrière immortelle que « la Providence avait préparée à sa vieillesse.

« La tâche réservée à *Koutousoff* n'était pas facile. — « L'armée n'était plus qu'à cent soixante-dix werstes « (cinquante lieues) de Moscou. A cette distance de la « capitale l'on ne pouvait la sauver que par une victoire ; « mais il n'était pas aisé de la remporter ; l'immense « supériorité du nombre mettait du côté des ennemis « toutes les chances avantageuses. Cependant la bataille « était devenue indispensable. — La perte de Smolensk « avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'em- « pire, etc., etc. » Voyez *Histoire militaire de la Campagne de Russie,* par le colonel Boutourlin, tome Ier, pag. 302 *et suiv.*

[1] Dans le grand nombre de ces ouvrages qui sont parvenus à ma connaissance, et qui ont passé par mes

l'armée n'amenât toutes les chances favorables pour la Russie, dans la suite de cette campagne, dont les commencemens avaient été signalés par de si grands désastres. On se réjouissait de voir un Russe à la tête de l'armée; on regardait son arrivée au quartier-général comme le terme des dissensions qui existaient entre les chefs; on prévoyait que depuis ce moment les Russes commenceraient l'offensive qui amenerait les plus heureux résultats. — Cependant la nouvelle de la

mains, je ne citerai que ceux que j'ai lus; savoir: les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre entre la France et la Russie, en* 1812, par M. le général Guillaume DE VAUDONCOURT. — L'*Histoire militaire de la Campagne de* 1812, par le colonel BOUTOURLIN, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie. — *Victoires et Conquêtes, Désastres, Revers et Guerres civiles des Français, de* 1792 *à* 1815. — L'*Histoire de l'Expédition de Russie*, par M. — *La Campagne de Russie en* 1812, par M. LABAUME. — L'*Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée en Russie, en* 1812, par M. le comte DE SÉGUR. — GOURGAUD, *Examen critique de l'ouvrage de M. le comte de Ségur.* — Le *Journal des opérations du Corps d'armée prussien sous le commandement du lieutenant-général d'York, pendant la campagne de* 1812, par le général-major DE SEYDLITZ. — L'*Histoire de l'Ambassade en Pologne*, par M. DE PRADT. — Les *Mémoires du général comte Rapp.* — Les *Mémoires du colonel Sarazin.* — FAIN, *Manuscrit de* 1812. — *Rückzug der Franzosen von Moskau am ende des Jahres* 1812. — LAUGIER, *gl'Italiani in Russia*, etc, etc.

bataille de Borodino[1], une des plus meurtrières qui aient jamais existé, la marche rétrograde de l'armée russe, la décision prise par le prince *Koutousoff* après un conseil de guerre tenu dans la soirée du 12 septembre, d'abandonner Moscou pour prendre la route de Kolomna, l'entrée des Français à Moscou, l'incendie de cette ville, reproduisirent l'inquiétude et l'effroi dans le public de Pétersbourg.

On croyait la Russie perdue; on criait à haute voix contre la trahison sans savoir à qui s'en prendre. — Le seul *Koutousoff* était exclu du nombre

[1] Voici ce que dit *Boutourlin*, tome I[er], pages 348 *et suivantes :*

« La terrible bataille de Borodino peut être considérée « comme une des plus sanglantes qui aient jamais été « livrées; il est difficile de supputer au juste la perte « des deux partis; mais, d'après des calculs approxima- « tifs qui ne peuvent trop s'éloigner de la vérité, l'on « doit évaluer celle des Russes à plus de cinquante mille « hommes hors de combat, dont quinze mille tués, plus « de trente mille blessés et environ deux mille prison- « niers. — Les généraux-majors comte *Koutaïtzoff* et « *Touichkoff* 4[e] furent tués. — Au nombre des blessés se « trouvent les lieutenans-généraux *Toutchkoff* 1[er], prince « *Gallitzin*, prince *Gortchakoff*, et les généraux-majors « Charles *de Mecklembourg*, comte *Woronzoff*, comte « *Saint-Priest*, *Kretoff*, *Bakhméteeff* 2[e], *Yermoloff* et « *Lykatcheff ;* ce dernier demeura prisonnier. Mais la « perte la plus sensible pour l'armée russe fut celle du « prince *Bagration*, blessé à la jambe : la blessusre, que

de ceux qu'on inculpait sous ce rapport; mais il ne put échapper aux plaintes et aux murmures, parce qu'on ne concevait pas les motifs qui avaient pu l'engager à sacrifier la ville la plus ancienne et la plus opulente de l'empire, qui était le centre de toutes les communications, et que les Russes envisageaient, vu sa population et l'esprit patriotique dont elle était animée, comme un boulevard qui seul était capable de résister à tous les efforts de l'ennemi.

On ignorait que le prince *Koutousoff* avait porté à un conseil de guerre dans son quartier-

« l'on avait jugée d'abord peu dangereuse, empira de jour « en jour, et ne tarda pas à priver la Russie d'un de ses « meilleurs généraux; il mourut le 12 septembre, dans « une terre du gouvernement de Vladimir. Le lieutenant-« général *Toutchkoff* 1er mourut aussi à la suite de ses « blessures. La perte éprouvée par les ennemis doit s'éle-« ver à soixante mille hommes hors de combat; ils eurent « près de vingt mille hommes de tués, et le nombre « des prisonniers monta à plus de mille hommes. Les gé-« néraux *Montbrun*, *Caulincourt*, *Plauzonne*, *Huart*, « *Compère*, *Marion*, *Larabère* et comte *de Lepel* furent « tués. Il y eut trente généraux blessés, au nombre des-« quels se trouvent *Grouchy*, *Nansouty*, *Latour-Mau-« bourg*, *Rapp*, *Compans*, *Morand*, *Dessaix* et *Lahous-« saye*. Le général *Bonamy*, criblé de blessures, tomba « entre les mains des Russes.

« Les trophées militaires furent balancés, comme la « victoire, etc., etc. »

général, la question importante à décider, *si l'on devait attendre l'attaque de l'ennemi dans la position occupée par l'armée, ou s'il fallait abandonner Moscou sans combat?* et que voyant les avis partagés, comme cela ne pouvait manquer d'arriver sur un objet aussi important, il simplifia la question en demandant : *si la conservation de l'armée importait plus au salut de la patrie que celle de l'ancienne capitale?* La réponse ne pouvait être qu'affirmative; il en résultait qu'il eût été imprudent de risquer une bataille, et de s'exposer à une chance bien hasardeuse dans l'état dans lequel se trouvait l'armée après la bataille de Borodino. [1]

[1] « L'armée russe campée aux portes de Moscou présentait, à la vérité, un total d'environ quatre-vingt-dix « mille hommes sous les armes; mais il n'y avait dans ce « nombre que soixante-cinq mille hommes de vieilles « troupes régulières et six mille cosaques; le reste était « composé de recrues et de milices que l'on avait réparties, « après la bataille, dans les différens corps. — Plus de « dix mille hommes de ces miliciens n'avaient pas même « de fusils, et n'étaient armés que de piques. — Avec une « armée composée d'élémens aussi imparfaits aller affronter les cent vingt mille hommes que Napoléon avait à « ses ordres, c'eût été s'exposer à une défaite trop probable, et dont les résultats eussent été d'autant plus « funestes que Moscou n'aurait pas manqué alors de devenir le tombeau de l'armée russe, obligée dans sa retraite de défiler à travers le labyrinthe des rues de cette « immense ville. » Voyez Boutourlin, page 360.

C'est surtout l'incendie de Moscou, dont les neuf dixièmes furent consumés par les flammes, qui réveilla l'épouvante et la consternation dans tous les esprits. — Des suppositions et des conjectures contradictoires occupèrent indistinctement tous les habitans de Pétersbourg, et soit qu'on voulût attribuer cet événement aux Français, soit aux Russes eux-mêmes, on se perdait dans les calculs sur les pertes énormes qu'il avait occasionnées, ainsi que sur les motifs qui y avaient donné lieu.

Cependant on commençait à se rassurer quant au danger de voir Napoléon s'avancer du côté de Pétersbourg, car il ne pouvait perdre de vue la grande armée russe, qui avait beaucoup souffert, à la vérité, dans les combats et la retraite, mais qui présentait encore des forces imposantes qu'augmentaient journellement de nouveaux renforts envoyés de toutes les provinces de l'empire.

Bientôt on eut connaissance que l'empereur lui-même s'était occupé d'un plan général pour la poursuite de cette campagne, et qu'en conséquence il avait expédié des ordres particuliers aux commandans des différens corps séparés de son armée pour agir sur différens points, et d'après les instructions qui leur étaient communiquées, de manière à arrêter les progrès ultérieurs de Napoléon, et même de lui couper la retraite.[1]

[1] Voyez les annexes à la fin du Livre X, n° III.

Les succès du général *Wittgenstein* du côté de la Dzwina; la jonction de l'armée de Moldavie à celle du général *Tormansoff*, et les mouvemens que ces deux armées réunies sous le commandement de l'amiral *Tschitschagoff* devaient effectuer contre le corps du prince *Schwartzenberg*; l'organisation de plusieurs corps de volontaires, qui rendaient difficiles les communications entre Smolensk et Moscou, et qui interceptaient les approvisionnemens et les transports que l'on expédiait pour l'armée de Napoléon, ainsi que les courriers qu'on lui envoyait, ranimèrent peu à peu les espérances du public de Pétersbourg.

On n'ignorait pas « que l'armée russe, campée à Taroutino et appuyée sur Kalouga, tirait « sa subsistance des magasins de cette ville, faci- « lement alimentée par les ressources des pro- « vinces les plus fertiles de la Russie. — Les « marchands des principales villes de l'empire « s'étaient rendus au camp du prince *Kou-* « *tousoff*, et y avaient ouvert de riches mar- « chés, où l'officier et le soldat pouvaient se « pourvoir, à bas prix, des objets les plus né- « cessaires. »

On apprit « que les Cosaques du Don avaient « équipé et envoyé au camp de Taroutino vingt- « deux régimens composés, en grande partie, de « vétérans cosaques qui, par de longs services, « avaient déjà acheté le repos, mais qui reprirent

« les armes avec joie à la vue de la patrie en « danger. »

Cependant la situation de l'armée française à Moscou devenait très précaire, et il suffisait d'en faire connaître le tableau vrai et fidèle sans exagération, pour faire cesser les alarmes des habitans les plus pusillanimes de Pétersbourg.

« Cette armée, éloignée de près de deux cent « cinquante lieues des frontières de ses alliés, « isolée au milieu d'un pays soulevé, menacée « sur ses communications et gênée dans ses ap-« provisionnemens, commençait à laisser percer « les premiers indices de la désorganisation qui, « plus tard, amena sa ruine. — Pendant que l'a-« bondance régnait au camp de Taroutino, la mi-« sère et la pénurie étaient le partage des troupes « de Napoléon. — Les partisans et les paysans « russes, enhardis par des succès répétés, étaient « devenus si entreprenans, que les fourrageurs « osaient à peine s'écarter de cinq werstes de leur « camp. »

Napoléon n'avait trouvé dans son passage, depuis Smolensk jusqu'à Moscou, que des villages déserts ou détruits par la flamme. — Partout la population fuyait à son approche. — Il avait fait son entrée à Moscou sans voir venir à sa rencontre une députation pour le complimenter comme il y avait été habitué dans d'autres capitales de l'Europe qui étaient tombées en son pouvoir.

Il se trouvait désappointé en voyant la ville abandonnée par presque tous ses habitans, et, bientôt après son entrée, réduite en cendres. — Il n'avait d'espoir que dans le découragement où il supposait que la perte de Moscou jetterait le cabinet de Pétersbourg; mais, trompé dans son attente, et n'entendant aucune proposition d'accommodement de la part de l'empereur Alexandre, ce silence le surprit et l'alarma.

Vingt jours s'étaient déjà écoulés depuis l'occupation de Moscou par les Français, lorsque Napoléon résolut de provoquer un rapprochement en envoyant le général *Lauriston* au quartier-général du maréchal *Koutousoff*, sous prétexte de négocier un échange de prisonniers. — Le 23 septembre, vieux style, au soir, *Lauriston* eut une entrevue avec le maréchal au village de Taroutino.

Koutousoff ayant répondu d'une manière évasive à la proposition de l'échange de prisonniers, et *Lauriston* ayant enfin commencé à parler de paix, et du désir de Napoléon de rétablir l'amitié qui avait subsisté entre l'empereur Alexandre et lui, et que des circonstances malheureuses avaient rompue, le maréchal déclara qu'il n'avait aucune autorisation pour traiter de paix, mais il promit de prendre les ordres de Sa Majesté l'empereur Alexandre, sur la proposition que faisait Napoléon d'envoyer *Lauriston* à Pétersbourg. — Toutefois

ce général, malgré ses représentations les plus pressantes, ne put jamais obtenir de *Koutousoff* qu'il consentît à un armistice jusqu'à la réception de la réponse de l'empereur de Russie.

CHAPITRE IV.

La communication avec la Lithuanie étant interrompue, nous fûmes pendant assez long-temps privés de toute espèce de nouvelles sur ce qui s'y était passé depuis l'occupation de Wilna par les Français. — Quelques employés russes qui avaient pu s'échapper, et plusieurs habitans de la Lithuanie qui avaient trouvé moyen de se soustraire à la vigilance du nouveau gouvernement qu'on y avait établi, et qui préféraient attendre en Russie le résultat des événemens, nous apportèrent des détails qui, quoique d'ancienne date, doivent trouver ici une place comme ayant rapport à la suite de l'histoire de la Pologne et des Polonais. Voici tous les renseignemens que j'ai pu recueillir:

Par un décret du 10 avril 1812, le roi de Saxe, comme grand-duc de Varsovie, ordonna dans ce duché la formation d'une garde nationale géné-

rale, composée de tous les hommes de vingt à cinquante ans. — Un second décret, du 26 mai, institua un conseil autorisé à prendre, en l'absence du roi, toutes les mesures qu'exigerait le salut de l'État, et à exercer tous les pouvoirs que la constitution accordait au souverain. — Le 5 juin arriva à Varsovie, revêtu du titre d'ambassadeur de Napoléon, l'archevêque de Malines, plus connu sous le nom d'abbé *de Pradt;* et peu de jours après, le conseil, en vertu des pouvoirs dont il était revêtu, convoqua une diète extraordinaire, qui ouvrit ses séances le 26 juin. Le prince Adam *Czartoryski* (le père) fut nommé maréchal de cette assemblée, qui, par un mouvement d'enthousiasme, se constitua, le 28 juin, en confédération générale de la Pologne, et cette confédération exerçant dans toute leur plénitude les pouvoirs qui appartiennent à l'association générale de la nation, déclara que le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise étaient rétablis. Elle rappela du service de Russie tous les officiers, soldats, employés civils et militaires nés Polonais; après quoi elle se sépara, et ses membres se retirèrent dans leurs provinces, pour y obtenir des actes d'adhésion. Un conseil général de douze membres resta investi de tous les pouvoirs de la confédération. — Le roi de Saxe, invité par une députation du conseil général à adhérer à la confédération, signa, le 12 juillet,

son acte d'accession. — Une autre députation[1] se rendit auprès de Napoléon, qu'elle trouva à Wilna. Le palatin *Wybicki*, qui en était le président, prononça un discours très véhément, dans lequel il disait entre autres : « L'intérêt de l'empire « de V. M. veut le rétablissement de la Pologne ; « peut-être l'honneur de la France y est-il également intéressé. Si le démembrement de la Po- « logne fut le signe de la décadence de la monar- « chie française, que son rétablissement prouve la « prospérité où V. M. a élevé la France. La Po- « logne opprimée a tourné les yeux, durant pres- « que trois siècles, vers la France, cette nation « grande et généreuse : mais ses destinées ont « réservé ce dénoûment au chef de la quatrième « dynastie, devant qui la politique de trois siècles « a été l'objet d'un moment, et l'espace du midi « au nord ne fut qu'un point. »

Voici la réponse de Napoléon :

« J'ai entendu avec intérêt ce que vous venez « de me dire. Polonais, je penserais et j'agirais « comme vous ; j'aurais voté comme vous dans « l'assemblée de Varsovie. L'amour de la patrie « est la première vertu de l'homme civilisé.

« Dans ma position, j'ai bien des intérêts à

[1] On trouvera la liste des personnes qui formaient ces deux députations à la suite des ordres du jour publiés à Wilna, au quartier-général de Napoléon.

« concilier, et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse « régné lors du premier, du second ou du troi-« sième partage de la Pologne, j'aurais armé tout « mon peuple pour vous soutenir. Aussitôt que « la victoire m'a permis de restituer vos an-« ciennes lois à votre capitale et à une partie de « vos provinces, je l'ai fait avec empressement, « sans toutefois prolonger une guerre qui eût fait « couler encore le sang de mes sujets.

« J'aime votre nation. Depuis seize ans j'ai vu « vos soldats à mes côtés sur les champs d'Italie « comme sur ceux d'Espagne.

« J'applaudis à tout ce que vous avez fait; j'au-« torise les efforts que vous voulez faire; tout « ce qui dépendra de moi pour seconder vos « résolutions, je le ferai.

« Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez « concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à re-« connaître vos droits; mais dans ces contrées si « éloignées et si étendues, c'est surtout sur l'una-« nimité des efforts de la population qui les « couvre que vous devez fonder vos espérances « de succès.

« Je vous ai tenu le même langage lors de ma « première apparition en Pologne; *je dois ajou-« ter ici que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche « l'intégrité de ses États, et que je ne saurais au-« toriser aucune manœuvre ni aucun mouvement « qui tendrait à le troubler dans la paisible posses-*

« *sion de ce qui lui reste des provinces polonaises.*
« Que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Po-
« lock, Mohilow, la Wolhynie, l'Ukraine, la
« Podolie, soient animés du même esprit que j'ai
« vu dans la Grande-Pologne, et la Providence
« couronnera par le succès la sainteté de votre
« cause; elle récompensera ce dévoûment à votre
« patrie, qui vous a rendus si intéressans, et vous
« a acquis tant de droits à mon estime et à ma
« protection, sur laquelle vous devez compter
« dans toutes les circonstances. » [1]

Cette réponse évasive de Napoléon désappointa la députation, qui s'attendait à porter à ses commettans la certitude du rétablissement de la Pologne, et l'approbation, par conséquent, de ce que la diète de Varsovie venait de déclarer. — Il était visible que Napoléon ne voulait pas toucher aux provinces ci-devant polonaises réunies à l'Autriche, et malgré la facilité avec laquelle les armées françaises avaient pénétré jusqu'à Wilna, on ne supposait point en Lithuanie que les Russes continuassent leur retraite; et d'après ce discours, qui fut entendu publiquement dans la capitale de leur province, leur tiédeur pour Napoléon s'augmenta, et les espérances de ses partisans même s'évanouirent en grande partie. — Si on

[1] Voyez, entre les annexes du dixième Livre, le n° II.

ajoute à cela que Napoléon donna une organisation particulière à la Lithuanie, sans la faire entrer dans la confédération générale de la Pologne, on concevra facilement les motifs qui faisaient supposer plus que jamais que Napoléon avait des arrière-pensées, et qu'il n'entrait point alors dans son plan de réunir la Lithuanie au grand-duché de Varsovie.

A tous ces détails, dont je n'eus connaissance que dans le courant du mois de septembre à Pétersbourg, on joignit des renseignemens sur ce qui s'était passé après l'occupation de Wilna, et ce n'est qu'alors que j'appris comment *Davoust* et *Bragation* s'étaient trouvés dans les environs de Minsk, à l'époque où j'ai passé par cette ville. On ne l'ignorait pas, sans doute, à Pétersbourg; mais il eût été imprudent de questionner ceux qui auraient pu satisfaire ma curiosité, et on ne commença à parler dans le public des événemens militaires qu'après l'affaire d'Ostrowno, et la retraite de *Barklay* de Witepsk, du côté de Smolensk.

Voici donc ce que les nouveaux arrivés me racontèrent en peu de mots, et ce que je trouvai depuis être conforme à toutes les descriptions de la campagne de 1812.

Le premier projet de Napoléon, en commençant les hostilités, fut d'empêcher la jonction des deux armées russes de l'Ouest, dont l'une était

commandée par *Barklay de Tolly*, et l'autre par le prince *Bagration*. — La précipitation avec laquelle il exécuta ses premiers mouvemens militaires lui facilita les moyens de réaliser ce projet, et de retarder cette jonction, qui ne fut opérée que bien plus tard aux environs de Smolensk. — Cependant la première armée de l'Ouest réussit à se retirer dans le camp retranché de Dryssa, préparé depuis long-temps, et assez fort pour soutenir une longue défense. Elle y fut suivie par les corps des maréchaux *Ney* et *Oudinot;* celui-ci tenta même le passage de la Dzwina près de Dünebourg, et l'on s'attendait qu'il y aurait de ce côté-là une bataille décisive, dont la perte aurait pu exposer Pétersbourg, lorsque, d'après un plan convenu, le général *Barklay de Tolly* abandonna sa position, où il laissa seulement le corps de *Wittgenstein*, et se retira sur Witepsk et Smolensk pour se rapprocher du prince *Bagration*, commandant la seconde armée de l'Ouest.

D'un autre côté le prince *Bagration*, cherchant à se rapprocher du premier corps, et empêché dans l'exécution de son projet par le maréchal *Davoust*, qui le suivait de près, passa près de Minsk, où *Davoust* l'avait dévancé, et, après avoir été continuellement suivi par l'ennemi et harcelé, se détermina à lui livrer bataille le 23 juillet, près de Mohilow. Quel qu'ait été le résultat de cette affaire, dont même le bulletin français a

rendu compte en termes assez équivoques, le fait est que *Bagration* parvint à son but, qui était de marcher sur Smolensk pour rejoindre la première armée de l'Ouest, commandée par le général *Barklay de Tolly*. — On a vu la suite dans le chapitre précédent.

Les ordres du jour publiés au quartier-général de Napoléon à Wilna, ainsi que les autres pièces qui les suivent, doivent trouver une place ici, pour faire connaître les changemens momentanés arrivés en Lithuanie après l'occupation de Wilna par les Français.

Ordre du jour, au quartier-général impérial de Wilna, le 1er *juillet* 1812.

Art. 1er. Il y aura un gouvernement provisoire de la Lithuanie, composé de sept membres et d'un secrétaire général.

2°. La commission de gouvernement provisoire de la Lithuanie sera chargée de l'administration des finances, des subsistances, de l'organisation des troupes du pays, de la formation des gardes nationales et de la gendarmerie.

3°. Il y aura auprès de la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie, un commissaire impérial.

4°. Chacun des gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystok, sera administré par

une commission de trois membres, présidée par un inte ndant.

5°. Ces commissions administratives seront sous les ordres de la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie.

6°. L'administration de chaque district sera confiée à un sous-préfet.

7°. Il y aura, pour la ville de Wilna, un maire, quatre adjoints et un conseil municipal composé de douze membres. Cette administration sera chargée de la gestion des biens de la ville, de la surveillance des établissemens de bienfaisance et de la police municipale.

8°. Il sera formé à Wilna une garde nationale composée de deux bataillons. Chaque bataillon sera de six compagnies. Cette garde nationale sera organisée ainsi qu'il suit, etc.

9°. Il y aura dans chacun des gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystok, une gendarmerie commandée par un colonel, ayant sous ses ordres, savoir, etc.

Ceux des gouvernemens de Wilna et de Minsk deux chefs d'escadron. — Ceux des gouvernemens de Grodno et de Bialystok, un chef d'escadron. Il y aura une compagnie de gendarmerie par district.

10°. Le colonel de la gendarmerie résidera au chef-lieu du gouvernement. La résidence des officiers et l'emplacement des brigades seront

déterminés par la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie.

11°. Les officiers, sous-officiers et volontaires gendarmes, seront pris parmi les gentilshommes propriétaires du district. Aucun ne pourra s'en dispenser. Ils seront nommés, savoir : — Les officiers, par la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie. — Les sous-officiers et volontaires gendarmes, par les commissions administratives des gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystok.

12°. L'uniforme de la gendarmerie sera l'uniforme polonais.

13°. La gendarmerie fera le service de police; elle prêtera main-forte à l'autorité publique; elle arrêtera les traînards, maraudeurs et déserteurs, de quelque armée qu'ils soient.

14°. Notre ordre du jour en date du.... juin dernier, sera publié dans chaque gouvernement, et il y sera, en conséquence, établi une commission militaire.

15°. Le major-général nommera un officier-général ou supérieur, français ou polonais, des troupes de ligne, pour chaque gouvernement. Il aura sous ses ordres les gardes nationales, la gendarmerie et les troupes du pays. —

Signé Napoléon.

Ordre du jour de la même date.

Art. 1er. Sont nommés membres de la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie, MM. *Soltan*, ci-devant maréchal de Lithuanie; — Charles *Prozor;* — Joseph *Sierakowski;* — Le prince Alexandre *Sapiéha;* — le comte François *Ielski.*

2°. M. *Kossakowski*, membre honoraire de l'Université de Wilna, est nommé secrétaire général de cette commission.

Ordre du jour de la même date.

Art. 1er. Le baron *Bignon* est nommé commissaire impérial près la commission de gouvernement provisoire de la Lithuanie.

2°. Il aura sous ses ordres quatre auditeurs pour faire les fonctions d'intendans dans les gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystok.

Ordre du jour de la même date.

Sont nommés membres de la commission administrative du gouvernement de Wilna, MM. *Tyzenhaus*, chevalier de l'ordre de l'aigle blanc; — le comte Adam *Chreptowicz*, membre de la commission des fonds d'éducation; — et le comte Ferdinand *Plater*.

Ordre du jour de la même date.

Sont nommés membres de la commission administrative du gouvernement de Grodno, MM. *Lachnicki*, ancien colonel; —*Niemcewicz*, maréchal de la noblesse du district de Brzesc; — et *Pancerzynski*, ancien maréchal du gouvernement de Grodno.

Ordre du jour de la même date.

Sont nommés membres de la commission administrative du gouvernement de Minsk, MM. Joseph *Wolodkowicz*, ancien maréchal du gouvernement de Minsk; —Xavier *Obuchowicz*, ci-devant président du tribunal d'appel, — et *Günther*, ci-devant président du tribunal d'appel.

Ordre du jour de la même date.

Sont nommés sous-préfets des districts du gouvernement de Wilna :

A Wilna, M. le prince *Giedroyc*, maréchal du district de Wilna; —à Troki, Joseph *Petrykowski*, maréchal de Troki; — à Oszmiana, *Zaba*, maréchal du district; — à Wilkomierz, *Morikoni*, ancien staroste de Grod; — à Zawiley, *Przezdziecki*, maréchal du district; — à Braslaw, *Wawrzecki*, chambellan; —à Kowno, le comte *Zabiello*, chambellan du district; — à Upita,

Brunoff, maréchal du district; — à Rosienie, *Micewicz*, maréchal du district; — à Szawle, *Witkiewicz*, maréchal du district; — à Telsze, *Pilsudzki*, maréchal du district.

Ordre du jour de la même date.

Art. 1er. M. Michel *Römer*, président du tribunal intérimal, est nommé maire de la ville de Wilna.

2. MM. *Malewski*, membre de l'université; —*Danilowicz*, avocat; —*Woynicz*, chirurgien; et *Sledzinski*, marchand, sont nommés adjoints du maire de Wilna.

3. MM. Antoine *Chrapowicki*, propriétaire; — François *Czyz*, assesseur du tribunal; — *Malczewski*, notaire; — *Froland*, limonadier-confiseur; — *Szymkiewicz*, médecin; — *Woynicz*, avocat; — *Neymann*, médecin; — *Reyzer*, marchand; — *Manzer*, marchand de soie; — *Max*, sellier; — *Statkowski*; et *Borkowski*, ancien bourgmestre, sont nommés membres du conseil municipal de la ville de Wilna.

Ordre du jour de la même date.

Art. 1er. M. *Kosielski*, ancien colonel d'artillerie, est nommé commandant de la garde nationale de Wilna.

2. MM. *Francescon*, ancien capitaine d'ar-

tillerie, et *Zakrzewski*, ancien capitaine d'infanterie, sont nommés chefs de bataillon de ladite même garde.

Ordre du jour, le 6 juillet.

Sont nommés membres de la commission administrative du gouvernement de Bialystok : MM. Victor *Grondski*, maréchal de cette province; — Michel *Daszkiewicz*, président du tribunal; et Michel *Dziekonski*.

Ordre du jour de la même date.

Art. 1er. Sont nommés intendans des gouvernemens de la Lithuanie, savoir : du gouvernement de Wilna, le sieur *de Nicolaï*, auditeur au Conseil d'État; — du gouvernement de Grodno, le sieur *de Chassenon, idem;* — du gouvernement de Minsk, le sieur *Saulnier, idem;* — du gouvernement de Bialystok, le sieur *Cochelet*, *idem*.

2. Le major-général et l'intendant-général de l'armée sont chargés de l'exécution du présent décret.

Ordre du jour, le 7 juillet.

Art. 1er. Deux nouveaux membres sont provisoirement adjoints à la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie.

2. Sont nommés à cet effet, MM. Alexandre *Potocki*, et Jean *Sniadecki*.

Liste des personnes qui composent la députation destinée à porter à S. M. le roi de Saxe, duc de Varsovie, la nouvelle de l'établissement d'une confédération générale, et la demande de la couronner par son adhésion.

MM. le prince *Iablonowski*, sénateur palatin; — Édouard *Raczynski*, nonce de Posen; — Antoine *Czarnecki*, nonce de Szrem; — l'abbé Joseph *Kozmian*, abbé mitré de Zamosc, député des communes de Lublin et Lubartow.

Membres de la députation envoyée à S. M. l'empereur des Français, au nom de la nation confédérée, en la priant de daigner protéger et soutenir la Pologne renaissante.

Joseph *Wybicki*, sénateur palatin; — Valentin *Sobolewski*, sénateur palatin; — Stanislas *Soltyk*, nonce de Szydlowice; — le comte Wladislas *Tarnowski*, nonce de Lubartow; — le comte Ignace *Stadnicki*, nonce de Konin; — Stanislas *Alexandrowicz*, nonce de Tomczyce; — Alexandre

Bninski, nonce d'Obornik; — Mathieu *Wodzinski*, nonce de Brzesc.

Proclamation de la Commission provisoire de gouvernement de Lithuanie aux administrateurs des départemens et des districts, etc.

La commission, pour remplir un de ses devoirs les plus importans, celui de maintenir l'ordre et la sûreté du pays, fait savoir et ordonne ce qui suit à toutes les administrations, autorités des districts, etc.

1°. Tous les habitans des villes et des campagnes qui, à l'occasion de la marche des troupes, ont quitté leurs domiciles, sont tenus d'y retourner, et de reprendre le cours de leurs travaux ou de leurs devoirs.

2°. Jusqu'à ce que de nouvelles dispositions aient été ordonnées et publiées, les laboureurs et paysans doivent obéir à leurs seigneurs ou ayans cause. Ils n'ont aucun droit sur les propriétés de ces seigneurs; ils sont, au contraire, tenus d'effectuer les travaux et remplir les devoirs prescrits dans les actes qui ont été jusqu'à présent en vigueur.

3°. Ceux qui voudraient se soustraire auxdites obligations et qui tiendraient une conduite répréhensible, seront, après le rapport qui en sera

fait par l'autorité locale, punis par l'administration du district, et obligés de remplir leurs devoirs. On aurait recours à la force armée, en cas de besoin.

4°. Les administrations de district étant chargées de maintenir le bon ordre et de protéger les paysans contre toute injure ou exaction, devront, sans retard, écouter leurs plaintes, faire justice, écarter les abus, et indemniser les individus lésés.

5°. Attendu que, par un décret sévère, sa majesté impériale et royale Napoléon-le-Grand défend aux militaires de troubler le repos des villages et de porter atteinte aux propriétés des seigneurs et des paysans; attendu aussi que des troupes détachées et des gendarmes ont reçu des ordres précis pour le maintien de l'ordre et la sûreté des propriétés publiques et privées, ainsi que pour l'arrestation des maraudeurs et des traîneurs, tous les seigneurs et paysans sont tenus de dénoncer ces maraudeurs, de faire connaître les lieux où ils se cachent, afin de prévenir les abus ultérieurs.

L'administration du district doit toujours siéger dans le chef-lieu du district. Les seigneurs doivent maintenir l'ordre ou division des paysans en centeniers et décaniers, afin de pouvoir, en cas de besoin, prêter main-forte aux troupes détachées et aux gendarmes chargés d'arrêter les

maraudeurs, et de purger le pays d'individus qui ne sont pas moins nuisibles à l'armée qu'à l'agriculture.

Le présent ordre sera publié par les curés dans les églises paroissiales; il sera lu dans toutes les communes, et sera affiché dans chaque chef-lieu, à la porte de l'hôtel-de-ville. — *Signé* les membres de la commission.[1]

Enfin, par un ordre daté du mois de septembre, et signé par Napoléon, son excellence monseigneur le comte *de Hogendorp*, général de division, aide-de-camp de l'empereur et gouverneur-général de Lithuanie, a été nommé président de la commission provisoire chargée de l'administration de cette province.

Voici encore une note intéressante qui m'a été communiquée bien des années plus tard par un

[1] On a pu s'apercevoir dans plusieurs lettres de Napoléon qui ont été publiées, de sa mauvaise humeur contre l'administration de la Lithuanie. En voici une adressée au major-général, de Smolensk, le 21 août 1812.

« Mon cousin, répondez au baron *Bignon* que le ré-
« sultat de tout cela est que le gouvernement de Lithua-
« nie fait peu de chose ; que l'organisation n'avance pas ;
« que l'administration est de peu de ressources, et qu'enfin
« le pays ne m'est que de peu d'utilité ; que je trouve
« ridicules tous ces différends avec le gouverneur, lors-
« qu'il doit le seconder pour le bien de mon service. —
« Sur ce, etc., etc. » (Voyez *Manuscrit de* 1812, par le baron Fain, vol. Ier, page 417.)

employé français, et qui renferme quelques détails sur l'administration intérieure de la Lithuanie, après l'occupation de cette province par les armées françaises.

« En arrivant à Wilna, Napoléon s'occupa de l'organisation administrative du grand-duché de Lithuanie, dont cependant ses troupes n'occupaient encore qu'une assez faible portion. Il institua un gouvernement provisoire, composé de quelques uns des membres de la noblesse lithuanienne. — M. *Bignon*, son ministre à Varsovie, qui depuis a acquis une grande célébrité à la Chambre des Députés de France, fut nommé commissaire impérial près de ce gouvernement. — Napoléon nomma ensuite quatre auditeurs au Conseil d'État, intendans des quatre gouvernemens du grand-duché; M. *Nicolaï* eut l'intendance de Wilna; M. *Saulnier* fils, celle de Minsk; M. *de Chassenon*, celle de Grodno; et M. *Cochelet*, celle de Bialystok. — A l'exception de M. *Nicolaï*, ces intendans étaient tous d'une extrême jeunesse; le jeune *Saulnier* semblait à peine sorti de l'adolescence.

« Leur tâche était bien loin cependant d'être facile. — Les Russes, en se retirant, n'avaient pas laissé de magasins. — Le soldat français était nourri chez l'habitant, et, loin de se contenter de ce qui était nécessaire à ses besoins, poussé par cet instinct barbare que l'on contracte au

milieu des guerres prolongées, il détruisait souvent sans un combat utile pour lui. — Toutefois, il est juste de reconnaître que le premier corps d'armée, commandé par le prince *d'Eckmühl*, n'avait pris aucune part à ces désordres. Ce terrible maréchal *Davoust*, qui, de son pachalik d'Hambourg, faisait trembler tout le nord de l'Allemagne, montrait en Pologne de l'humanité, et même de la douceur, et il maintenait une parfaite discipline dans les troupes placées sous ses ordres. — Dans un temps où de si hautes et si soudaines fortunes encourageaient toutes les espérances, on prétendait qu'il se flattait de l'idée de monter un jour sur le trône de Pologne. — Le grand nombre de Polonais qu'il avait attachés à sa personne, et introduits dans son état-major, donnait de la vraisemblance à cette conjecture.

« C'étaient donc des provinces qui venaient d'être mises au pillage que les nouveaux intendans avaient à administrer. — Lorsqu'ils se présentèrent pour entrer en fonctions, on ne saurait rendre l'étonnement que produisirent leur menton impubère et leur grande jeunesse, dans un pays qui a conservé en partie l'ancien costume national, et où les moustaches et les longues robes des vieillards ajoutent encore à la gravité de l'âge. — Cependant, on reconnut bientôt qu'ils n'étaient pas au-dessous des devoirs qu'ils

avaient à remplir. — Ils suppléaient à leur inexpérience par l'ardeur de la jeunesse et l'activité de leur nation. — M. *Saulnier*, entre autres, fit des approvisionnemens énormes à Minsk et sur quelques autres points de la province. — Malheureusement pour l'armée française, ces approvisionnemens tombèrent en partie au pouvoir des Russes. Les intendans surent aussi se faire respecter par une probité à toute épreuve. — L'un d'eux, auquel la province avait offert des frais de représentation, en envoya le montant aux hôpitaux militaires. — Ce trait était fait pour surprendre, dans un pays où l'administration précédente n'avait pas toujours fait preuve du même désintéressement.

« Napoléon avait en outre nommé un gouverneur militaire dans chaque intendance. — L'un d'eux était le général *Jomini*, passé depuis au service de Russie. — Ils étaient sous les ordres d'un gouverneur-général, le comte *de Hogendorp*. — C'était un officier hollandais, dont l'extrême irritabilité contrastait avec le caractère phlegmatique qui distingue en général ses compatriotes. — Il avait eu jadis un commandement dans l'Inde, et il paraît que le soleil de ces contrées avait brûlé son sang. — On assure que c'était au fond un homme de bien; mais ses emportemens habituels lui aliénaient beaucoup de monde.

« Tous les pouvoirs civils, et, jusqu'à un certain point, les pouvoirs militaires étaient concentrés dans la personne du duc *de Bassano*, ministre des affaires étrangères, que Napoléon avait laissé à Wilna. — Il correspondait avec les intendans pour les affaires d'un ordre supérieur, et il transmettait et même donnait des ordres aux corps d'armée qui manœuvraient en Lithuanie. — C'est lui que Napoléon avait chargé d'avoir l'œil sur la Pologne, tandis qu'il poursuivait sa course téméraire au cœur de la Russie. — On se louait beaucoup de la politesse du duc *de Bassano*. — Dans une cour née sous la tente, et qui en avait conservé le ton brusque et violent, il se faisait remarquer par la douceur et l'aménité de ses manières. »

CHAPITRE V.

Le 10 octobre 1812, l'empereur me fit dire de me rendre dans son cabinet à neuf heures du soir. —Je le trouvai plus animé que je ne l'avais vu les jours précédens. — « Eh bien, *dit-il*, vous « voyez qu'on cherche à négocier avec nous..... « *Lauriston* a été envoyé au camp de *Koutou-* « *soff*, et je suis fâché qu'il ait eu un entretien

« avec le maréchal..... *Koutousoff* est trop fin « pour se laisser tromper par des assurances « d'amitié de Napoléon pour ma personne; mais « je ne veux pas même qu'on suppose que des « propositions d'accommodement puissent être « faites.... Au point où nous en sommes, il n'y « a plus à penser à aucun rapprochement aussi « long-temps que l'ennemi n'aura pas repassé « les frontières de la Russie..... J'espère qu'à « l'aide de la Providence, nous parviendrons à « le forcer de se retirer; et, si mes projets réus- « sissent, Napoléon aura de la peine à rentrer « en France, et tout au moins il n'y parviendra « qu'en faisant de très grands sacrifices..... Mon « plan est arrêté..... *Koutousoff* agira d'après les « mouvemens de l'ennemi à Moscou; j'ai donné « mes ordres à *Wittgenstein* et à *Stengell*, de « commencer l'offensive. — A l'heure qu'il « est, *Tschitschagoff* se trouve déjà en Wo- « lhynie avec l'armée qui avait agi contre les « Turcs; et il a pris le commandement général « des troupes qui doivent tenir tête à *Schwar-* « *tzenberg*. Après l'avoir fait replier, ce qui ne « peut manquer d'arriver, il laissera un corps « d'observation pour le tenir en échec; il mar- « chera sur Minsk, où je pense qu'il se trouvera « avec quatre-vingt mille hommes pour le « moins, dans trois semaines..... J'espère que, « s'il plaît à Dieu, nous forcerons l'ennemi d'é-

« vacuer non seulement mes provinces russes,
« mais aussi la Russie-Blanche et la Lithuanie....
« C'est pour cela que je vous ai appelé, afin de
« vous avertir que j'ai l'intention de faire publier
« une adresse aux Polonais sujets de l'empire....
« Je ne veux point que l'effroi et la consternation
« accompagnent la rentrée de mes troupes en
« Lithuanie..... Je sais qu'on ne s'y est pas con-
« duit partout comme on le devait; mais le plus
« grand nombre de vos compatriotes n'ont pas
« perdu de droits à ma protection et à ma con-
« fiance; et je veux que cette adresse leur en
« donne la certitude.... Je ne souffrirai pas qu'il
« y ait des persécutions, et je n'ai pas perdu de
« vue les projets dont nous nous sommes entre-
« tenus avant le commencement de la cam-
« pagne. »

Je fus pénétré de ce que l'empereur venait de me dire; d'autant plus que, depuis son retour à Pétersbourg, il ne m'avait plus parlé de ces projets. Il paraissait certain qu'il était résolu de continuer la guerre sans accepter aucune proposition d'accommodement; mais, malgré la confiance qu'il m'inspirait, j'avais peine à croire que l'évacuation de Moscou et la retraite des Français pussent s'effectuer aussi promptement. —Je concevais difficilement que, d'après les instructions données par l'empereur aux chefs de ses armées, Napoléon fût coupé dans sa retraite

au point d'avoir de la peine à regagner les frontières de la France. — Je n'étais pas initié dans les plans d'opérations militaires; j'ignorais les forces que l'on avait à opposer à l'ennemi, ne connaissant même qu'imparfaitement celles qui composaient la grande armée de *Koutousoff*..... Et qui pouvait prévoir alors les événemens surnaturels que la Providence avait réservés pour délivrer la Russie de ses ennemis?.... J'écoutais donc l'empereur sans chercher à pénétrer ses desseins; et en écartant toutes les réflexions et observations qui ne me présentaient que des idées confuses, je ne pensais qu'à remplir promptement les ordres de Sa Majesté.

Ne sachant trop comment l'empereur souhaitait que cette adresse aux Polonais fût rédigée, je pris la liberté de faire quelques questions et de demander des éclaircissemens. — L'empereur me répondit d'une manière très positive *que son projet, dans ce moment, ne pouvait être autre que de rassurer les Polonais, et de leur donner la certitude qu'aucun acte de vengeance ne serait exercé dans les provinces où ses armées rentreraient;* et il ajouta *que cette adresse ne devait pas seulement avoir pour but de leur donner une preuve de sa bienveillance; mais en outre qu'elle devait servir d'instruction à ses généraux, en leur indiquant la conduite qu'ils devaient tenir.*

Après cette réponse, je me hasardai de faire observer à l'empereur que, s'il ne s'agissait que de donner à connaître son indulgence pour ses sujets polonais qui auraient pu s'écarter de leur devoir, il suffisait de prescrire des instructions particulières aux chefs de ses armées, en déterminant la manière dont ils devaient agir à leur égard; mais que si l'empereur voulait ranimer l'esprit des Polonais dans les provinces qui jusqu'à présent se trouvaient occupées par l'ennemi; et s'il voulait faire parvenir la certitude de ses sentimens de bienveillance jusque dans le duché de Varsovie, je supposais qu'en faisant paraître cette adresse, il fallait faire revivre l'espoir du rétablissement de la Pologne, dès que les succès de l'armée en donneraient la possibilité.

« Mais oui, *dit l'empereur*, cela s'entend.....
« Vous connaissez les sentimens que j'ai tou-
« jours portés à vos compatriotes.... Ils ne m'ont
« pas tous payé de retour, à en juger par l'achar-
« nement avec lequel les Polonais ont combattu
« mes armées dans cette campagne; mais je me
« borne à plaindre ceux qui se sont laissé égarer
« par des promesses illusoires que Napoléon
« n'aurait jamais réalisées... Quant à moi, je ne
« change pas de résolution, je tiendrai ma pa-
« role dès qu'il en sera temps.... Vous concevez
« que je ne puis penser à des plans d'organisa-
« tion, lorsqu'il s'agit de repousser et de dé-

« truire l'ennemi, qui, malgré ses fautes et les « pertes qu'il a éprouvées, est encore bien « puissant........ Mais je vous engage à faire « d'avance l'adresse aux Polonais dont je vous « ai parlé; et, comme elle ne paraîtra que lors- « que les circonstances nous auront favorisés, je « vous autorise à faire connaître *que ma volonté « est de rétablir la Pologne*, et que je compte « sur la confiance que les Polonais auront en « moi. »

Quelques jours plus tard, j'adressai à l'empereur la lettre suivante :

Saint-Pétersbourg, ce 7-19 octobre 1812.

« Sire, je n'ai jamais douté qu'avec de la persévérance et les ressources immenses de la Russie, on rendrait nuls tous les efforts de Napoléon; mais je ne pouvais jamais supposer qu'il s'aventurât au point de donner sur lui tant d'avantages, dont il ne faut pas pourtant triompher avant le temps. — Tout autre que Napoléon, harcelé sans cesse par les partisans russes, menacé dans sa retraite par *Tschitschagoff* et *Wittgenstein*, entouré par *Wintzengerode*, *Tolstoy* et la grande armée, devait être réduit aux abois; mais, quant à lui, il peut encore s'en tirer glorieusement, et je ne crois pas qu'en abandonnant même Moscou il renonce à ses projets, et cesse d'être un ennemi formidable.

« Il mettra en œuvre toutes ses ressources et ses expédiens; il se frayera un chemin, malgré les obstacles qu'on lui opposera; et s'il ne parvient pas à battre les armées russes, il fera encore beaucoup de mal, ne serait-ce qu'en prolongeant la guerre et en ravageant les provinces qu'il traversera.

« Si Napoléon parvenait à percer la grande armée, ou à la tourner avec avantage, il se porterait précipitamment sur les provinces méridionales, et trouverait en Ukraine, Podolie et Wolhynie des quartiers d'hiver qui lui conviendraient sous tous les rapports. — Si ce projet ne lui réussit pas, il attendra l'arrivée de *Victor*, et prendra la route de Lithuanie, pour rejoindre, ou au moins pour rapprocher de lui, les corps de *Gouvion-Saint-Cyr*, de *Macdonald* et du prince *Schwartzenberg*; et quoique, sans doute, il sera cerné de tous côtés par les troupes russes, harcelé dans sa marche, gêné pour les vivres, et arrêté par les boues et les neiges, il pourra encore réunir deux cent mille hommes, et se soutenir dans les provinces occidentales de la Russie, où les partisans qu'il armera et qu'il fera agir sur tous les points, feront autant de mal que les partisans russes en font présentement aux armées françaises. — Il est connu, par expérience, que ce genre de petite guerre a été employé toujours avec beaucoup de succès par les Polonais, dans

le temps de la confédération de Bar, et pendant la dernière insurrection de 1794.

« Or, soit que Napoléon dirige sa marche vers les provinces du midi, soit qu'il retourne par où il est venu, pourquoi ne pas lui présenter de nouveaux obstacles dans sa retraite, en tournant contre lui ces mêmes Polonais qu'il a compromis et sacrifiés, ou au moins en paralysant, jusqu'au moment qu'il ait évacué leur pays, les secours et les services qu'il en exige?.... Pourquoi ne pas donner quelque consolation à cette brave nation qui attendait tout de Votre Majesté impériale? Pourquoi ne pas lui faire connaître vos bienveillantes intentions, Sire, et fortifier ses espérances?

« Il n'y a plus de ménagemens à garder, et toute crainte de se compromettre est évanouie.— Cette guerre, aussi sanglante qu'unique dans son genre, ne pouvait finir que par le bouleversement de la Russie, si Napoléon y avait trouvé plus de partisans et moins de résistance, ou par la destruction du pouvoir et de l'influence de Napoléon.—Les chances cessent d'être douteuses. C'est à Votre Majesté impériale d'en profiter, de fixer le système politique de l'Europe, et de tracer les frontières de la Russie, qui deviendra à l'avenir inattaquable, si la Pologne lui sert de barrière et de rempart.

« Une proclamation par laquelle Votre Majesté

impériale se déclarerait roi de Pologne, serait sans doute bien plus efficace que des promesses; mais si elle veut différer cette proclamation, une lettre adressée au maréchal prince *Koutousoff*, et rendue publique par la voie de l'impression, produirait déjà l'effet d'une baguette magique, dont le charme s'étendrait au-delà des bords de la Vistule.

« Avec combien d'enthousiasme les Polonais qui servent dans les armées de Votre Majesté impériale ne combattraient-ils pas pour le souverain qui leur rend leur patrie! — Avec combien d'empressement des milliers d'autres ne viendraient-ils pas se ranger sous vos étendards! — Avec quelle ivresse cette nouvelle ne serait-elle pas reçue dans les provinces ci-devant polonaises, où l'ennemi n'a pas pénétré! — Avec combien d'impatience n'attendrait-on pas le retour de vos armées en Lithuanie, et ne désirerait-on pas leur arrivée dans le duché de Varsovie! — Partout on abandonnerait celui qui leur donnerait de vaines espérances, et on irait se jeter aux pieds du véritable bienfaiteur et régénérateur de la Pologne; et si les soldats polonais ne désertaient pas les armées de Napoléon (car ils ne sont pas capables de se déshonorer et de flétrir le caractère national), leur résistance toutefois serait faible, leur enthousiasme pour Napoléon émoussé, et ils n'attendraient que l'occasion favo-

rable de quitter le service et de regagner leurs foyers.

« Votre Majesté impériale trouvera peut-être que la mesure que je propose est trop précipitée. Elle en jugera ainsi, surtout après la lecture du commencement de la lettre adressée au prince *Koutousoff*, où je parle de l'ennemi battu et en pleine retraite. Mais, Sire, j'écrivais après les dernières nouvelles que vous avez reçues du quartier-général, et j'anticipais sur les événemens qui doivent suivre sans aucun doute.

« Au reste, s'il est trop tôt d'expédier dès à présent la lettre au prince *Koutousoff*, il ne l'est pas d'en porter le brouillon à la connaissance de Votre Majesté impériale, afin qu'elle y fasse les changemens qu'elle jugera nécessaires. — Et d'ailleurs, avant qu'elle soit corrigée, traduite en polonais et imprimée, il se passera bien du temps; et jusque là, je suis sûr que Napoléon s'éloignera de Moscou, et qu'il se retirera, étant continuellement poursuivi et serré de près par les troupes de Votre Majesté impériale.

« Une des raisons surtout qui m'ont déterminé à adresser cette lettre à Votre Majesté impériale, sans attendre plus long-temps, c'est que le général *Wittgenstein* a déjà passé la Dzwina, et que le général *Tschitschagoff* doit se trouver à Minsk. Or, il est urgent que ces généraux, en faisant reculer l'ennemi, portent la branche d'olive aux

Polonais, qui sans cela, livrés au désespoir, établiraient une guerre nationale dans leur pays, ou fuiraient leurs maisons paternelles, n'étant pas prévenus et tranquillisés par des proclamations rassurantes, publiées au nom de Votre Majesté impériale.

« Sire, le public de Pétersbourg est comme celui de toutes les grandes capitales : il est atterré par le moindre revers, ou enorgueilli par le succès le moins marquant. — Il voit la chute de l'empire dans la prise d'une ville, ou la destruction complète de l'ennemi dans les échecs qu'on lui fait éprouver. — Ce n'est pas à lui que je m'adresse ; ce n'est pas à lui qu'on peut soumettre un projet dont il ne conçoit pas l'importance. — Mais, après avoir pesé mûrement, et sans partialité, les avantages et les inconvéniens du rétablissement de la Pologne, je ne crains pas que l'on présente cette discussion à tout ministre éclairé et à tout homme sage et réfléchi.... Il n'y en a pas un qui ne soit pour l'affirmative, lorsque l'on établira la question s'il faut rétablir la Pologne ou non dans le sens que je le propose.

« Voici encore quelques observations à ce sujet qui dérivent de la situation actuelle des choses, et qui viennent à l'appui de tout ce que j'ai pris la liberté d'exposer dans mes écrits précédens :

« 1°. Les puissances alliées de la Russie ver-

raient avec plaisir la démarche énergique de Votre Majesté impériale, de vouloir se déclarer roi de Pologne; car elles mesureraient, d'après cette échelle, les moyens vigoureux que l'on mettrait en œuvre pour soutenir la guerre contre l'ennemi commun, et elles redoubleraient de zèle et d'efforts pour seconder les vœux de Votre Majesté, et concourir au triomphe de ses armées.

« 2°. L'Angleterre, indépendamment de ces considérations, y trouverait peut-être des intérêts particuliers, puisés dans ses spéculations commerciales, qui lui procureraient de nouveaux avantages dans le rétablissement de la Pologne, sans que la Russie s'en ressentît; car la concurrence fera naître de nouvelles branches d'industrie.

« 3°. Toute l'Europe en général, qui gémit sous le sceptre d'un conquérant, et qui craint de passer du joug français à celui de la Russie triomphante, verrait avec plaisir une barrière élevée entre cet empire et le reste du continent, barrière qui donnerait, à la vérité, une prépondérance marquante à la Russie, mais qui écarterait toute crainte d'envahissement ultérieur.

« 4°. La maison d'Autriche seule pourrait prendre ombrage de l'extrême augmentation des forces de la Russie par l'acquisition de toute la Pologne; mais ne peut-on pas et ne doit-on pas

se rapprocher de cette puissance, qui, tôt ou tard, ouvrira les yeux sur la position critique où elle se trouve; et alors n'aurait-on pas la possibilité de la faire consentir à rendre même la Gallicie, en lui assurant des indemnités par les négociations qui suivront cette guerre, et qui assureront la pacification générale de l'Europe?

« 5°. Tout Russe qui est bon patriote, qui connaît les véritables intérêts de son pays, et qui raisonne sans préjugés et sans préventions, doit regarder le rétablissement de la Pologne comme un moyen puissant pour terminer honorablement cette guerre, et pour prévenir celles qui pourraient naître encore à l'avenir. — Tous les propriétaires russes qui viennent de perdre des fortunes considérables dans les provinces ci-devant polonaises doivent y être intéressés personnellement; et enfin, ceux même qui ne raisonnent pas, qui sont inquiets, et dont on fomente encore les inquiétudes en faisant accroire que Votre Majesté impériale veut la paix, et qu'elle serait capable de céder une partie des provinces ci-devant polonaises pour l'obtenir, seront détrompés lorsqu'ils s'apercevront qu'au lieu de faire des sacrifices pour terminer la guerre, vous vous occupez, Sire, de l'exécution d'un projet qui doit mettre le sceau à votre gloire, étendre les limites de votre empire, et garantir pour toujours la sûreté et la tranquillité de vos sujets.

« 6°. Je n'ai pas besoin de me répéter et de faire valoir l'impulsion que la certitude du rétablissement de la Pologne donnerait aux Polonais. — Mais croyez-vous, Sire, que cette démarche hardie ne produise pas l'effet d'une bataille décisive qui terminerait cette campagne, et qu'elle n'achève pas de faire perdre à Napoléon la confiance qu'il s'était acquise auprès des Polonais, le crédit dont il jouissait auprès de ses alliés, et les idées qu'on s'était formées en Europe, qu'il est infaillible dans ses projets, et invincible à la tête de ses armées?

« L'importance du sujet que je viens de traiter justifiera sans doute la longueur de cette lettre. Quant au sentiment qui a conduit ma plume, Votre Majesté impériale le connaît, et il ne me quittera jamais.

« Je suis, etc. »

Projet d'une lettre que S. M. l'empereur devait faire expédier au prince maréchal Koutousoff, *présenté d'après ses ordres, et annexé à la lettre ci-dessus, du 7 octobre* 1812.

MONSIEUR LE MARÉCHAL PRINCE KOUTOUSOFF,

Il a plu à la divine Providence de bénir nos armées et d'humilier l'ennemi audacieux. —

Partout repoussé, il est forcé de se retirer, et le brave soldat russe a prouvé à l'univers entier qu'une armée qui combat pour sa religion, sa patrie et son souverain, est une armée invincible.

Mais il ne suffit pas que Napoléon repasse les frontières; il faut réduire son ambition insatiable à l'impossibilité de troubler notre repos à l'avenir. — Il faut donner la main aux souverains qui, contraints par la force, sont réduits à obéir à ses ordres. — Il faut affranchir les nations qu'il opprime. — Il faut désenchanter les faibles que sa fortune séduit, et détruire les charmes de son invincibilité. — Il faut enfin redonner au commerce l'activité et la vie, au continent l'indépendance et la paix, à l'univers entier le loisir de respirer, et pour prix de ces efforts, assurer à l'empire de Russie un rampart inébranlable qui le mette à jamais hors de toute atteinte.

Tels doivent être les résultats de cette guerre mémorable, que j'aurais voulu éviter pour épargner le sang de mes sujets, mais qui ne peut plus finir que par une paix digne de cette brave nation, qui sacrifie tout pour son honneur et l'intégrité de son pays.

C'est avec confiance que je vous ai placé à la tête de mes armées, qui décideront du sort de la Russie ainsi que des destinées de l'Europe. C'est avec plaisir que je vous offre aujourd'hui l'occa-

sion de joindre des couronnes civiques aux lauriers que vous avez déjà cueillis.

Nos troupes victorieuses se transporteront bientôt dans ces provinces ci-devant polonaises, qui étaient réunies à l'empire, et que l'ennemi a occupées dès le commencement de la guerre. — En y rentrant, fixez votre attention sur les malheurs affreux dont les habitans de ces pays sont devenus la victime.

Que le bras de nos guerriers s'appesantisse sur ces cohortes d'agresseurs, qui portent le fer et la flamme, et laissent après eux la désolation et la misère; mais que votre sage et prévoyante sollicitude cherche en même temps d'effacer les souvenirs de ces désastres, en leur faisant succéder la sécurité, l'appui, l'espérance et des consolations!

Que le soldat ne voie dans les habitans de ces provinces, que des frères malheureux, et que ses chefs s'empressent à l'envi, en suivant votre exemple, d'essuyer leurs larmes, et de les mettre à l'abri de nouvelles infortunes! — Que votre protection s'étende sur toutes les classes d'habitans, et écarte la terreur et la persécution! — Que celui qui, cédant à la force des circonstances, a été obligé d'accepter un emploi civil ou militaire ne soit pas poursuivi, et que celui que les promesses illusoires de Napoléon auraient séduit, ne connaisse d'autre châtiment que les re-

mords d'un cœur pénétré de la clémence et de la générosité avec laquelle vous agirez envers lui!

Mais cela ne suffit pas. — Il vous est connu, M. le Maréchal, il est connu à ceux auxquels j'accorde ma confiance, que j'avais formé depuis long-temps le projet de rétablir le royaume de Pologne, dans la vue d'acquérir par là une augmentation de forces réelle pour l'empire, d'élever un rempart imposant contre toute atteinte du dehors, et de remplir les vœux de douze millions d'habitans, qui désiraient le rétablissement de leur patrie, et qui seraient unis à la Russie par des liens indissolubles.

Les traités solennels que je respectais, et que je n'ai jamais violés en aucun point, entravaient mes souhaits. — Les résultats des dernières guerres, qui ont fini par livrer une partie de la Pologne à l'influence immédiate de Napoléon, y mirent de nouveaux obstacles. — Je ne pouvais plus dès-lors désirer qu'il y eût une Pologne dont les intérêts auraient été contraires à la Russie. — Cependant, en repoussant cette idée, je ne travaillais pas moins pour l'avantage des Polonais que pour celui de l'empire. — Napoléon n'aurait jamais rendu à la Pologne son ancienne existence et sa législation. — Eh! pouvait-il le faire, lui qui est si éloigné de ramener en Europe l'ancien état des choses, et de rendre à l'Italie, à l'Allemagne, à la Suisse et à la Hol-

lande, les droits, la liberté et la souveraineté, qu'il leur a ravis lui-même? —Mais si même j'avais voulu alors, en franchissant tous les obstacles, rétablir la Pologne, pour la réunir en entier à la Russie, pouvais-je le faire sans commencer la guerre et sans provoquer toutes les calamités qui en sont les suites?... Et n'ai-je pas toujours préféré la paix et le bonheur de l'empire à tous les avantages des conquêtes, et à la gloire achetée au prix du sang de mes sujets?

L'état des choses est changé. — Napoléon, en bravant la sainteté des traités, vient, sans une déclaration préalable, porter le fer et la flamme dans le sein de la Russie. — Tous les ménagemens finissent. — Forcé à une guerre que je n'ai acceptée qu'avec répugnance, je la ferai; et un des grands résultats qu'elle doit amener, sera l'exécution d'un projet aussi utile pour l'empire que cher à mon cœur. — La Pologne existera. — Nos armées victorieuses fixeront ses destinées, inséparables de celles de la Russie.

En vous avançant dans ce pays, vous porterez sur les rives de la Vistule l'assurance de mon estime et de ma bienveillance pour la nation polonaise. — Dites aux Polonais que j'ai toujours apprécié leur valeur, leur amour et leur fidélité envers la patrie et leur souverain. — Dites-leur que je suis décidé à rétablir le royaume de Pologne et de m'en déclarer roi, dès que mes

troupes en auront chassé l'ennemi. — Dites-leur qu'unis à la Russie dans ma personne et dans celle de mes successeurs, ils conserveront la foi de leurs pères, une administration séparée, et des lois nationales basées sur la *Constitution du 3 mai* 1791, qui leur a toujours été si chère. — Dites-leur enfin que l'enthousiasme vertueux qui les inspirait et leur faisait désirer le retour de leur patrie, ne pouvait que les rendre estimables à mes yeux; et que bien loin de les blâmer ou de les persécuter pour le passé, je donnerai de préférence ma confiance à ceux qui, animés du civisme le plus pur, auraient fourni des preuves de leur attachement et de leur dévoûment pour la patrie.

Rallier sous une bannière nationale douze millions d'hommes soupirant après le retour de leur patrie, leur restituer une existence politique perdue depuis seize ans, joindre le royaume de Pologne à l'empire de Russie, unir, par des liens indestructibles de fraternité et de défense réciproque, deux nations valeureuses et qui se glorifient d'avoir la même origine, tels doivent être les nobles résultats de vos victoires dans un pays dont l'existence est nécessaire pour notre gloire et l'avantage de l'empire.

Une instruction séparée vous indiquera les principes d'après lequels vous établirez dans ces provinces un gouvernement provisoire, etc.

Projet d'une Proclamation à la nation polonaise, présenté à l'empereur Alexandre, *d'après ses ordres.*

Polonais, les événemens extraordinaires qui se sont succédé avec rapidité depuis vingt ans en Europe, en bouleversant l'ancien système politique, ont porté le dernier coup à l'existence de votre patrie. — Les deux tiers de la Pologne passèrent sous la domination de la Russie.

A mon avénement au trône, ne formant d'autre désir que de maintenir la paix au-dehors, et d'assurer le bonheur des peuples que la Providence confiait à mes soins, je ne perdis pas de vue les provinces ci-devant polonaises. — Elles fixèrent, au contraire, mon attention plus particulièrement, par la raison que je me croyais obligé de travailler à faire oublier aux habitans de ces provinces les pertes et les malheurs qu'ils avaient essuyés. — Polonais! le succès n'a pas toujours répondu à mon attente; cependant tout ce que j'ai fait dans la partie de la Pologne réunie à mon empire, pour vous conserver vos lois, votre langue et vos priviléges, ainsi que pour perfectionner et consolider vos établissemens d'instruction publique me laisse croire que j'ai acquis des droits à votre attachement et à votre reconnaissance.

Sachant apprécier les vertus civiques, le caractère national, et les sentimens nobles et élevés, je n'ai pas tardé à pénétrer qu'il n'y avait qu'un seul objet capable d'enflammer et de rallier votre nation, et que c'était l'espérance du rétablissement de la Pologne. — Ce rétablissement entrait d'abord dans mes vues; mais les traités conclus depuis le premier partage, mais des intérêts politiques, mais enfin des raisons d'État s'y opposaient; et lorsque, à l'issue des dernières guerres, une partie de la Pologne fut livrée à l'influence immédiate de Napoléon, je ne pouvais plus penser à ce rétablissement, et permettre qu'il y eût une Pologne dont les intérêts auraient été contraires à la Russie.

Cependant, en écartant ce projet à cette époque, je ne travaillais pas moins pour l'avantage des Polonais que pour celui de l'empire. — Napoléon n'aurait jamais rendu à la Pologne son ancienne existence et sa législation. — Eh! pourrait-il le faire, lui qui est si éloigné de ramener en Europe l'ancien état des choses, et de rendre à l'Italie, à l'Allemagne, à la Suisse et à la Hollande, les droits, la liberté et la souveraineté, qu'il leur a ravis lui-même!

Mais encore, si j'avais voulu franchir tous les obstacles, et seconder vos désirs en réunissant les parties éparses de la Pologne pour en former un royaume séparé, pouvais-je le faire sans déclarer

la guerre et sans charger ma conscience de toutes les horreurs et calamités qui en seraient résultées? et n'ai-je pas toujours préféré la paix, la tranquillité et le bonheur de mon empire, à tous les avantages des conquêtes et à la gloire achetée au prix du sang de mes sujets?

Aujourd'hui l'état des choses est changé. — Napoléon, à la tête d'une armée formidable composée de troupes de différentes nations asservies à ses lois, est venu porter le fer et la flamme dans le sein de l'empire de Russie. Il est venu troubler son repos et son bonheur intérieur. Il a voulu le dépouiller de ses richesses, détruire sa puissance et son commerce, et lui ravir même jusqu'à son indépendance!

Avide de conquêtes, insatiable de projets d'envahissement, il a osé, sans déclaration préalable, commencer la guerre! — Cette guerre est sacrée pour les Russes, car ils repoussent un agresseur et défendent leur sol natal. Elle est de la plus haute importance pour l'Europe entière, car elle est décisive; et c'est de ses résultats que dépendra l'affranchissement ou la servitude de tous les peuples du continent!

Polonais! qu'il est pénible et douloureux d'apercevoir vos drapeaux au milieu de ces cohortes vouées à Napoléon! Vous combattiez avec répugnance en Espagne contre l'indépendance d'un peuple injustement assailli. — Vous combattez

encore pour un homme qui n'établit sa force et sa puissance que sur la destruction de tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus respectable dans le monde! — Mais je connais les motifs qui vous conduisent. — Je les connais, et, loin de condamner votre enthousiasme, je lui rends justice et l'apprécie.

Quelque part que le sort vous ait conduits, l'espérance de voir renaître votre patrie vous animait et dirigeait vos pas.

C'est pour atteindre ce but que vous n'épargnâtes jamais votre fortune, votre sang et votre vie.—Cette constance, cette persévérance à conserver l'esprit national, vous a mérité l'estime universelle, et m'attache à vous à jamais.

C'en est fait; Dieu a béni nos armes; la brave nation russe a déployé son courage. — Les tentatives de l'ennemi ont été infructueuses. — Le rétablissement de la Pologne doit être un des grands résultats de la guerre. — L'intérêt de l'empire l'exige; le bonheur de douze millions d'habitans en dépend.

Polonais! chef d'une nation qui, comme vous, doit son origine aux vaillans Slaves; d'une nation qui a juré guerre à mort pour l'intégrité de ses frontières, pour son indépendance et sa gloire; me trouvant à la tête d'une armée connue par sa bravoure, son énergie et un dévoûment héroïque; uni d'intérêt et d'amitié à la Grande-Breta-

gne, la Suède, l'Espagne, le Portugal et la Turquie, et pénétré du désir d'assurer votre sort et de garantir à jamais la Russie de toute invasion de l'ennemi semblable à celle qu'elle vient d'essuyer, et de tous les sacrifices qui en ont été la suite, en faisant de la Pologne le plus puissant boulevard de l'empire, je déclare à la face du ciel et de la terre que je réintègre et rétablis le royaume de Pologne, en réunissant sous ce nom tous les palatinats et districts polonais réunis à la Russie par les trois partages successifs de 1773, 1793 et 1796, y compris les arrondissemens de Bialystok et de Tarnopol avec le duché de Varsovie. — Qu'en invoquant l'assistance divine, je place sur ma tête la couronne royale de Pologne, distincte pour le droit de souveraineté, mais unie dans ma personne à l'empire de Russie. — Que je la prends et l'accepte pour moi et mes descendans. — Que je regarde la constitution du 3 mai 1791, quant à l'organisation de la forme du gouvernement et de la législation, comme loi fondamentale de la nation polonaise, et que c'est d'après ses principes que je veux régner, vous gouverner, et travailler à consolider votre bonheur.

Que jusqu'à l'époque de la conclusion de la paix, ou au moins jusqu'à ce que l'ennemi soit entièrement expulsé du territoire du royaume de Pologne, il y aura un gouvernement provisoire administré par des individus polonais. — Qu'il y

aura amnistie générale pour tous ceux qui, pendant le séjour des troupes françaises en Pologne, auraient été forcés de se soulever ou d'agir contre la Russie. — Que tous ceux qui, n'ayant été conduits que d'après les principes d'un patriotisme pur et désintéressé, se sont montrés bons Polonais et dévoués à la cause de leur patrie, sans être vendus par intérêt ou ambition à Napoléon, jouiront non seulement des droits de l'amnistie accordée à tous en général, mais, en outre, qu'ils pourront réclamer avec plus de confiance ma bienveillance et ma protection. — Que les pertes et dommages occasionnés pendant la durée de la guerre à divers habitans de la Pologne par le passage ou le séjour de mes troupes, seront envisagés comme une dette nationale et sacrée de l'État, et seront indemnisés scrupuleusement après que leur réalité aura été certifiée.

Je déclare enfin qu'ayant été forcé malgré moi à prendre les armes pour défendre mes États, je ne les déposerai que lorsque l'ennemi, chassé de nos frontières, sera contraint d'accepter une paix glorieuse pour moi et mes armées, en garantissant à la Russie l'indépendance de son gouvernement et la liberté de son commerce, et à moi ainsi qu'à vous, Polonais, l'existence du royaume de Pologne, avec un gouvernement national et constitutionnel.

CHAPITRE VI.

Le 30 octobre matin, lorsque j'étais tout préoccupé de la lettre que j'avais adressée à l'empereur, en date du 19; que je cherchais à deviner l'effet qu'elle pouvait produire, et que je réfléchissais en même temps sur l'impression que ferait sur mes compatriotes la proclamation d'Alexandre à la nation polonaise, ainsi que la lettre qu'il adresserait au prince maréchal *Koutousoff*, on vint m'apporter le premier numéro d'un journal russe qui a pour titre : *Le Fils de la Patrie*. — Je fus singulièrement surpris en trouvant à la fin de ce premier numéro une mauvaise chanson de soldats, qui était remplie d'expressions injurieuses et d'invectives contre les Polonais, avec des menaces d'aller les châtier et de s'en venger à Varsovie.

Sans attendre l'occasion de voir l'empereur pour lui en parler, je pris aussitôt la plume, et lui adressai à la hâte la lettre suivante :

Saint-Pétersbourg, ce 30 octobre 1812.

« Sire, je conçois que la haine que les Russes portent aux Français puisse s'étendre à toutes

les troupes étrangères qui combattent sous les ordres de Napoléon, et que les Polonais qui l'ont suivi à Moscou en sont moins exempts que d'autres. — Mais, Sire, plus de cent mille Polonais combattent encore dans les rangs de vos armées pour la cause de la Russie, et plusieurs millions d'entre eux n'ont cessé d'être sujets de Votre Majesté impériale...... Pourquoi faut-il donc qu'on les injurie en général dans le nouveau journal qui paraît sous les auspices du gouvernement, et qu'on menace de faire éclater la vengeance des Russes sur toute la nation polonaise?

« Les vers qui occupent les derniers feuillets de ce journal, et que je prends la liberté d'ajouter à la présente, sont très déplacés; et je pense que jamais il ne fut plus impolitique d'outrager les Polonais que dans ce moment où il s'agit d'étouffer les anciennes haines entre les deux nations, et non de les envenimer. »

« Je suis, etc., etc. »

Je connaissais trop bien l'empereur pour ne pas être persuadé qu'il désapprouverait les rédacteurs de ce journal, et la négligence de ceux qui doivent veiller au contenu des articles qu'on y insère. — J'étais également certain que l'empereur ne condamnerait pas ma franchise et ma hardiesse; car il ne s'offensait jamais de la vérité, et il ne doutait point de la pureté de mes intentions et des motifs qui m'ont toujours fait agir.

J'expédiai donc ma lettre sans craindre qu'elle produisît une impression défavorable, et, deux jours après, je reçus l'ordre de me rendre à dîner chez Sa Majesté.

La journée du 1er novembre ne s'effacera jamais de mon souvenir. J'étais appelé par l'empereur. — J'avais la certitude qu'il me parlerait. — L'impatience avec laquelle j'attendais ce moment égalait l'inquiétude et l'agitation que j'éprouvais en réfléchissant sur l'impression que mon projet aurait produit sur l'esprit d'Alexandre.

Nous n'étions que dix personnes à table, et je ne vis arriver aucun ministre avec son portefeuille pour travailler avec l'empereur; ce qui me donna l'espoir que Sa Majesté aurait plus de temps libre, et tout le loisir de me faire connaître ses intentions. — Effectivement, après une audience assez courte donnée au duc d'Oldenbourg, on me fit entrer dans le cabinet, où je restai plus de deux heures.

Comme tout ce que j'entendis dire à l'empereur était de la plus grande importance sous tous les rapports, et d'un intérêt majeur pour moi, parce que, depuis cette époque, j'ai moins douté que jamais de ses intentions de rétablir la Pologne, je ne manquai pas en rentrant chez moi, de noter le résumé de cette conversation, en conservant soigneusement les propres expressions de l'empereur.

« J'ai reçu deux de vos lettres, *me dit l'empe-* « *reur;* vous vous plaignez, dans une d'elles, d'un « passage du journal russe qui commence à pa- « raître avec le titre du *Fils de la Patrie,* et vous « avez raison. — Je suis parfaitement de votre « avis qu'il ne faut jamais attaquer une nation en « général, et qu'on doit éviter d'entretenir les « haines nationales..... Je trouve mauvais qu'on « ait inséré dans ce journal un article très dé- « placé contre les Polonais; mais cela n'arrivera « plus, car j'ai donné mes ordres en consé- « quence.

« Quant à l'autre expédition que vous m'avez « adressée avec un projet de lettre pour le prince « *Koutousoff*, et une proclamation aux Polonais, « que je vous avais demandée, je l'ai lue avec « beaucoup d'intérêt et d'attention. — Vos ob- « servations sont très justes..... Je pense comme « vous que nous aurons dorénavant des succès « qui forceront l'ennemi à quitter nos frontières. « — Napoléon a fait des fautes, nous en profite- « rons. — La Providence avant tout, et après « cela la rigueur du climat, la valeur de mes « troupes, le patriotisme et les efforts énergiques « de la nation, nous feront triompher..... Mais « je conviens avec vous que ce n'est pas d'après « l'opinion du public de Pétersbourg qu'il faut « mesurer nos succès et les revers de l'ennemi. « — Je ne partage pas l'erreur de ceux qui pen-

« sent que nous n'avons plus rien à craindre,
« parce que Napoléon s'est retiré de Moscou. —
« On ne peut contester les ressources immenses
« qu'il a à sa disposition; les talens éminens de
« ses généraux; l'intrépidité de ses soldats, for-
« més et aguerris à la suite de tant de campagnes
« glorieuses. — La Providence est venue à notre
« secours..... Les résultats de cette guerre seront
« tels que nous aurions pu les désirer. — Mais il
« a été aussi commis beaucoup de fautes de notre
« côté..... »

Ici l'empereur me cita celles qu'il regardait comme les plus graves, et qui m'étaient tout-à-fait inconnues; car l'on ignorait à Pétersbourg les détails des opérations militaires, et on ne jugeait que d'après les bruits vagues répandus dans le public des raisons qui avaient motivé la retraite de l'armée russe, et de la nécessité de sacrifier à la dévastation de l'ennemi plusieurs provinces de l'empire. — Tout ce que j'entendis de la bouche d'Alexandre était aussi neuf qu'intéressant pour moi. Il me fit apercevoir toute l'étendue de ses connaissances militaires, et développa les plans qu'il se proposait de suivre dans cette campagne, avec des observations et des raisonnemens si justes, mais en même temps avec une modestie si rare dans un prince souverain, que je ne pus m'empêcher d'être cette fois-ci plus frappé d'étonnement et d'admiration que

je ne l'avais été dans tous les entretiens précédens.

Cela ne surprendra personne de ceux qui ont souvent approché l'empereur, et qui l'ont entendu discuter sur des objets de la plus haute importance. — Combien de fois n'ai-je pas ouï dire depuis à des étrangers de tous les pays, savans, hommes d'État, militaires distingués, qu'ils n'avaient jamais connu de souverain réunissant, comme Alexandre, le charme enchanteur et séduisant de la persuasion au talent d'inspirer de la confiance et une haute idée de ses connaissances en tout genre.

Après une digression très étendue sur la campagne présente, l'empereur continua ainsi :

« Vous savez mieux que tout autre mes bonnes « intentions pour les Polonais. — Ils ont beau« coup souffert dans cette guerre. — Je voudrais « leur faire oublier les malheurs qu'ils ont éprou« vés pendant si long-temps, et qui m'ont tou« jours vivement affecté. — Je n'ai pas perdu de « vue le projet du rétablissement de la Pologne... « Je vous avais chargé de rédiger une proclama« tion aux Polonais..... Mais ne trouvez-vous pas « d'inconvéniens à rendre cette proclamation « publique dès à présent, ou à adresser une lettre « au prince *Koutousoff*, telle que vous me l'avez « envoyée, et qui serait à peu près la même « chose qu'une proclamation; car étant publiée

« d'après mes ordres, par la voie de l'impression « et paraissant dans les journaux avec la traduc- « tion polonaise, personne ne douterait de son « authenticité, et de ma volonté bien prononcée « à cet égard. — Ne vous semble-t-il pas que le « moment de faire cette démarche n'est pas en- « core venu, et qu'en la précipitant, elle ferait « manquer le but que nous nous proposons d'at- « teindre ?..... Si je me déclarais roi de Pologne « à l'époque où Napoléon se trouve avec ses ar- « mées aux environs de Kalouga, cela pourrait « paraître une fanfaronnade qui ne me convient « pas ; et les Polonais supposeraient que je suis « forcé par les circonstances de le faire, parce « que je les crains, et veux les ménager pour des « vues de politique et d'intérêt ; ce qui ne répond « point à ma façon de penser. — D'un autre côté, « si, comme je le crois, il se trouvait des Polonais « qui me sont dévoués, et qui préféreraient de « me voir leur roi plutôt qu'un autre, ils pour- « raient se compromettre en manifestant leurs « sentimens, et ce serait autant de malheu- « reuses victimes qui n'échapperaient point aux « persécutions de Napoléon lors de sa retraite « par la Pologne..... Je ne vous dis donc point « que j'ai changé d'intention, et que j'ai aban- « donné le projet de rétablir la Pologne ; mais « je vous demande si vous ne trouvez pas que mes « objections soient justes ?

« Après tout ce qui s'est passé, il ne peut y « avoir de rapprochement et d'accommodement « entre moi et Napoléon... Cette guerre ne peut « finir de si tôt.... Il faut que ce soit lui ou moi « qui succombe.... Dès que je le verrai aux abois « et dans l'impossibilité de faire du mal aux Polo- « nais, je rétablirai la Pologne.... Je le ferai, « parce que cela s'accorde avec ma conviction, « avec les sentimens de mon cœur, et même avec « les intérêts de mon empire.... Je sais que je « trouverai beaucoup de difficultés et d'empêche- « mens pour exécuter mon dessein; *mais, à* « *moins que je ne meure, je le réaliserai.* »

On conçoit l'émotion que j'éprouvai en entendant ces dernières paroles de l'empereur. — On ne pourra plus, me disais-je, m'accuser de m'être laissé bercer de vaines illusions et d'avoir cru facilement ce que je désirais. — En effet, pouvais-je encore douter des intentions d'Alexandre? pouvais-je ne pas avoir une confiance aveugle dans la déclaration positive d'un souverain dont la loyauté et l'intégrité n'avaient jamais paru suspectes? Quel besoin avait-il de me dire des choses qu'il ne pensait pas? quelle nécessité de confier ses idées à un sujet et de garder des ménagemens avec lui? [1]

[1] *Note ajoutée à Pétersbourg, le 27 février 1813.*

Les affaires de l'Europe ont tout-à-fait changé de face. —L'armée ennemie est détruite. Les étendards des troupes

Depuis ce dernier entretien, les nouvelles sur les suites de l'évacuation de Moscou par les Français, et sur les désastres de l'armée de Napoléon, se succédaient journellement à Pétersbourg, où le public semblait oublier les pertes immenses que la Russie venait d'essuyer pour se livrer entièrement à l'espoir des triomphes qui allaient suivre.

Le 21 novembre 1812, ayant eu connaissance que le comte *de Borch*, M. *Szczytt* et plusieurs autres employés de Witepsk avaient été arrêtés par ordre du général *Wittgenstein*, après l'expulsion des Français, et se trouvaient envoyés

victorieuses sont transportés sur les bords de l'Oder. Alexandre est maître du duché de Varsovie; et cependant il garde le silence sur la Pologne.

Je conçois que les raisons convaincantes qui pouvaient être alléguées il y a dix-huit mois pour prouver la nécessité du rétablissement de la Pologne n'existent plus..... Tout ce que je vois et tout ce que j'entends dire à Pétersbourg tend à entretenir ma défiance sur la possibilité de voir la Pologne rétablie.... Malgré cela, rien ne peut encore effacer l'idée que je me suis formée de la force du caractère d'Alexandre, et de l'énergie avec laquelle il sait soutenir et effectuer les résolutions qu'il a prises.

Le rétablissement de la Pologne est tout aussi indispensable pour le repos de l'Europe et les intérêts de la Russie qu'il est nécessaire pour satisfaire le cœur d'Alexandre. — C'est mon opinion, et mon bonheur y tient de trop près pour que je souffre qu'on la détruise.

à Pétersbourg pour être transportés et renfermés dans la forteresse de Petro-Zawodsk, je pris la liberté d'écrire la lettre suivante à l'empereur.

« Sire, Votre Majesté impériale a été sans « doute informée de tout ce qui s'est passé à Wi- « tepsk, à l'entrée des troupes françaises dans « cette ville; je me fais un devoir, cependant, de « porter à sa connaissance ce que j'ai appris à ce « sujet.

« On n'a exigé le serment de personne, mais « on a employé pour différentes fonctions les ha- « bitans que l'on a trouvés à Witepsk. — Ceux « qui ne quittèrent pas leur domicile, parce qu'ils « n'avaient pas eu le temps et la possibilité de « s'éloigner, se flattaient au moins qu'ils pou- « vaient prévenir, par leur présence, les mal- « heurs auxquels la ville serait exposée si les « Français la trouvaient déserte. — Ils se propo- « sèrent d'envoyer une députation à la rencontre « de Napoléon; mais on leur déclara en son « nom qu'il ne recevrait, comme députés, que « ceux qui auraient accédé préalablement à l'acte « de la confédération de Varsovie.

« La rentrée des armées russes à Witepsk a mis « fin à toutes les souffrances que les habitans de « cette ville et des environs ont éprouvées. — « Votre clémence, Sire, fera oublier les horreurs « de la guerre et quatre mois de misère qu'ont « endurée les fonctionnaires de ce gouvernement,

« dont aucun, sans doute, n'a accepté le ser-
« vice avec le dessein prémédité de se déclarer
« contre Votre Majesté ; mais qui, presque
« tous, ont été surpris sans pouvoir quitter la
« ville après la retraite inopinée des armées
« russes.

« Si des dénonciations particulières, qui ne
« manquent jamais dans ces sortes de circon-
« stances, pouvaient aggraver les torts de quel-
« ques uns de ces fonctionnaires, la protection
« de Votre Majesté impériale leur servira sans
« doute d'égide.

« Je me mets à vos pieds, Sire, non pour
« plaider la cause de qui que ce soit en parti-
« culier, mais pour demander grâce et amnistie
« pour tous mes compatriotes qui pourraient se
« trouver compromis.

« Le cœur de Votre Majesté impériale, qui n'a
« pas de pareil, va toujours au-devant des prières
« qu'on lui porte en faveur des malheureux. —
« Sans cette certitude, Sire, oserais-je m'adresser
« à vous ?

« Je suis, avec un profond respect, etc., etc. »

Le 10 novembre, on m'avertit que les employés de Witepsk que je viens de nommer se trouvaient déjà renfermés dans la forteresse de Petro-Zawodsk, et que le comte *Mannucci*, sous-préfet de Braslaw, qu'on avait aussi amené sous escorte à Pétersbourg, ne s'était soustrait au

même sort qu'en alléguant le mauvais état de sa santé, qui lui fit obtenir la permission de rester dans la capitale, sous la surveillance de la police. — On lui donna pour lieu de réclusion le couvent des Jésuites.

J'étais bien persuadé que l'on aurait pour ces prisonniers tous les égards possibles, et qu'ils seraient bientôt renvoyés dans leur gouvernement; mais à combien de pourparlers et de conjectures le départ de ceux qui furent expédiés à Petro-Zawodsk ne donna-t-il pas lieu!... Quel triste avenir ne présageait-on pas pour tous les Polonais en général!... Quels reproches ne me faisait-on pas sur ma confiance dans les sentimens généreux d'Alexandre! — Peut-être même s'est-il trouvé des individus qui m'accusèrent de ne pas mettre assez de zèle et de bonne volonté pour plaider la cause de mes compatriotes!... Je laissai au temps et aux événemens à me faire justice de ces soupçons, et à donner à connaître toute la bonté du cœur d'Alexandre. — Quant à moi, qui n'ignorais pas ses intentions et ses sentimens, je souffrais, à la vérité, de voir s'étendre momentanément sur quelques uns des miens une persécution que j'aurais voulu leur faire éviter; mais je n'avais point d'inquiétude pour l'avenir, car je me reposais sur les promesses que l'empereur m'avait données, qu'une amnistie générale serait accordée à tous les Polonais sujets de l'empire.

— Mon attente ne fut point trompée, comme on va le voir.

CHAPITRE VII.

Le 29 novembre (10 décembre) au soir, je fus prévenu par le grand-maréchal comte *Tolstoy*, au nom de l'empereur, que je devais me rendre le surlendemain matin, avec M. *Wawrzecki* et le prince *Lubecki*, chez S. E. M. *de Schischkoff*, secrétaire de l'empire, pour y entendre la lecture du manifeste par lequel l'empereur accordait un pardon et l'oubli du passé pour tous les Polonais sujets russes qui avaient pu se compromettre lors du séjour des armées françaises dans leur pays. — Le 1er-13 décembre, nous fûmes trouver M. *de Schischkoff*. Il nous déclara, par ordre de l'empereur, qu'il était chargé de rédiger l'acte d'amnistie; mais qu'avant de le faire, il lui était ordonné de sonder nos opinions sur cet objet.

Je priai M. *de Schischkoff* de porter aux pieds de Sa Majesté l'expression de notre gratitude pour la confiance dont elle voulait bien nous honorer; mais j'ajoutai qu'ignorant ses intentions sur la manière dont elle voulait accorder cette amnistie, nous n'avions rien à proposer, et

nous ne pouvions que demander grâce et pardon général pour tous nos compatriotes.

M. *de Schischkoff* nous informa que Sa Majesté avait intention de manifester sa clémence dans toute son étendue, mais que, quant à lui, il supposait qu'on ne pouvait pas mettre sur la même ligne tous ceux qui se trouvaient inculpés, et que peut-être il conviendrait de faire quelques modifications dans le pardon général, et d'en excepter ceux qui avaient fait paraître des proclamations, ou qui avaient prononcé des discours offensant l'empereur et le gouvernement russe; car il lui semblait que ceux-là étaient bien plus coupables que beaucoup d'autres. Il nous cita pour exemple de ceux qui s'étaient exposés à cette exception plusieurs individus, et entre autres M. Jean *Sniadecki*, recteur de l'université de Wilna, contre lequel il était fortement prévenu.

Je remerciai M. *de Schischkoff* de nous avoir avertis que cette supposition venait de son propre chef, et que ce n'était pas l'opinion de Sa Majesté qu'il nous énonçait; car nous serions très affligés de trouver l'empereur, dans cette circonstance, différent de l'idée que nous nous en faisions, c'est-à-dire admettant des restrictions, et ne sachant pardonner qu'à demi, tandis que la bonté extrême de son cœur ne nous avait jamais fait douter de ses sentimens généreux et magnanimes.

Je passai en revue la conduite des Lithuaniens

jusqu'à l'époque où la guerre commença. Je rappelai leur constante fidélité, que les vexations des fonctionnaires russes d'un côté, et de l'autre les promesses et les séductions des émissaires français, avaient mise à une rude épreuve. — Je rappelai leur attachement et leur dévoûment pour la personne d'Alexandre. — Je m'arrêtai sur les sacrifices qu'on leur avait fait faire avant le commencement de la campagne, et sur ceux qu'ils firent de bon gré, en se chargeant volontiers de livrer tout ce qu'ils avaient pour les besoins de l'armée, et se réservant seulement l'absolu nécessaire pour l'entretien de leurs familles. — Je fis ensuite le tableau de tout ce qu'ils avaient souffert lors de la retraite inopinée des troupes russes, qui, pour enlever à l'ennemi les moyens de subsistance, détruisaient les magasins des vivres et emmenaient chevaux, bétail, et tous les approvisionnemens qu'on pouvait transporter. — Je fis observer que les Lithuaniens, après avoir rempli tout ce que le devoir et l'attachement pour leur souverain exigeaient, ne pouvaient voir sans étonnement et consternation la retraite de l'armée qui devait les défendre, et ne concevaient point que cela tînt à un plan d'opérations combiné, dont ils ne pénétraient pas les motifs; et lorsqu'ils aperçurent les forces formidables de l'ennemi s'avancer à grands pas, et pour ainsi dire sans résistance, jusqu'aux anciennes fron-

tières de l'empire, ils commencèreut à supposer qu'ils allaient être abandonnés par l'empereur Alexandre, et qu'ils pouvaient se livrer à quelque espoir d'être rétablis dans leur patrie par Napoléon. — J'assurai positivement qu'aucun Polonais sujet de la Russie n'accusait l'empereur Alexandre; que tous, au contraire, le chérissaient, et n'avaient jamais formé d'autres vœux que celui de le voir se proclamer roi de Pologne; que personne n'avait pris les armes, ni osé parler contre lui; que tout ce qui s'était passé depuis l'occupation de la Lithuanie par les armées françaises, ne pouvait fournir de motifs d'inculper ses habitans, qui, malgré leur répugnance pour la nouvelle organisation qu'on introduisait dans leur pays, sans voir leurs vœux réalisés, ne pouvaient s'opposer à la force, étant privés de l'appui du souverain sur lequel ils avaient fondé toutes leurs espérances. — J'ajoutai encore que, dans cet état de choses, il était difficile de prouver qu'il y ait eu de véritablement coupables dans les provinces envahies par Napoléon, mais qu'au reste je supposais qu'un individu qui avait déclamé, parlé ou écrit contre le gouvernement russe, ne devait pas être plus inculpé que celui qui avait armé son bras en cédant à la force, ou que des espérances illusoires avaient fait agir.

Je représentai à M. *de Schischkoff* qu'il ne m'appartenait pas de justifier personne en par-

ticulier; mais que ma conviction, ainsi que le témoignage dû à la vérité, m'imposaient le devoir de l'assurer que l'on avait certainement calomnié M. *Sniadecki;* que cet homme, aussi distingué dans la classe des savans que sage et prudent dans sa conduite, n'avait pu jamais se permettre des propos déplacés contre l'empereur, lui qui savait mieux que tout autre apprécier les bienfaits d'Alexandre pour l'université de Wilna, et sa sollicitude paternelle à protéger l'éducation nationale.

Je finis par prier M. le secrétaire de l'empire de porter à la connaissance de Sa Majesté l'exposé que je venais de lui faire, et de dire que nous avions tant de confiance en elle, que nous n'admettions pas la possibilité d'employer une demi-mesure dans une circonstance où, aux yeux de l'Europe entière, il fallait manifester dans tout son éclat la clémence et l'équité de l'empereur.

Le prince *Lubecki* et M. *Wawrzecki*, qui partageaient mes sentimens, appuyèrent tout ce que je venais de dire; et c'est ainsi que se termina cette conférence, dont je ne doutais point que M. *Schischkoff* ne rendît un compte exact et favorable pour nous à l'empereur. — J'en étais d'autant plus persuadé qu'il m'avait écouté avec beaucoup d'intérêt, qu'il paraissait convenir des principes sur lesquels j'avais basé mon explica-

tion, et que d'ailleurs ce ministre respectable, aussi éclairé que sensible, a toujours cherché à faire le bien autant que cela était en son pouvoir.

Avant de le quitter, je le prévins que je prendrais la liberté d'adresser une lettre à l'empereur dans laquelle je donnerais plus de développement à tout ce que je venais de lui exposer de vive voix.

Cette lettre, qu'on trouvera plus bas, ne fut expédiée que le lendemain. Après sa réception, je reçus l'ordre de l'empereur, d'aller trouver le secrétaire de l'empire, le 4-16 décembre, à onze heures du matin. — Je m'y rendis, et j'eus le plaisir d'entendre, en éprouvant les sentimens de la plus vive émotion, la lecture de l'acte d'amnistie sans exception quelconque.

Voici la lettre que j'ai adressée à Sa Majesté l'empereur, sur l'acte d'amnistie de Saint-Pétersbourg, ce 2-14 décembre 1812.

« Sire, conformément aux ordres de Votre
« Majesté impériale, qui nous ont été commu-
« niqués par le grand-maréchal comte *Tolstoy*,
« je me suis rendu hier matin, avec M. *Waw-*
« *rzecki* et le prince *Lubecki*, chez S. Exc. M. le
« secrétaire de l'empire.

« Nous avons été pénétrés de la plus vive re-
« connaissance en apprenant, par son organe,
« que Votre Majesté impériale ayant manifesté

« la volonté de publier une amnistie pour les
« habitans de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, avait en même temps gracieusement permis que nous présentassions nos idées sur la manière dont on devait rédiger cet acte, qui, sous tous les rapports, nous intéresse très particulièrement.

« Je ne doute pas que S. Exc. M. *de Schischkoff* n'ait porté aux pieds du trône l'expression de notre gratitude et de notre confiance illimitée dans les sentimens généreux et magnanimes de Votre Majesté impériale. — Je suis persuadé également qu'il a porté à sa connaissance les observations que nous avons pris la liberté de faire sur une amnistie sans exception, qui est la seule qui puisse être digne d'un cœur tel que le vôtre, Sire. — Toutefois, je me fais un devoir de répéter en peu de mots le résumé de nos observations sur cet objet.

« Le droit d'accorder l'amnistie est sans doute le plus bel attribut de la souveraineté, et il ne sied mieux à aucune tête couronnée qu'à Votre Majesté impériale, qui êtes le modèle de la bonté et de l'équité.

« Après avoir déployé vos forces et votre puissance pour terrasser l'ennemi, vous ne voulez profiter de vos victoires, Sire, que pour tendre une main bienfaisante aux malheureux; et

« votre bon cœur ne serait pas satisfait, si le châ-
« timent de quelques victimes troublait le plaisir
« d'accorder un pardon général.

« C'est pourquoi nous croyons que des excep-
« tions particulières dans l'acte d'amnistie ne
« répondraient point aux vues bienfaisantes de
« Votre Majesté impériale, et altéreraient l'im-
« pression qu'il doit nécessairement produire
« dans toute l'Europe.

« Au milieu d'une guerre dont il n'y a pas eu
« d'exemple, et dont les résultats étaient aussi
« éloignés qu'incertains, les Lithuaniens, se
« voyant abandonnés par leur souverain et ses
« armées, se trouvant livrés à un ennemi puis-
« sant, qui joignait au prestige de la séduction
« les menaces et la terreur, cédèrent, les uns
« aux impulsions de l'espérance, et d'autres à
« ceux de la crainte.

« Quel que soit le sentiment qui ait conduit
« chacun en particulier, je pense qu'on ne peut
« classifier les torts dont on les accuse, et excu-
« ser les uns en condamnant les autres, sans s'ex-
« poser à des actes d'injustice.

« Si, d'après les principes généreux et équi-
« tables que Votre Majesté impériale a admis, il
« doit y avoir une amnistie pour ceux qui ont
« accepté des places civiles ou militaires lors du
« séjour des armées françaises, comment la re-
« fuser à ceux que l'on accuse d'avoir prononcé

« des discours ou signé des proclamations contre « le gouvernement russe, ou la personne sacrée « de Votre Majesté impériale?

« Il y a des têtes exaltées et des fanatiques dans « tous les pays, et ce n'est que dans cette classe « que l'on pourrait placer ceux dont la bouche « ou la plume se serait souillée, en osant s'ex- « primer d'une manière offensante contre le « meilleur des souverains. — Mais Votre Majesté « impériale voudrait-elle punir ceux qui lui au- « raient manqué personnellement, et pardonner « à ceux qui auraient pris les armes contre la « Russie?... Je suis persuadé que ce n'est pas son « intention; et rien ne peut me faire douter que, « malgré toutes les représentations que l'on fera « à Votre Majesté impériale contre les Lithua- « niens, l'acte d'amnistie, sans flétrir leur ca- « ractère national, sans exagérer leurs torts, « et sans exception quelconque, sera signé par « elle, et paraîtra sous cette forme qui inspire « le respect, l'admiration et la reconnais- « sance, en portant l'empreinte du caractère de « son auguste auteur, qui sait vaincre et par- « donner. »

« Cet acte sera vivement senti et apprécié par « les âmes sensibles qui ont pu s'égarer momen- « tanément. — Il couvrira de honte le petit nom- « bre de ceux qui ont pu vous méconnaître, Sire! « Il réveillera en eux tous les remords de la

« conscience, et les ramenera à un repentir sin-
« cère.

« Cet acte vous frayera le chemin dans le duché
« de Varsovie, où tous les habitans accueilleront
« avec empressement le vainqueur généreux; et
« tandis que les armées victorieuses détruiront
« les forces armées de Napoléon et occuperont
« de vastes contrées, l'acte d'amnistie fera plus
« encore, il subjuguera les cœurs des habitans,
« et les attachera bien sincèrement à Votre Ma-
« jesté impériale.

« Je regarderai comme le plus beau jour de ma
« vie celui où je verrai la signature de Votre
« Majesté impériale apposée à ce manifeste subli-
« me, qui ne peut être que votre ouvrage, Sire!
« Je partagerai l'enthousiasme de mes compatrio-
« tes, et j'aurai part à cette jouissance pure qu'é-
« prouvera le souverain bienfaisant dont per-
« sonne mieux que moi ne connaît les senti-
« mens.

« Je verrai dans la publication de cet acte l'a-
« vant-coureur de l'exécution des vastes projets
« de Votre Majesté impériale, qui doivent fixer
« les destinées des Polonais; et, arrosant de lar-
« mes de reconnaissance la main dispensatrice de
« grâces et de bienfaits, je dirai avec assurance
« que douze millions d'individus qui devront la
« régénération de leur patrie à Votre Majesté
« impériale, feront oublier, par leur dévoûment,

« les torts que quelques uns d'entre eux ont pu « avoir.

« Je suis, etc., etc. »

C'est la dernière lettre que j'écrivis à l'empereur avant son départ pour l'armée. Il quitta Saint-Pétersbourg le 7-19 décembre 1812. — Il arriva à Wilna le 10-22. — Il y fit publier l'acte d'amnistie le 12-24, et en fit la lecture à l'assemblée générale du Sénat, à Pétersbourg, le 17-29 décembre.

La veille de son départ de Pétersbourg, l'empereur me fit appeler dans son cabinet, et me dit : « J'espère que vous avez été content de l'acte « d'amnistie.... Je quitte Pétersbourg, mais nous « nous verrons bientôt.... Dieu a béni nos ar-« mées.... je vais les rejoindre. — Vous pouvez « concevoir que, dans ce moment-ci, je ne puis « penser à autre chose qu'à profiter de nos succès. « — Dès que nos troupes auront occupé le duché « de Varsovie, et que nous n'aurons plus à re-« douter le retour de Napoléon, je tiendrai ma « promesse, et je songerai aux moyens de réta-« blir la Pologne. — Vous connaissez mes inten-« tions à cet égard.... Je compte vous appeler « auprès de moi en peu de temps.... En atten-« dant, patience et confiance. »

Ces paroles étaient faites pour me tranquilliser, d'autant plus qu'elles avaient suivi de près la signature de l'acte d'amnistie, qui attestait tout

récemment les intentions bienfaisantes de l'empereur pour mes compatriotes.

Cependant Alexandre quitta Pétersbourg sans laisser aucune disposition relativement à MM. Thomas *Wawrzecki*, le prince Xavier *Lubecki*, le comte Louis *Plater*, Casimir *Sulistrowski*, maréchal du gouvernement de Wilna, et *Rokicki*, maréchal de celui de Minsk, qui composaient le comité nommé par l'empereur pour la répartition des fournitures de l'armée, et qui avaient reçu l'ordre de l'accompagner de Wilna à Pétersbourg. — Chacun désirait vivement de pouvoir rentrer dans ses foyers et de revoir ses propriétés, qui étaient presque ruinées par les suites de la guerre; mais aux demandes qu'ils adressaient, de voir le comité dissous, puisque l'ennemi avait évacué la Lithuanie, et leurs personnes libres de l'obligation de rester à Pétersbourg, ils ne recevaient aucune réponse du gouvernement, parce qu'on attendait d'un jour à l'autre les ordres que Sa Majesté ferait parvenir à cet égard. — Enfin, au bout de quelque temps, le ministre de la police générale, *Balascheff*, leur signifia, au nom de l'empereur, qu'ils avaient la permission de quitter Pétersbourg, et de revenir en Lithuanie.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

ANNEXES

AU LIVRE DIXIÈME.

N° I.

NOTICES

SUR

LA LITHUANIE ET LES LITHUANIENS,

Suivies d'une réponse à la question : Pourquoi Napoléon a-t-il trouvé les habitans de cette province beaucoup moins confians, plus froids et bien moins empressés à se ranger autour de lui que ne l'avaient été les Polonais habitans du duché de Varsovie?[1]

Avant de répondre à la question que j'ai insérée dans le titre de cet écrit, et qui m'a été faite et répétée par tous les Français que j'ai rencontrés

[1] Cet écrit fut remis à un diplomate français, à Wilna, sur la fin du mois d'août de l'année 1812. Il fit froncer le sourcil à celui auquel il fut présenté ; mais il produisit une forte impression sur tous les Français qui en eurent

jusqu'aujourd'hui, je veux désabuser ceux qui ne connaissent pas plus la Lithuanie que les antipodes, et qui ne parlent des Lithuaniens que comme d'une nation bien différente des Polonais proprements dits, en leur donnant quelques renseignemens sur ce pays et ses habitans.

Il n'y a pas, sans doute, de différence à remarquer entre les Polonais et les Lithuaniens, et principalement dans la classe de la noblesse, qui seule, pour ainsi dire, forme le corps de la nation; mais il ne faut pas supposer que ce n'est qu'à l'époque de la réunion de ces deux pays qu'on doit donner la célébrité que les Lithuaniens se sont acquise dans l'histoire des pays du Nord, et la réputation qu'on ne leur a jamais contestée d'être braves, entreprenans et attachés à leur pays.

Pour donner quelques notions sur la Lithuanie, sur son étendue dans les siècles reculés et sur ses habitans, je citerai quelques passages de *Malte-brun,* auteur qui a inspiré tant de confiance aux étrangers par ses vastes connaissances sur l'histoire et la géographie, et les recherches appro-

connaissance. Il fit taire aussi tous ceux qui regardaient les Lithuaniens comme des Polonais dégénérés, qui les accusaient d'avoir perdu tout sentiment pour la patrie, et qui leur reprochaient de tenir à la Russie, et d'être dévoués à l'empereur Alexandre, au point de renoncer au rétablissement de la Pologne par Napoléon.

fondies auxquelles il s'est livré avec autant d'assiduité que de discernement.

[1] « L'histoire primitive des Lithuaniens est ex« trêmement obscure. Les traditions lithuanien« nes et russes semblent se contredire, ou plutôt « elles ne remontent l'une et l'autre qu'à une « époque très postérieure à celle de l'origine de « ce peuple.

« *Koïalowicz*, l'historien des Lithuaniens, pré« tend que, vers l'an 900, il aborda sur les côtes « de la Baltique une colonie d'Italiens qui intro« duisirent dans ce pays une certaine civilisation, « et en même temps cette foule de mots latins « qui se font remarquer dans le langage lithua« nien. Ces illustres fugitifs s'appelaient *Palœ« mon Libo*, Julien *Dorsprungo*, Prosper et « César *Colonna*, Hector et Ursin *Rosa*. De ces « familles italiennes sortirent plusieurs dynasties « souveraines qui gouvernèrent la Lithuanie « proprement dite, et la Samogitie. — L'un « d'eux, *Zwibund*, dévasta en 1089 la Russie. — « Un siècle plus tard, un autre prince du même « nom battit les Polonais. Enfin, en 1240, *Rin« gold* mourut souverain de la Lithuanie, de « la Mazovie, de la Podlésie, de la Czernigovie

[1] Voyez *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, rédigé pricipalement d'après des notes communiquées par des Polonais et d'après les auteurs du pays même, par MALTEBRUN; *Paris*, 1807, pag. 187 *et suiv.*

« et d'autres provinces russes, de la Samogitie et « de la Courlande.

« Selon les chroniques russes, les Lithuaniens « étaient anciennement restreints dans la Cour- « lande, la Samogitie et un coin de terre assez « étroit, à l'est de cette dernière province; et tout « le reste de ce qui a composé dans la suite le « grand-duché appartenait à la Russie. *Nestor*, « le plus ancien historien de la Russie, met Litwa « au nombre des provinces de cet empire, et « Polock ou Polotsk dans celui des villes russes « que le grand prince *Oleg*, en 907, affranchit « d'un tribut qu'elles payaient aux *empereurs* « *grecs*. Dans les dernières années du dixième « siècle, Polock était la résidence du prince *Ro-* « *grold*, dont la fille *Rognéda* fut recherchée en « mariage par le grand prince de Russie *Vladi-* « *mir-le-Grand*. Cette princesse n'ayant pas « voulu y consentir, *Vladimir* fit la guerre à « son père, s'empara de sa capitale, le tua lui et « ses deux fils, et se trouva maître de *Rognéda*. « Il en eut un fils nommé *Isaslaw*; ensuite il se « sépara d'elle, mais auparavant il fit rebâtir « Polock, où il la renvoya avec son fils aîné *Isa-* « *slaw*, en lui cédant et la ville et les pays qui en « dépendaient, comme une principauté à part, « qui avait Polock pour capitale, et comprenait « toute la Lithuanie jusqu'à la rivière du Niémen « ou Memel, et une grande partie de la Livonie.

« *Isaslaw* et ses descendans la possédèrent jusqu'à « l'extinction de la race dans le treizième siècle, « où se forma le grand-duché de Lithuanie, dont « *Ringold* prit le premier le titre en 1235. Les *An-« nales généalogiques de la Russie* (Rodoslownié) « font descendre ce *Ringold* des anciens princes « de Polock... Les grands-ducs de Lithuanie se « rendirent dans la suite maîtres de Polock et de « toutes les villes russes de cette contrée.

« Nous pensons que, dans l'une et l'autre de « ces traditions, il y a quelque fondement histo-« rique; mais que, pourtant, la masse des Lithua-« niens ne descend d'aucune nation étrangère; « qu'elle forme avec les Lettons, les Curons ou « Courlandais, et les Prussiens, une race parti-« culière, distincte et des Slavons et des Goths; « mais tour à tour subjuguée par ces deux peu-« ples. Il paraît aussi que des Grecs ou des Ro-« mains du Bas-Empire y ont pénétré. Quoi qu'il en « soit, les deux traditions deviennent d'accord de-« puis l'époque où le grand-duc *Ringold* étendait « au loin la puissance et la gloire des Lithuaniens.

« Vers la fin du treizième siècle, *Vittenes*, « originaire de la Samogitie, après diverses révo-« lutions, obtint le titre de grand-duc, et laissa « le gouvernement à son fils et successeur *Gedy-« min*, qui bâtit Wilna, dont il fit sa résidence. « Il vainquit *Stanislas*, grand prince de Russie, « auprès de Kiiow; et s'étant rendu maître de

« cette capitale, il fut, selon *Nestor*, nommé « grand-prince de Russie. *Jahellon*, son petit-« fils, connu sous le nom de *Jagellon*, offrit sa « main à *Hedwige*, fille unique de *Louis*, roi de « Pologne et de Hongrie, qui était déjà couron-« née reine, et il s'engagea en même temps à « embrasser le christianisme avec tout son peu-« ple, à réunir la Lithuanie à la Pologne, et à « reconquérir les provinces démembrées de la « couronne... *Jagellon* vint à Cracovie en 1386, « fut baptisé et nommé *Wladislas*, et après son « mariage avec *Hedwige*, il fut également cou-« ronné roi. L'année suivante, ce prince retourna « en Lithuanie, y abolit les anciennes superstitions, « fit convertir plusieurs milliers de ses sujets à la « religion chrétienne, fonda l'évêché de Wilna, « et régla la discipline ecclésiastique. En 1392, « il fit grand-duc de Lithuanie son cousin *Alexan-« dre* ou Vitold, mais sans préjudice à la réunion « de cette province avec la Pologne, et en s'en « réservant la souveraineté. En 1401, cette réu-« nion fut confirmée par un acte formel dressé « dans une diète provinciale à Wilna. En 1408, « le grand-duc enleva la Samogitie à l'ordre teu-« tonique. Dans une autre diète provinciale, tenue « en 1413, dans la petite ville de Horodlo, les « Lithuaniens furent déclarés égaux aux Polonais, « à l'égard des charges et des lois; beaucoup de « familles lithuaniennes s'allièrent par des ma-

« riages à des familles polonaises; enfin les armes « des deux nations furent réunies. On y régla « encore que les Lithuaniens recevraient leur « grand-duc de la main du roi de Pologne, et « que ce dernier venant à mourir sans enfans ni « descendans habiles à lui succéder, les Polonais « n'éliraient un nouveau roi que conjointement « avec les Lithuaniens. L'alliance conclue en 1413 « fut renouvelée en 1499, et on y ajouta, par « forme d'éclaircissement, que les Lithuaniens « n'éliraient point leur grand-duc sans l'agrément « des Polonais, ni les Polonais leur roi sans le « concours des Lithuaniens. En 1561, les cheva- « liers porte-glaives se soumirent, eux et la par- « tie qui leur restait encore de la Livonie, à la « domination du roi de Pologne, comme grand- « duc de Lithuanie; le nouveau duc de Courlande « en devint également feudataire. En 1569, les « Polonais-Lithuaniens tinrent, à Lublin, une « diète où le grand-duché fut réuni au royaume « de Pologne, de manière qu'ils ne fissent plus en- « semble qu'un même corps, soumis à un même « prince qui devait être élu conjointement par les « deux nations sous le double titre de roi de Po- « logne et de grand-duc de Lithuanie. On y con- « vint aussi que la diète serait toujours tenue à « Varsovie; que les deux peuples auraient le « même sénat, la même chambre pour leurs « nonces ou députés; que leurs monnaies seraient

« au même titre ; qu'enfin les alliances, les troupes « auxiliaires, et toutes choses seraient communes « entre eux. Dans les lois de 1673, 1677 et 1685, « il fut réglé que chaque troisième diète se tien- « drait en Lithuanie à Grodno ; on excepta ce- « pendant de cette règle les diètes de convoca- « tion, d'élection et de couronnement. En 1697, « les lois polonaises et lithuaniennes reçurent une « force et une autorité égale. »

J'ajouterai à ce précis de l'histoire de la Lithuanie jusqu'à l'union de cette province avec la Pologne, quelques détails intéressans sur ce pays, qui datent de l'époque où les faits qui y ont rapport ont cessé d'être douteux ; je les ai puisés aux meilleures sources. [1]

Vers l'année 1300, à l'époque où les Tartares, fiers de leur puissance, commençaient à inquiéter les frontières de la Lithuanie, *Gedymin* marcha contre eux, s'empara de la Wolhynie, de la Podolie et du duché de Kiiow, les chassa de ces contrées, et fixa les limites de la Lithuanie à Putywel, sur la Diésna.

Les Tartares, qui redoutaient *Gedymin*, n'osè-

[1] Voy. DLUGOSZ, MIECHOWITA, STRYIKOWSKI, HERBERSTEIN, MICHAYLO, lithuanien ; les *Chroniques russes ;* l'*Histoire de Pologne*, par NARUSZEWICZ ; son *Histoire de la Tauride ;* les *Lettres des Czars au-delà du Wolga ;* les *Archives de la Couronne transportées à Pétersbourg ; Limites regni Poloniæ ;* DOGELI, etc., etc.

rent plus l'attaquer; mais, après sa mort, ils voulurent recouvrer les provinces qu'ils avaient perdues, et commencèrent à ravager la Podolie. *Olgierd*, successeur de *Gédymin*, vint au secours de ses neveux, nommés *Koryatowicz*, qui étaient en possession de la Podolie; défit, en bataille rangée, les princes tartares, et les poursuivit jusqu'au-delà du Don.

Witold, neveu et successeur d'*Olgierd*, attaqué dans ses nouvelles conquêtes, par les Tartares, qui vinrent fondre sur lui avec des forces très considérables, les battit, en chassa une partie au-delà du Don, et transporta ceux qui tombèrent entre ses mains dans différentes contrées de la Lithuanie, où, au lieu de les réduire en esclavage, il leur donna des possessions avec la permission d'exercer librement leur culte.

Quoique les invasions des Tartares devinssent moins fréquentes, *Witold* résolut de s'assurer ses propriétés, et de les mettre à l'abri des incursions ultérieures, en faisant un traité avec *Tokatmisz*, czar de Kapczak, au-delà du Wolga, qui céda à *Witold* tous ses droits de souveraineté sur les duchés de Moscovie. — Cette cession fut confirmée par *Menglikeray*, czar de Pérékop, petit-fils de *Tokatmisz*, qui nomme en détail tous les districts, villes et châteaux cédés à *Witold*. Enfin, *Hadgigeray* ratifia à *Witold* les mêmes cessions. On en trouve les preuves au-

thentiques dans les actes originaux qui renferment la donation du premier, la confirmation du second, ainsi que les pactes renouvelés entre le troisième et Casimir *Jagellon*, datés de Crimée en 1430, et munis du sceau d'or des kans. — Ces pièces officielles se trouvaient dans les archives de la couronne, et ont été transportées à Pétersbourg avec le reste des archives et la bibliothéque nationale de Varsovie.

De cette manière, *Witold* acquit la propriété non seulement des possessions russes délivrées du joug des Tartares, par son aïeul et par son oncle, mais encore de celles qui relevaient des autres petits czars tartares au-delà du Dniéper.

Il exerçait sur les provinces les droits de souveraineté dans toute son étendue. Il nommait et confirmait les kans tartares; il leur imposait l'obligation de fournir des troupes à chaque réquisition. Il soumit à *Hadgigeray* les petites hordes de Tartares qui habitaient entre le Dniéper et le Don, et les tribus nomades qui vivaient sur les bords de la mer Noire, et qui faisaient de fréquentes incursions sur le territoire polonais. Il lui donna aussi le gouvernement des peuplades qui faisaient paître leurs troupeaux entre l'embouchure du Dniéper et du Dniester, sous la condition de les tenir soumises à la Lithuanie, et de regarder *Witold*, ainsi que ses successeurs, comme ses maîtres et souverains. *Hadgigeray*

se montra fidèle tributaire de la Pologne, même après la mort de *Witold*. Il n'entreprenait aucune guerre sans l'aveu du roi, le nommait son maître et son seigneur, et avait toujours ses troupes prêtes à ses ordres.

Ainsi, tous les pays entre le Dniéper et le Dniester, jusqu'à leur embouchure, ont appartenu à la Lithuanie, ou par droit de succession des ducs de Russie, ou par celui de conquête, ou enfin par des traités, sans en excepter le territoire nommé aujourd'hui *district d'Oczakow*, jusqu'à la ville de Kaczubey, dont les ruines existent encore vis-à-vis de Bialogrod, nommé par les Turcs *Akerman*.

Le Dniéper, depuis ses sources aux environs de Smolensk, traversait le territoire lithuanien jusqu'à son embouchure dans la mer Noire. Les ducs de Lithuanie, et après eux les rois de Pologne, élevèrent des villes fortifiées sur les deux rives de ce fleuve, et y entretinrent de fortes garnisons pour contenir les incursions des Tartares. *Michaylo*, lithuanien, envoyé par *Sigismond-Auguste* pour inspecter ces châteaux, nomme Kremienczuk, Upsk, Herbedieiowrog, Missuryn, Koczkos, Tawan, Barhun, Tyahinia, etc.

Les ducs de Lithuanie établirent à Tawan une maison de douane construite en pierre, où ils percevaient les droits et l'amende appelés

osmiectwo, qu'on imposait aux Tartares qui avaient commis quelques excès ou désordres; on appelait cette douane les bains de *Witold*.

Les précautions qu'on avait prises pour se mettre à l'abri des incursions des Tartares amenèrent dans ces contrées un grand nombre d'habitans, qui y bâtirent des villages, et qui y firent valoir une terre très fertile. De nombreux établissemens se formèrent aux environs du lac de Teligola[1]. Les belles plaines situées entre les deux rivières d'Ingul se couvrirent d'habitations. Plusieurs familles puissantes de la noblesse possédaient des terres considérables aux environs d'Oczakow; d'autres, moins opulentes, y avaient des villages, des habitations, des troupeaux et des haras, ainsi que des campagnes couvertes des plus riches moissons.

Deux ponts construits par *Witold*, non loin de l'embouchure du Boh, et le port de Kaczubey, situé à l'embouchure du Dnieper, facilitaient leur commerce.

Depuis *Witold* jusqu'à Casimir *Jagellon*, des transports continuels de froment et de seigle descendaient le Dniester jusqu'à Kaczubey et Bialogrod.[2]

[1] Nom lithuanien donné à ce lac. *Toli galas* veut dire, *loin la fin*.

[2] On lit dans SARNICKI qu'au temps de *Sigismond-Auguste*, des vaisseaux chargés de blés les transportaient

Après l'union de la Lithuanie à la Pologne, les Lithuaniens se montrèrent jaloux de la conservation de leurs anciennes lois et priviléges, qui leur avaient été garantis par l'acte même d'union; mais on les trouvait toujours disposés à tous les sacrifices qu'on demandait d'eux lorsqu'il s'agissait du bien-être général de la patrie.

Ils en donnèrent les preuves les plus convaincantes dans les dernières années de l'existence de la Pologne; car lorsqu'ils acquirent la certitude que, pour l'intérêt commun et pour donner plus de consistance à la nouvelle forme de gouvernement qu'on se proposait d'établir à la diète de 1788, il était nécessaire de resserrer davantage les rapports entre la Lithuanie et la Couronne[1], pour ne former de ces trois provinces qu'un seul État puissant, et faire disparaître totalement les distinctions qui avaient existé jusqu'alors entre les Polonais et les Lithuaniens, ils firent volontiers le sacrifice des priviléges auxquels ils avaient tenu

dans l'île de Chypre; et il est expressément stipulé par l'article IV du traité conclu en 1621, entre *Sigismond* et *Osman*, qu'il serait défendu aux Tartares de passer par le district d'Oczakow, sur les terres de ce nom. — *Tartari nullas excursiones in ditiones polonicas facere præsumant, quin imo a transitu Oczakowiensi per sultanum arceri debent.*

[1] C'est le nom qu'on donnait à la Grande et à la Petite-Pologne.

avec le plus d'obstination, et renoncèrent sans difficulté à avoir une armée à part et un trésor séparé, en consentant à les réunir sous une seule et même administration avec les deux autres provinces.

Dans tout le cours de cette diète constitutionnelle, les membres représentans de la Lithuanie se firent connaître de la manière la plus distinguée par le plus pur patriotisme et par un dévoûment sans réserve pour le bien de l'État. Ils ne cédèrent ni en nombre ni en talens à ceux de la Couronne, et les noms de *Niemcewicz*, de *Weyssenhoff*, de *Matuszewic*, de *Soltan*, de Casimir *Sapiéha*, de *Wawrzecki*, et de tant d'autres inscrits dans les archives nationales, y ont laissé des traces ineffaçables de leurs talens pour l'administration, de leur éloquence et de leur patriotisme.

Les sentimens que ces représentans exprimaient dans l'assemblée de la diète se manifestaient avec tout autant d'énergie parmi leurs commettans dans la province de Lithuanie, où tout sacrifice pour la patrie fut regardé comme un devoir aussi doux que sacré à remplir.

Les premiers mouvemens de la révolution de 1794 ranimèrent tout le feu du patriotisme des Lithuaniens. — L'insurrection de Wilna ne le céda à celle de Varsovie que sous le rapport des moyens disponibles; car il n'y eut que trois cents

soldats lithuaniens qui assaillirent à Wilna un corps de trois mille Russes.

Quoique la plus grande partie de la Lithuanie se trouvât, depuis le dernier partage, incorporée à la Russie, et que la petite portion qui ne l'était pas fût encombrée de troupes russes, les efforts des Lithuaniens, éloignés de *Kosciuszko* et de l'armée de Pologne, furent inconcevables à l'époque de 1794. — On vit *Wawrzecki* pénétrer en Courlande et s'emparer de Libau, *Giedroyc* et *Niesiolowski* battre les Russes à Salanty, Michel *Oginski* s'avancer jusqu'à la Dzwina du côté de Dünebourg, Étienne *Grawboski* se frayer une route dans l'intérieur du ci-devant palatinat de Minsk.

Toutes ces expéditions se faisaient avec de bien faibles moyens et au milieu de différens corps russes, dont un seul, qui fut employé au siége de Wilna, était fort de quatorze mille hommes. — Mais de quoi ne sont pas capables le courage, l'enthousiasme et l'amour de la patrie!

Sierakowski, *Kopec*, Stanislas, George et Étienne *Grabowski*; *Prozor*, *Horain*, *Giedroyc*, *Bialopiotrowicz*, le palatin *Niesiolowski*, tous animés d'un zèle ardent pour leur pays, et qui l'ont servi à cette époque, soit dans le militaire, soit dans le civil, avec une constance imperturbable et un zèle sans égal, sont des noms bien chers pour tout bon Polonais, et la Li-

thuanie, leur patrie, s'en enorgueillit à juste titre.[1]

Cependant les Lithuaniens, qui n'avaient jamais pu obtenir de secours d'armes, de munitions, d'artillerie et de troupes pendant toute la durée de la révolution de 1794, parce que *Kosciuszko*, toujours aux prises avec les Russes ou les Prussiens, n'était pas en état de leur envoyer des renforts, furent obligés enfin de céder au nombre, et de réunir les débris de leur armée et des différens corps qui avaient combattu séparément sur les frontières de la Pologne.

Ces troupes lithuaniennes, en devenant partie de la grande armée, et fières de passer sous les ordres immédiats de *Kosciuszko*, qui lui-même était lithuanien[2], combattirent vaillamment sur différens points contre les Prussiens et les Russes, partagèrent partout les chances de la brave armée polonaise, jusqu'à la fin malheureuse de la révolution. — Enfin, lorsqu'un grand nombre d'officiers du premier rang qui étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, furent conduits dans les

[1] Les familles les plus distinguées de la Pologne sont, pour la plupart, originaires de la Lithuanie. Les *Czartoryski*, les *Radziwill*, les *Oginski*, les *Sapiéha*, les *Tyszkiewicz*, les *Pac*, les *Sanguszko*, sont lithuaniens.

[2] Il est né, le 12 février 1746, à Siechnowicé, dans le palatinat de Brzesc-Litewski, de parens nobles, originaires de ces contrées.

prisons de Pétersbourg, et que plusieurs milliers de soldats lithuaniens se trouvèrent transportés en Sibérie, tous ceux qui purent quitter la Pologne cherchèrent un asile dans les pays étrangers, et beaucoup d'entre eux passèrent au service de France ou se firent recevoir dans les légions polonaises en Italie.

D'après ce préliminaire, qui prouve qu'une grande partie d'hommes marquans qui ont illustré les dernières années de l'existence de la Pologne, étaient lithuaniens, et que l'amour de la liberté, de l'indépendance, aussi-bien que la haine des oppresseurs de la patrie ont caractérisé toujours, et d'une manière très prononcée, les habitans de la Lithuanie, voyons les motifs qui les ont empêchés de se livrer avec une confiance aveugle à celui qui, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, franchissait les frontières de leur province en 1812.

Lorsqu'en 1806 Napoléon déclara la guerre à la Russie et à la Prusse, les Lithuaniens ne furent rien moins qu'indifférens à cette nouvelle. Ils lisaient avidement les adresses de Napoléon aux Polonais, les proclamations de *Dombrowski* et de *Wybicki*, distribuées à Varsovie, et les lettres qui pouvaient parvenir avec des données et des espérances sur le rétablissement futur de la Pologne.

On était surpris, à la vérité, que *Kosciuszko*

eût résisté aux représentations les plus pressantes de Napoléon, et qu'il n'eût voulu ni le suivre, ni apposer sa signature à des proclamations adressées aux Polonais. — On ne croyait pas que Napoléon voulût rétablir une Pologne puissante et indépendante comme elle avait existé autrefois, car cela ne s'accordait point avec ses principes. — La plupart supposaient que, pourvu que l'empereur Alexandre se prêtât à un arrangement et fît ou acceptât des propositions de paix, Napoléon sacrifierait les Polonais à d'autres intérêts majeurs; cependant il n'y a pas de doute que beaucoup de Lithuaniens passèrent la frontière pour rejoindre les légions polonaises; et si Napoléon avait traversé le Niemen en proclamant le rétablissement de la Pologne, il est probable qu'à cette époque, tout ce qui pouvait porter les armes se serait réuni à lui avec empressement.

On fut dans l'attente et l'incertitude pendant plusieurs semaines, lorsqu'enfin l'on apprit qu'après la bataille de Friedland les deux empereurs de Russie et de France s'étaient rapprochés, qu'ils avaient eu une entrevue, qu'ils s'étaient entendus avec beaucoup d'épanchement et de cordialité de part et d'autre; que Napoléon, satisfait d'avoir été reconnu empereur par un souverain dont il appréciait l'amitié, et d'avoir écarté tout ce qui pouvait altérer la bonne harmonie entre les deux cours, offrit à Alexandre,

Varsovie avec les provinces de la ci-devant Pologne, qu'il avait prises au roi de Prusse, pour les réunir à la Russie.

On sut bientôt après que, cette proposition n'ayant pas été acceptée, Napoléon créait le duché de Varsovie, et le réunissait à la Saxe. On sut aussi qu'il détachait une portion de ces provinces formant l'arrondissement de Bialystok, avec une population de plusieurs centaines de milliers d'habitans, qu'il cédait à Alexandre pour l'incorporer à la Russie, comme pour constater que loin de vouloir lui enlever la Lithuanie, il faisait volontiers la cession qu'Alexandre demandait, de même qu'il l'aurait rendu maître du duché de Varsovie, s'il avait pu le mettre dans ses intérêts, et lui faire adopter ses principes sur le système continental.

Toutes ces nouvelles répandirent la consternation en Lithuanie, et principalement à Wilna. Ceux qui avaient quitté trop précipitamment leur pays pour se rendre auprès de l'armée polonaise, se trouvèrent compromis en exposant leurs familles à des enquêtes et à des persécutions; tous ceux qui n'attendaient que le passage du Niemen pour se réunir à leurs compatriotes, se trouvèrent désappointés. — Les Lithuaniens et tous les Polonais sujets d'Alexandre dans les autres gouvernemens de l'empire de Russie, regardèrent le traité de Tilsit comme le tombeau de toutes

leurs espérances, et, depuis cette époque, la confiance qu'on avait eue momentanément dans les intentions de Napoléon de rétablir la Pologne, disparut.

Plusieurs événemens qui suivirent cette époque, contribuèrent à attiédir encore l'admiration des Lithuaniens pour Napoléon, et à entretenir leur défiance.

Au commencement de la campagne de 1809, ils virent le duché de Varsovie abandonné à ses propres forces. — Un corps peu nombreux de Polonais sous les ordres du prince Joseph *Poniatowski* était destiné à le protéger contre l'ennemi, tandis que la majeure partie de l'armée polonaise combattait en Espagne. Napoléon avait laissé à la merci du sort un pays qui lui avait offert tant de ressources, une nation qui lui avait montré tant de confiance et de dévoûment! Varsovie fut ouverte aux Autrichiens, qui y pénétrèrent avec quarante mille hommes, et sans la valeur des braves Polonais, qui, ayant le prince Joseph à leur tête, se frayaient un chemin en Gallicie, sans un concours d'événemens fortunés pour Napoléon, qui le tirèrent d'embarras sur les bords du Danube et le firent triompher des Autrichiens, ce duché de Varsovie, à peine organisé, eût été sacrifié.

Un an plus tard environ, après la conclusion de la paix de Schönbrun, le ministre de l'inté-

rieur *Montalivet* déclara, dans un discours prononcé en public à Paris, que Napoléon n'avait jamais eu l'intention de rétablir la Pologne. Cette même assurance fut donnée par des lettres de Napoléon à Alexandre, et bien auparavant par une correspondance officielle du ministre des relations extérieures *Champagny*, adressée au chancelier de l'empire de Russie comte *Romanzoff*.

Il est facile de concevoir que toutes ces données qu'on se communiquait mutuellement, achevaient de détruire l'illusion des Lithuaniens les plus enthousiastes autrefois pour Napoléon.

D'un autre côté, l'empereur Alexandre faisait pour eux tout ce qui pouvait et devait les attacher à sa personne. Il avait accueilli en 1810 les demandes des habitans du gouvernement de Wilna et de celui de Grodno, et avait accordé presque tout ce qu'ils avaient désiré. La noblesse du pays sentait avec reconnaissance le prix de sa sollicitude pour l'éducation de la jeunesse, et de sa générosité pour l'université de Wilna et les écoles nationales.

On savait en Lithuanie, avec certitude, que l'empereur s'occupait du projet d'organiser les huit gouvernemens composés des ci-devant provinces de Pologne soumises à la Russie, et qui contenaient une population d'environ sept millions d'habitans. Il était question de les réunir

sous une même forme d'administration, et de leur donner une constitution séparée. On connaissait les forces imposantes de la Russie, et on s'attendait à voir tôt ou tard le duché de Varsovie réuni à ces gouvernemens, pour former un tout sous le nom de royaume de Pologne, ce qui était le seul objet de tous les vœux.

Voilà l'état où étaient les choses et la disposition des esprits en Lithuanie, à l'approche des armées de Napoléon en 1812. — On ne supposait pas, et on désirait encore moins qu'elles dépassassent la frontière; car on craignait que la Lithuanie ne devînt le théâtre de la guerre. On voyait une armée russe formidable s'avancer du côté du Niémen; mais on était sûr qu'elle ne commencerait pas les hostilités. L'arrivée de l'empereur Alexandre à Wilna, sa conduite bienveillante envers les habitans, et son affabilité, achevèrent de lui captiver les cœurs.

Par une déférence et un dévoûment sans exemple plusieurs gouvernemens, et nommément ceux de Grodno, de Wilna et de Minsk, s'offrirent de fournir tous les vivres et approvisionnemens dont l'armée pouvait avoir besoin, sans prescrire de bornes à ce qui devait être livré; car chaque habitant ne voulait se réserver que ce qui était indispensablement nécessaire pour l'entretien de sa maison, et donnait le reste. On ne demandait à l'empereur que la nomination d'un

comité composé de Lithuaniens qui fût chargé de cette répartition. C'est ce sacrifice volontaire qui procura en peu de temps la facilité de remplir des magasins immenses, quoique les mauvaises récoltes de l'année précédente, la misère générale et le dénûment d'argent présentassent partout des obstacles et des difficultés. Les Lithuaniens, que l'on aurait pu forcer comme sujets à fournir tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de l'armée, dans un moment surtout où presque toutes les forces russes inondaient leur province, se portèrent volontairement à tous les sacrifices, parce qu'ils étaient persuadés qu'Alexandre leur portait un véritable intérêt, et que son projet avait été d'organiser la Lithuanie, et de rétablir la Pologne après la fin de la campagne. Ils avaient des données certaines sur ses intentions à cette époque, et ils se fiaient à ses sentimens magnanimes. Tout au contraire, Napoléon n'avait rien promis, et sa conduite précédente avait détruit toute illusion.

La surprise et la consternation furent à leur comble lorsqu'on vit l'empereur Alexandre quitter inopinément la ville de Wilna, et l'armée russe se retirer du côté de Dryssa. Plusieurs individus suivirent l'empereur pour se soustraire aux premiers désordres qui accompagnent l'entrée d'une armée étrangère; beaucoup d'autres furent obligés de suivre par devoir, et principa-

lement les membres du comité nouvellement nommé pour la répartition des vivres; de manière qu'on eut de la peine à choisir quelques députés qui allassent à la rencontre de Napoléon.

Voilà ce qui donna de l'humeur à l'empereur des Français, tout autant que la retraite de l'armée russe sans avoir livré de combat; et on a pu en juger, avant son entrée à Wilna, par les questions brusques qu'il fit à la députation.[1]

Cependant les Lithuaniens ne trouvèrent pas de motifs de se livrer à la joie et à des espérances, même après l'entrée de Napoléon à Wilna. On venait de recevoir l'ordre du jour publié la veille du passage du Niémen, dans lequel on annonçait aux troupes qu'elles allaient entrer dans le pays ennemi : ce qui ne promettait pas des ménagemens pour la Lithuanie. Immédiatement après l'on sut qu'après le passage du Niémen beaucoup de villages avaient été incendiés, plusieurs maisons de nobles propriétaires pillées, les vivres et les fourrages enlevés; les blés, encore verds, coupés pour la nourriture des chevaux, les champs

[1] C'est le maréchal du district de Wilna, Antoine *Lachnicki*, qui se trouvait à la tête de la députation. Comme il ne parlait que polonais, le prince Alexandre *Sapiéha* lui servit d'interprète. Napoléon demanda avec humeur à quelle heure Alexandre avait quitté Wilna; ensuite si le sénateur *Oginski* l'avait suivi, et enfin s'il y avait des traîtres à Wilna.

et les prairies dévastées; les femmes insultées, les paysans maltraités. Par une conséquence naturelle, tous ceux qui étaient plus rapprochés de la frontière prenaient la fuite, et laissaient les villages déserts.

Les militaires polonais, entre lesquels se trouvaient beaucoup de Lithuaniens, ne s'attendaient qu'à des triomphes qui ameneraient infailliblement le rétablissement de la Pologne, et regardaient tous ces désordres comme un effet naturel des chances de la guerre; mais les paisibles propriétaires, les fermiers et la classe agricole, qui s'occupaient peu des événemens à venir, ne voyaient que la ruine et la dévastation, sans se faire une idée des avantages qui pourraient en résulter pour le bien général et pour la masse totale de la population. — On ne s'en prenait point, à la vérité, ni à Napoléon, qu'on avait regardé jusqu'alors comme infaillible dans toute l'Europe, ni aux chefs de ses armées, qu'on révérait en Lithuanie comme partout ailleurs, pour leurs exploits et leurs talens militaires; mais les pertes et dommages n'en existaient pas moins, et les inquiétudes, ainsi que la désolation, augmentaient à mesure que les armées étrangères avançaient avec une rapidité qu'on a peine à concevoir.

Enfin la réponse évasive et peu consolante donnée par Napoléon aux députés de Varsovie,

sur le rétablissement de la Pologne, renversa tous les calculs des Polonais, et acheva de désespérer ceux d'entre les Lithuaniens qui avaient cru un moment à la possibilité de voir l'armée russe détruite, les anciennes provinces polonaises reconquises et le royaume de Pologne rétabli.

On voit d'après tous ces détails les raisons qui ont empêché les Lithuaniens de répondre à l'attente de Napoléon.

S'il ne les a pas trouvés enthousiastes comme il l'aurait désiré, la faute n'en est qu'à lui. Si, avant de passer le Niémen, il avait proclamé le rétablissement du royaume de Pologne, et s'en était déclaré roi ; si, après l'avoir passé, il avait assuré les Lithuaniens et les habitans des ci-devant provinces polonaises soumises à la Russie, qu'il les réunissait au duché de Varsovie, pour ne faire qu'un ensemble formant un royaume de Pologne, il est certain qu'à la vue d'une armée de cinq cent mille hommes, leurs sentimens pour Alexandre auraient pu être ébranlés ; et aucune considération ne les eût empêchés de se livrer à tout le délire d'un patriotisme exalté, et de se réunir en masse pour combattre sous les ordres de celui qui leur rendait la patrie, sans se borner à leur faire des promesses.

Mais, au reste, que pouvait désirer Napoléon des Lithuaniens? Ils ont fait tous les sacrifices qui

étaient en leur pouvoir. — Dans plusieurs endroits, où les chefs de division annonçaient de leur propre mouvement le rétablissement de la Pologne, comme, par exemple, à Minsk, on recevait les Français avec un enthousiasme général. Dans toutes les habitations des propriétaires nobles, même les moins riches, les officiers étaient reçus avec hospitalité et empressement. On fournissait sans se plaindre des approvisionnemens pour les soldats; des chevaux pour les transports. Des volontaires se présentaient de tous côtés pour compléter l'armée polonaise. Plus de trois cents étudians de l'université de Wilna passèrent spontanément au service polonais. — On décréta la formation de dix régimens, dont cinq d'infanterie furent confiés aux colonels Adam *Biszping*, Alexandre *Chodkiewicz*, Constantin *Tyzenhaus*, Charles *Przezdziecki* et Stanislas *Czapski*; et on nomma pour colonels des cinq régimens de cavalerie, le brigadier Joseph *Wawrzecki*, Michel *Tyszkiewicz*, *Raiecki*, *Obuchowicz* et *Giedroyc*. — Quelques uns d'entre eux, qui étaient plus riches, fournirent leurs propres fonds pour accélérer la levée de ces régimens.

On vit aussi d'autres membres des premières et des plus anciennes familles de la Lithuanie, se disputer la gloire de servir la cause de leur patrie, et c'est ainsi qu'un Dominique *Radziwill*, un Alexandre *Sapiéha*, un Constantin *Czartoryski*,

un Gabriel *Oginski*, un Louis *Pac*, et plusieurs autres suivirent Napoléon, non point par des vues d'intérêt ou d'ambition, mais dans la supposition que le rétablissement de la Pologne serait le résultat de cette campagne, et qu'il serait opéré par Napoléon plutôt que par Alexandre.

En voilà assez pour prouver que les Lithuaniens n'ont jamais cédé en rien aux habitans des autres provinces polonaises, et il n'y a pas de doute que celui qui, sans les bercer de vaines espérances, se serait déclaré roi de Pologne et régénérateur de leur patrie, aurait acquis des droits incontestables à leur reconnaissance, et pouvait être sûr de trouver en eux confiance, enthousiasme, et même exaltation.

N° II.

(LIVRE X, CHAPITRE IV.)

*Extrait de l'*Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée, *par M. le général comte* DE SÉGUR, *vol.* Ier, *pag.* 150-157, *sixième édition.*

......Les Polonais avaient cru s'adresser à l'arbitre souverain du monde, à celui dont chaque parole était un décret, et qu'aucun ménagement politique n'était capable d'arrêter; ils ne surent à quoi attribuer la circonspection de sa réponse.

Ils doutèrent des intentions de Napoléon; le zèle des uns en fut glacé, la tiédeur des autres justifiée, tous s'étonnèrent. Même autour de lui, on se demanda les motifs de cette prudence qui paraissait intempestive et à laquelle il n'avait pas accoutumé : « Quel était donc le but de cette « guerre? Craignait-il l'Autriche? La retraite des « Russes l'avait-elle déconcerté? Doutait-il de sa « fortune, et ne voulait-il pas prendre, devant « l'Europe, des engagemens qu'il n'était pas sûr « de pouvoir tenir?

« Enfin, la froideur de la Lithuanie l'avait-elle « gagné? ou plutôt se défiait-il de l'explosion « d'un patriotisme qu'il n'aurait pas pu maî- « triser; et ne s'était-il pas encore décidé sur le « sort qu'il lui réservait? »

Quels que fussent ses motifs, il voulut que les Lithuaniens parussent s'affranchir d'eux-mêmes; et comme en ce même temps il leur créait un gouvernement et leur dictait jusqu'aux élans de leur patriotisme, cela le plaça, ainsi qu'eux, dans une fausse position où tout devint fautes, contradictions et demi-mesures. On ne se comprit pas réciproquement; une défiance mutuelle en résulta. Pour tant de sacrifices que les Polonais avaient à faire, ils voulurent des engagemens positifs. Mais leur réunion en un seul royaume n'ayant pas été prononcée, la crainte ordinaire à l'instant des grandes décisions, s'ac-

crut; et la confiance qu'ils venaient de perdre en lui, ils la perdirent en eux-mêmes.

Ce fut alors qu'il désigna sept Lithuaniens pour composer le gouvernement. Ce choix fut malheureux en quelques points; il déplut à la fierté jalouse d'une noblesse difficile à contenter.

Les quatre provinces lithuaniennes de Wilna, Minsk, Grodno et Bialystok, eurent chacune une commission de gouvernement et des sous-préfets nationaux. Chaque commune dut avoir sa municipalité; mais la Lithuanie fut en effet gouvernée par un commissaire impérial, et par quatre auditeurs français, sous le titre d'intendans.

Enfin, de ces fautes inévitables peut-être, et surtout des désordres d'une armée placée dans l'alternative de piller ses alliés ou de mourir de faim, il résulta un refroidissement général. L'empereur n'en put douter; il comptait sur quatre millions de Lithuaniens, quelques milliers seulement le secondèrent. Leur *pospolité*, qu'il avait estimée à plus de cent mille hommes, lui avait décerné une garde d'honneur; trois cavaliers seulement le suivirent. La populeuse Wolhynie resta immobile, et Napoléon en appela encore à la victoire. Heureux, cette froideur ne l'inquiéta pas assez; malheureux, il ne s'en plaignit pas, soit fierté, soit justice.

Pour nous, toujours confians en lui et en nous-

mêmes, d'abord les dispositions des Lithuaniens nous occupèrent peu; mais quand nos forces diminuèrent, nous regardâmes autour de nous; avec notre attention s'éveilla notre exigence. Trois généraux lithuaniens, grands par leurs noms, leurs biens et leurs sentimens, suivaient l'empereur. Les généraux français leur reprochèrent enfin la froideur de leurs compatriotes. L'ardeur des Varsoviens, en 1806, leur fut proposée pour exemple. La vive discussion qui s'ensuivit, comme plusieurs autres pareilles qu'il faut réunir, se passa chez Napoléon, près du lieu où il travaillait, et comme on fut vrai de part et d'autre, comme dans ces discours les allégations opposées se combattent sans se détruire; comme enfin les premières et dernières causes de la froideur des Lithuaniens s'y trouvent développées, il est impossible de les omettre.

Ces généraux répondirent donc : « Qu'ils « croyaient avoir bien reçu la liberté que nous « leur avions apportée : qu'au reste, chacun ai- « mait avec son caractère; que les Lithuaniens « étaient plus froids que les Polonais, et con- « séquemment moins communicatifs. Qu'après « tout, les sentimens pouvaient être les mêmes « quoique l'expression fût différente.

« Que d'ailleurs, les positions n'étaient pas à « comparer : qu'en 1806, c'était après avoir « vaincu les Prussiens, que les Français en

« avaient délivré la Pologne, au lieu qu'aujour-
« d'hui, s'ils affranchissaient la Lithuanie du
« joug russe, c'était avant d'avoir subjugué la
« Russie. Qu'ainsi, les uns avaient dû accueillir
« avec transport une liberté victorieuse et cer-
« taine, et les autres, plus gravement, une li-
« berté incertaine et périlleuse : qu'on n'achetait
« pas un bien du même air qu'on le recevait gra-
« tuitement. Qu'à Varsovie, six ans plus tôt, on
« n'avait eu qu'à se préparer à des fêtes; tandis
« qu'aujourd'hui, à Wilna, où l'on venait de
« voir toute la puissance des Russes, où l'on sa-
« vait leur armée intacte et les motifs de leur
« retraite, c'était à des combats qu'on avait à se
« préparer.

« Et avec quels moyens? Pourquoi la liberté
« ne leur avait-elle pas été apportée en 1807?
« Alors la Lithuanie était riche et peuplée! de-
« puis, le système continental, en fermant à ses
« productions leur seul débouché, l'a appauvrie;
« en même temps que la prévoyance des Russes
« l'a dépeuplée de recrues, et plus récemment,
« d'une foule de seigneurs, de paysans, de cha-
« riots et de bestiaux que l'armée russe venait
« d'entraîner avec elle.

A ces causes, ils ajoutèrent : « La disette, ré-
« sultat de l'inclémence du ciel de 1811, et les
« avaries auxquelles les blés trop gras de ces con-
« trées sont sujets. Mais pourquoi ne s'adressait-

« on pas aux provinces du sud? Là, étaient les « hommes, les chevaux, les vivres de toute es- « pèce. Il ne fallait qu'en chasser *Tormansoff* et « son armée. *Schwartzenberg* peut-être y mar- « chait; mais était-ce bien à des Autrichiens, « usurpateurs inquiets de la Gallicie, qu'on de- « vait confier la délivrance de la Wolhynie? « Voudraient-ils asseoir la liberté si près de l'es- « clavage? Que n'y envoyait-on des Français et « des Polonais? Mais alors il faudrait s'arrêter, « faire une guerre plus méthodique, se donner « le temps d'organiser; et Napoléon, sans doute « pressé par l'éloignement où il se trouvait de « ses États, par la dépense que nécessitait chaque « jour l'entretien de son armée, s'en tenant à « elle, et courant après une victoire, sacrifiait « tout à l'espoir de finir la guerre d'un seul « choc. »

Ici on les interrompit : ces raisons, quoique vraies, parurent des excuses insuffisantes. « Ils « taisaient la plus forte cause de l'immobilité de « leurs compatriotes; elle se trouvait dans l'at- « tachement intéressé des grands pour la poli- « tique adroite des Russes, qui flattait leur « amour-propre, respectait leurs usages et assu- « rait leurs droits sur des paysans que les Fran- « çais venaient affranchir. »

Ce reproche était fondé, et bien qu'il ne fût pas personnel, les généraux lithuaniens s'en irri-

tèrent. L'un d'eux s'écria : « Vous parlez de notre « indépendance; mais il faut qu'elle soit bien pé- « rilleuse, puisque vous, à la tête de quatre cent « mille hommes, vous craignez de vous compro- « mettre en la reconnaissant; car vous ne l'avez « reconnue ni par vos discours ni par vos ac- « tions. Ce sont vos auditeurs, hommes tout « neufs, avec une administration toute nouvelle, « qui gouvernent nos provinces. Ils exigent im- « périeusement, et nous laissent ignorer à qui « nous faisons des sacrifices qu'on ne fait qu'à sa « patrie. Ils nous montrent partout l'empereur, « et nulle part encore la république. Vous ne « donnez point de but à notre marche, et vous « vous étonnez qu'elle soit incertaine. Ceux que « nous n'aimons pas comme compatriotes, vous « nous les donnez pour chefs. Wilna, malgré nos « prières, reste séparée de Varsovie; désunis, « vous nous demandez cette confiance dans nos « forces que l'union seule peut donner. Les sol- « dats que vous attendiez de nous vous sont of- « ferts; trente mille seraient déjà prêts; mais « vous leur refusez les armes, les habits et l'ar- « gent qui nous manquent. »

Toutes ces imputations pouvaient peut-être encore être combattues; mais il ajouta : « Certes, « nous ne marchandons pas la liberté, mais nous « trouvons, en effet, qu'elle ne s'offre pas désin- « téressée. Partout le bruit de vos désordres vous

« précède; ils ne sont pas partiels, car votre ar-
« mée marche sur cinquante lieues de front. A
« Wilna même, malgré les ordres multipliés de
« votre empereur, les faubourgs ont été pillés;
« et l'on s'y défie d'une liberté qu'apporte la
« licence.

« Qu'attendez-vous de notre zèle? Un visage
« satisfait, des cris de joie, des accens de recon-
« naissance? quand, chaque jour, chacun de nous
« apprend que ses villages, que ses granges sont
« dévastées; car le peu que les Russes n'ont point
« entraîné avec eux, vos colonnes affamées le dé-
« vorent. Dans leurs marches rapides, il s'échappe
« de leurs flancs une foule de maraudeurs de toutes
« les nations, dont il faut se défendre.

« Qu'exigez-vous encore? que nos compatriotes
« accourent sur votre passage, vous apportant
« leurs blés, vous conduisant leurs troupeaux;
« qu'ils s'offrent eux-mêmes tout armés et prêts
« à vous suivre? Eh! qu'ont-ils à vous donner?
« vos pillards prennent tout; on n'a pas le temps
« de vous offrir. Regardez d'ici l'entrée du quar-
« tier impérial; y voyez-vous cet homme? il est
« presque nu! il gémit, il vous tend une main
« suppliante! Eh bien, ce malheureux qui excite
« votre pitié, c'est un de ces nobles dont vous
« attendiez les secours. Hier, il accourait vers
« vous plein d'ardeur, avec sa fille, ses vassaux
« et ses biens; il venait s'offrir à votre empereur;

« mais il a rencontré des pillards wurtember-
« geois, et il est dépouillé; il n'est plus père,
« à peine est-il homme! etc., etc. »

N° III.

Voici le plan d'opérations pour les armées secondaires des Russes, dont les copies ont circulé quelques mois plus tard, après la retraite de Napoléon, et que l'on trouve dans l'ouvrage du colonel Boutourlin, vol. II, pag. 241 et suiv.

Dispositions pour les armées du Sud.

Pour l'armée de Moldavie. D'Ostrog, l'amiral dirigera sa marche sur Pinsk, où il doit être rendu sans faute pour le 20 septembre.

Couvrant ses mouvemens autant par ses propres troupes que par la troisième armée d'Ouest, il cherchera à gagner quelques marches sur les généraux *Reynier* et *Schwartzenberg* dans la direction de Pinsk à Nieswiéz et à Minsk, pour les prévenir dans ces deux endroits et les couper ainsi du gouvernement de Minsk, de la Bérézina et de la grande armée ennemie. Du succès de ce mouvement dépend en grande partie celui de toute l'opération.

L'amiral doit arriver à Nieswiéz au plus tard le 26 septembre, et même plus tôt si faire se peut. De là il établira, pour le 30 septembre,

une communication avec la troisième armée d'Ouest, qu'il renforcera, s'il est nécessaire, d'un détachement de ses troupes, afin de la mettre en état de pousser vivement et de poursuivre *Schwartzenberg* et *Reynier*, en les rejetant dans le duché de Varsovie ou en Gallicie.

Au plus tard le 4 octobre, et plus tôt s'il est possible, l'amiral réunira ses principales forces à Minsk, où il sera rejoint le même jour par le détachement venu de Mozyr.

De Minsk, l'amiral occupera au plus tôt le cours de la Bérézina, et la ville de Borissow où il établira un camp retranché, sans négliger d'occuper les bois et les défilés situés au-delà de Borissow, sur la route de cette ville à Bobr, et de fortifier sur cette route tous les points susceptibles de l'être, afin que la grande armée ennemie, poursuivie à son retour par le prince *Koutousoff*, se trouve encore à chaque pas arrêtée de front par une forte résistance.

D'un autre côté, pour le 10 octobre, il se réunira vers Dokszycé, au comte *Wittgenstein*, ce qui ouvrira et assurera les communications directes tant avec Pétersbourg qu'avec Kiiow.

Formant ainsi le centre des trois armées réunies, et en ayant une quatrième (celle du comte *Stengell*) en réserve à Wilna, l'amiral attendra les événemens qui arriveront à la grande armée de *Koutousoff* et sur lesquels on ne peut rien pré-

sumer. Mais lorsque toute incertitude à cet égard sera dissipée, les deux armées se réuniront ou au centre ou sur l'une des deux ailes, selon que l'ennemi se dirigera ou sur la gauche, par l'Ula, ou sur le centre, par Bobr, Borissow et la Bérézina, ou sur la droite, vers Bobruysk. En un mot, l'on devra prévenir l'ennemi avec activité et promptitude, partout où il ferait quelque tentative, en lui opposant une masse de forces au moins égale aux siennes.

L'on disposera les troupes russes de façon à ce que rien de ce qui viendrait de l'étranger ne puisse joindre la grande armée ennemie, qui s'est avancée si loin dans l'intérieur de la Russie, et qui se trouvera si affaiblie par les pertes qu'elle a déjà essuyées, par les défaites et les marches fatigantes qu'elle aura encore à supporter, et qu'elle ne puisse sortir des frontières de Russie avant d'avoir subi une défaite complète et une entière destruction.

Enfin, si l'ennemi, repoussé des environs de Moscou, essayait de se tourner sur Kiiow ou sur Pétersbourg, la position centrale occupée par les armées leur donnera la facilité de le prévenir de l'un ou l'autre côté, sur le Dniéper ou sur le Wolkhow, pour l'arrêter en tête, tandis qu'il sera vivement pressé en queue par la grande armée du prince *Koutousoff*.

Jusque-là l'amiral restera près de Borissow, et

se maintiendra en communication directe et en rapports immédiats avec tous les autres corps, et attendant le résultat de ce qui se passera à la grande armée.

Pour la troisième armée d'Ouest. Du 20 au 25 septembre, cette armée devra se trouver à Pruzany, et elle cherchera à éloigner autant que possible l'ennemi de Neswiéz et de Pinsk.

Le 26 septembre, elle commencera l'offensive après avoir attiré à soi tous ses détachemens. Elle cherchera à battre l'ennemi. Mais, dans le cas où il prendrait une forte position, elle manœuvrera par la droite, et le 30 septembre elle se réunira aux renforts qui lui arriveront de Neswiéz, et tombera sur l'ennemi avec ces forces combinées.

Elle tâchera de dérober à l'ennemi les mouvemens de l'amiral, de façon à ce que ce dernier puisse partir de Pinsk et arriver à Neswiéz avant que l'ennemi en soit instruit.

Alors elle attaquera avec résolution les corps de *Schwartzenberg* et de *Reynier*, tâchera de les battre et de les éloigner pour donner la facilité aux troupes du comte *Wittgenstein* et à l'armée de l'amiral d'effectuer tranquillement leur jonction entre Minsk et Dokszyce. Elle laissera des postes d'avertissement sur la Szczara, depuis l'embouchure de cette rivière dans le Niémen, par Slonim jusqu'à Pinsk; après quoi elle prendra

position près de Neswiéz, d'où elle se trouvera également à portée de surveiller, d'un côté la contrée jusqu'à la Szczara, et de l'autre, celle jusqu'à Bobruysk et jusqu'à la Bérézina, près de Borissow. En outre, elle ne négligera pas d'être en communication directe et en rapports immédiats avec les corps portés à Wilna et à Minsk. Dans cette situation, elle attendra le résultat de ce qui se passera à la grande armée du prince *Koutousoff*.

Dispositions pour les armées du Nord.

Pour l'armée du comte Wittgenstein. Ce corps sera renforcé par onze mille hommes de la milice de Pétersbourg, qui seront rendus à Sébêge pour le 25 septembre. En outre, arriveront de Pétersbourg à Welikié-Louki, du 20 au 24 septembre, neuf mille hommes de vieux soldats d'infanterie et d'artillerie, et huit mille hommes de la milice de Nowgorod.

Le comte *Wittgenstein* fera des dispositions préalables pour pourvoir toutes ces troupes de magasins ambulans et de parcs de réserve d'artillerie. A cet effet, l'on se servira du magasin de provisions de bouche établi à Welikié-Louki, à l'époque où l'on supposait que la grande armée s'arrêterait à Witepsk.

Au 25 septembre, après avoir réuni toutes ces troupes nouvellement arrivées, et après avoir

attiré à soi tous les détachemens rendus inutiles par les opérations offensives de l'armée du comte *Stengell*, le comte *Wittgenstein* disposera ses mouvemens de façon à ce que le corps de Welikié-Louki suive la route de Polock par Newel, et que la milice de Pétersbourg se porte de Sébêge au quartier-général. A l'approche de cette dernière, le comte *Wittgenstein* tirera du corps principal la cinquième division d'infanterie, les meilleurs des bataillons de dépôt, et la plus grande partie de la cavalerie, avec une artillerie suffisante, et avec ces troupes il se mettra en marche, accompagné de son quartier-général, pour effectuer sa jonction avec le corps de Welikié-Louki sur la route de Polock, au point qui, d'après les circonstances, sera jugé le plus convenable.

L'offensive projetée pour cette partie des troupes est d'une importance majeure. Le reste des troupes demeurera sous le commandement du lieutenant-général *Iakhwill*.

Au 1er octobre, le corps de Welikié-Louki, ainsi renforcé jusqu'au nombre de trente-cinq mille hommes, sera transporté à la gauche de la Dzwina. Prévoyant qu'il serait impossible d'emporter Polock de front, et évitant de perdre inutilement des hommes à l'attaque des retranchemens, l'on juge nécessaire d'effectuer le passage de la Dzwina, afin, non seulement de

prendre Polock à revers, mais même de couper le corps d'*Oudinot*, de la grande armée ennemie. Dans le même temps, le prince *Iakhwill* s'approchera aussi de Polock par la droite de la Dzwina.

Le passage de la Dzwina pourra s'exécuter entre l'embouchure de l'Obol et Polock. A la droite de la Dzwina, la rivière d'Obol et à la gauche du fleuve celle d'Ula, ouvriront le passage du côté de Witepsk et de la grande armée ennemie. L'on aura soin de faire prendre le change à l'ennemi par des démonstrations exécutées à la rive droite, pour lui faire croire que l'on se dispose à prendre Polock d'assaut.

Après avoir pris Polock à revers et y avoir battu l'ennemi, le comte *Wittgenstein* se réunira au corps du prince *Iakhwill*, et agira avec la plus grande rapidité possible pour la destruction du corps d'*Oudinot*, coupé de la grande armée ennemie. Il le rejettera sur les troupes du comte *Stengell*, qui, dans le même temps, après avoir obtenu des succès contre *Macdonald*, pourra se rapprocher de Widzé et de Swienciany. Alors le comte *Stengell*, remplaçant l'armée du comte *Wittgenstein*, poursuivra les débris de l'ennemi, et s'il ne réussit pas à les détruire entièrement, il les chassera au-delà de la Wilia et du Niémen, et occupera la ville de Wilna, d'où il surveillera le Niémen contre les Prussiens pour la sûreté de

Riga, et dans le même temps servira de réserve aux trois armées réunies sur la Bérézina, dans le gouvernement de Minsk.

Ayant ainsi coupé *Oudinot*, et étant couverte de ce côté par les opérations du comte *Stengell*, l'armée du comte *Wittgenstein* se dirigera avec la plus grande rapidité sur Dokszyce, où elle peut arriver pour le 10 octobre. De là, après avoir ouvert ses communications sur Minsk et avoir donné la main à l'amiral *Tschitschagoff*, par Bérézina, le comte *Wittgenstein* occupera Lepel et le cours de l'Ula, depuis Bérézina jusqu'à l'embouchure de l'Ula dans la Dzwina.

Dans cette position, il mettra tous ses soins à bien fortifier tous les défilés, puisque l'on ne peut prévoir sur quel point l'ennemi, dans sa retraite, portera ses efforts après avoir passé le Dniéper. Il demeurera en communication intime et en rapports continuels avec toutes les autres armées. Et par la suite, lorsqu'il sera bien raffermi dans sa position, et qu'il aura reçu des notions exactes sur la situation de l'ennemi à Witepsk, il pourra aussi faire une tentative sur cette ville, afin d'ôter à l'ennemi tout point d'appui dans sa retraite. Dans cette position, le comte *Wittgenstein* attendra le résultat des opérations qui auront lieu à la grande armée.

Pour l'armée du comte Stengell. Lorsque les

troupes venues de Finlande s'approcheront de Riga, le lieutenant-général *Lewis* débouchera de cette place, à la gauche de la Dzwina, avec la garnison de Riga, forte de vingt mille hommes, et se portera d'abord sur Eckau, et remontant ensuite la gauche de la Dzwina, il arrivera à Fridrichstadt, et il cherchera à détruire tout ce qui s'approchera de cette place, même avant l'arrivée à Riga du corps de Finlande, afin d'attirer sur soi l'attention du maréchal *Macdonald*, et de la détourner du corps du comte *Wittgenstein*. Quand même l'ennemi rassemblerait contre *Lewis* des forces supérieures (ce qui n'est point à prévoir), l'arrivée du corps de Finlande à Riga donnera les moyens de le renforcer convenablement.

Le corps de Finlande, débarqué à Revel, s'empressera de se porter par Pernau à Riga, d'où il dirigera ses opérations d'après les nouvelles reçues d'au-delà de la Dzwina. Si l'ennemi se concentrait devant le général *Lewis*, de sorte qu'il fût difficile à ce général de se porter isolément dans l'intérieur du gouvernement de Wilna, le corps de Finlande, à sa sortie de Riga, se dirigeant par Eckau, sans perdre de vue la destruction de l'équipage de siége de l'ennemi, devra ou se réunir au corps de *Lewis*, si l'ennemi se trouve rassemblé en nombre supérieur, ou se diriger par Bausk sur Birzé. Dans ce dernier cas,

le lieutenant-général *Lewis*, se tenant à la hauteur de ce corps, s'avancera de Fridrichstadt à Nerfft.

Dans cette position, les deux corps se trouvant dans une communication intime, et après s'être pourvus de tout l'attirail nécessaire, d'un parc de réserve et d'un magasin ambulant, commenceront au 20 septembre les opérations offensives, en les poussant avec vigueur, de manière à détourner du comte *Wittgenstein* l'attention et les forces de *Macdonald*.

S'il reste peu de troupes des ennemis à la droite, ce qui est d'autant plus probable que les premiers mouvemens du général *Lewis* sur Fridrichstadt devront les engager à les retirer de Mittau, pour les réunir à celles postées à Kreutzbourg et Iacobstadt, il est bien entendu qu'il faudra profiter de ces mouvemens pour empêcher cette réunion et les battre séparément. Cependant, si le corps que le maréchal *Victor* rassemble à Tilsit ne force pas à prendre d'autres mesures, il faudra toujours se diriger sur la gauche, vers le gouvernement de Wilna, du côté de Widzé et de Swienciany, où l'on doit être rendu pour le 4 octobre. Venant à rencontrer *Oudinot*, battu par le comte *Wittgenstein*, le comte *Stengeil* remplacera ce dernier, continuera à poursuivre les débris de l'ennemi, et après les avoir chassés au-delà du Niémen, il s'arrêtera

à Wilna, d'où il surveillera le cours du Niémen contre les Prussiens, pour la sûreté de Riga. Dans cette position, cette armée servira de réserve aux trois autres réunies sur la Bérézina, dans le gouvernement de Minsk.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES,

OU

SOMMAIRE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE V.

Pages 81 *à* 91.

Adresse du maréchal du gouvernement de Wilna, au nom des habitans de la Lithuanie. — Je la présente à l'empereur. — Billet autographe de S. M. — Lettre de l'empereur, annexée à ce billet. — Le général Armfeldt et le baron de Rosenkampf sont chargés de la rédaction d'une constitution pour la Lithuanie. — Le comte de Witte et le prince Casimir Lubomirski reçoivent l'ordre de dresser un plan d'organisation de l'armée de Lithuanie. — Lettre adressée à l'empereur, à laquelle est annexé un Mémoire. — Billet autographe de l'empereur. — Ordre donné à Koutousoff de terminer les négociations de paix avec les Turcs. — Événemens qui ont précédé les négociations de cette paix.

CHAPITRE VI.

Pages 92 *à* 110.

Mémoire présenté à l'empereur le 1er décembre 1811.

CHAPITRE VII.

Pages 110 *à* 121.

Effet que ce Mémoire produit. — L'empereur se propose de nommer un comité composé de Polonais, pour organiser les provinces polonaises réunies à la Russie. — Il veut que je lui indique ceux de mes compatriotes qu'il pourrait employer pour ce travail. — Le plan de la constitution, présenté par Armfeldt et Rosenkampf, ne lui convient pas. — Il me charge de ce travail. — Il recommande particulièrement de ne pas perdre de vue la classe

CHAPITRE VII.

ANNEXES AU LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



